11e ANNEE 10 MAI 1939

La Vie Intellectuelle



LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

Sommaire

10 MAI 1939

QUESTIONS RELIGIEUSES

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

L'INDE RELIGIEUSE

LES LETTRES ET LES ARTS

T. LXIII — N° 3 10 Mai 1939

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

Christianus. *Travaillons !*

... comme si Hitler n'existait pas.

M. Blondel. *L'inspiration supérieure de l'esprit de paix.*

Les menaces sont tellement lourdes et si nombreuses que la civilisation ne peut plus être sauvée par une force diminuée, par un idéal appauvri ou par un sens spirituel alangui ou abaissé. Tel est le témoignage rendu ici. L'auteur de la *Pensée* et de l'*Action* met en pleine lumière les raisons qui rendent plus intelligible et plus urgente l'influence du ferment chrétien, sans lequel la paix ne peut plus être sauvée.

J. Madaule. *Les journées universitaires de Grenoble.*

L'humanisme chrétien et la paix.

LIVRES

par B. Amoudru.

LE CONGRÈS DE LA J.A.C.

DOCUMENTS

Rapports présentés aux séances d'études

Quelle âme animera notre monde rural, par J. Gravier.

Le dépeuplement des campagnes, par R. Galas.

Billet de Christianus

Travaillons !

Il faut regarder les choses en face : nous vivons sous la menace constante d'une guerre mondiale. Nul ne sait si elle éclatera, bien que l'unanimité se fasse parmi les Français sur cette vérité de bon sens que c'est encore en faisant front avec un calme courage que nous avons le plus de chances de l'éviter. Cette crainte risque de nous paralyser. Ce n'est point de la peur, cela semble même du bon sens : A quoi bon entreprendre, si tout doit être bientôt arrêté ? En réalité, c'est une faute, car cela peut durer longtemps. Du simple point de vue économique, le bon sens populaire est d'accord avec notre grand argentier : plus nous dépensons pour les armements, plus nous avons besoin de produire; et plus nombreux sont ceux qui travaillent pour la défense nationale, plus il est nécessaire que les autres les suppléent dans la vie ordinaire de la nation.

Devant la perspective de voir cette menace se prolonger des mois encore, des années peut-être, certains ont la tentation de penser : « Alors, qu'on en finisse : plutôt que de devoir craindre la guerre durant des années, faisons-la tout de suite! » Attitude de Gribouille qui se jette à l'eau de peur de la pluie. La « guerre des nerfs » est tout de même moins affreuse que l'autre; et qui nous dit qu'en ayant le courage de gagner l'une, nous n'obtiendrons pas de voir épargner l'autre au monde. Que d'imprévisible, en effet, dans la marche des événements! Que de choses depuis un quart de siècle, qui semblaient improbables, et qui se sont, en fait, réalisées! « Aide-toi et le ciel t'aidera! »

Mais alors, que faut-il faire ?

Ce qu'il faut faire? Accepter et continuer. Accepter, une bonne fois, la situation telle qu'elle est, dans la mesure où elle ne dépend pas de nous; en prendre son parti et consentir à vivre dans l'anormal comme si c'était le normal, avec patience et sérénité. Ayant une fois prévu le pire, pris ses dispositions pour le cas où il deviendrait une réalité, rester à son poste et travailler. Accepter, comme un autre, le risque d'une interruption possible, et passer ses commandes comme si rien n'était. Que le consommateur consomme, que l'acheteur achète, que le marchand s'approvisionne, que l'industriel entreprenne, que le professeur fasse ses cours... comme si Hitler n'existait pas.

Du coup — par un acte de volonté qui est un acte de sagesse — la situation perd, pour une large part, son caractère énervant et cesse d'être « intenable ». Du coup, nous reprenons l'avantage, et Hitler en est pour ses frais. Au lieu de rester suspendu à chacun des mensonges qui tombent de ses lèvres, attendons — comme le président Roosevelt — qu'il ait fini de parler pour nous réveiller!

Il y a des cas, dans la vie, où une simple attitude morale ne suffit pas, et où on ne prévient le mal que par des organisations sociales appropriées; mais, dans le cas présent, l'organisation regarde le ministre de la Défense nationale, le ministre des Affaires étrangères et le ministre des Finances; pour la masse des Français, c'est l'attitude morale qui est l'important. C'est une question de volonté, j'allais dire une question d'oraison : tous les chrétiens de France devraient tous les jours — ne fût-ce que trois minutes — méditer sur ce thème, pour entretenir leur calme et maintenir leur résolution.

Car cette attitude est essentiellement celle qu'implique notre foi chrétienne. Que de fois n'avons-nous pas entendu, au catéchisme, au sermon, en retraite, cette vérité religieuse fondamentale, qu'il faut s'abandonner à la volonté de Dieu, faire confiance à sa providence, et accepter les épreuves qu'il nous envoie. De gré ou de force, d'ailleurs,

chacun le fait bien pour les événements qui menacent s vie individuelle. On ne suspend pas son travail parce qu la maladie peut venir, ou par crainte d'une mort subite. s'agit, cette fois, d'un risque accru et généralisé, d'un épreuve pour toute la nation. Le principe qui doit régle notre attitude demeure le même. Continuons donc chacu notre besogne avec une énergie accrue.

La grande menace collective devrait d'ailleurs nous inc ter à conformer davantage notre attitude intérieure à cel que nous dicte notre foi chrétienne : « Que ceux qui usen de ce monde soient comme n'en usant pas, car elle pass la figure de ce monde[1]*. » Ce sera la meilleure manière d tirer le bien du mal et — selon une autre parole de l'apô tre — de « vaincre le mal par le bien*[2] *».*

Nous sommes entre les mains de Dieu, chacun de nous et la France, et Hitler lui-même. « Les cheveux de votr tête sont tous comptés[3]*. » Préférerions-nous être en nos pro pres mains ? Alors c'est que nous n'avons pas la foi ! Vou loir mener la barque, alors que l'on ne connaît pas le pla d'ensemble, ni celui de l'univers, ni même celui de sa pro pre vie, quelle folie pour celui qui croit ! C'était à la veill d'un drame et d'un drame inéluctable, que le Christ a di à ses apôtres pour toutes les générations : « Ayez confiance j'ai vaincu le Monde*[4]*. »*

CHRISTIANUS.

1. I Cor., VII, 31.
2. Rom., XII, 21.
3. Matth., X, 30.
4. Jean, XVI, 33.

L'inspiration supérieure de l'esprit de paix

M. Maurice Blondel fera paraître prochainement, chez Flam-ıarion, un livre intitulé Lutte pour la civilisation et philosophie e la paix; *voici un extrait de la cinquième partie de cet ouvrage. 'auteur a commencé par analyser les aspects multiples des con-its menaçants et de la guerre larvée qui déjà, sur certains points, pris le caractère sanglant de ce qu'on a pu nommer une « guerre otale ». Il scrute le complexus des régimes qui, plus ou moins fal-ıcieusement, se nomment totalitaires ou se réclament de la liberté; errière les dictatures unitaires ou les rassemblements confus, il herche les contradictions foncières qui opposent les attitudes ad-erses pour les confronter sur le plan même de la vérité. Car la aix authentique ne dépend point d'un triomphe de la force ou 'un équilibre d'intérêts : elle est œuvre de justice, de tempérance t de générosité. C'est pourquoi aussi elle peut de moins en moins e passer du ferment chrétien qui est au principe de notre civilisa-ion et sans lequel nous retournerions à un paganisme pire que 'ancien et d'autant plus barbare qu'il serait plus savant. C'est à ıontrer les raisons profondes de ce recours à l'esprit chrétien u'est consacré le fragment que nous donnons ici.*

Un fait récent et pour ainsi dire une découverte impré-ue, favorise un réveil, un renouveau de maints esprits.)n s'aperçoit que, à beaucoup d'égards, on s'était fait ne fausse idée de l'authentique message chrétien. On le renait pour une doctrine de servitude, d'exclusivisme, e partialité, de conformisme, d'intolérance à l'égard des ersonnes, certains parlaient même d'un esprit de guerre t de domination. Mais voici que, sans même remarquer oujours le changement de perspective, on découvre, on

proclame qu'il est un message de fraternité universelle, d'égalité des âmes, de justice sociale, de charité envers tous, de paix héroïquement réclamée et que son intransigeance doctrinale est précisément au service de ces vérités : force pour les faibles, les humbles et les opprimés, lutte et remède contre les souffrances imméritées et contre les abus des puissances iniques. Et alors nous assistons, après de longs malentendus, à une mutuelle reconnaissance de ceux qui s'étaient mépris sur leurs sentiments peut-être les plus profonds.

C'est ainsi qu'on peut parler d'un rapprochement comme entre des frères qui s'étaient perdus de vue et qui, en se rencontrant dans de tragiques circonstances, se reconnaissent et joignent leurs mains.

Instruits par une sorte de « méthode d'absence », on entrevoit que, si l'on ne veut pas tout perdre de l'héritage humain et chrétien, la nécessité s'impose d'en raviver la signification et le dynamisme. Parce que, depuis longtemps déjà, les idées religieuses étaient reléguées dans un ordre séparé et ne laissaient chez un grand nombre qu'un résidu dénué d'influence précise, beaucoup considéraient volontiers qu'il suffisait désormais de garder un certain idéal sécularisé et pour ainsi dire dilué en des formules servant de succédané à une foi plus positive et à une règle plus efficace et plus exigeante. Comme, d'autre part, le développement d'une culture principalement tournée vers les applications industrielles et vers une organisation utilitaire ou même matérialisante de la vie économique, sociale, politique, refoulait les préoccupations spécifiquement religieuses à l'écart des institutions et des mœurs publiques, les dirigeants eux-mêmes, tout en gardant parfois dans la vie privée des habitudes chrétiennes, n'y puisaient pas l'inspiration des réformes ou des adaptations indispensables. L'état nouveau de

choses et des esprits appelle, impose même la transformation du milieu national et international sous la pression des découvertes de la science, de la grande industrie, de la rapidité des communications, du brassage d'une humanité de plus en plus dominée par ses besoins et ses désirs accrus. C'est pourquoi un vague idéalisme chrétien ou philosophique, qui a pu paraître suffire quelque temps contre la poussée d'une sorte de course aux jouissances et au confort matériel, se révèle de plus en plus incapable de réagir contre les tentations nées de la conquête des forces de la nature et des ambitions dominatrices qui en résultent. Aussi, devant les difficultés croissantes, ce n'est pas une force diminuée, un idéal appauvri, un sens spirituel alangui ou abaissé qui pourront servir de contrepoids et surmonter victorieusement les obstacles, les tentations orgueilleuses, les concupiscences surexcitées.

Et, pour tout résumer, ce qui a baissé ou presque disparu chez un grand nombre de nos contemporains, fût-ce chez maints fidèles du conformisme littéral, c'est la vivante idée du besoin qu'a l'homme d'un recours, d'une adhésion effective, à la puissance, à la clémence, à la bonté de Celui qui peut seul remédier pleinement aux défaillances de l'humaine nature, — nature destinée cependant à un ordre plus parfait que celui dont nous pouvons réaliser par nous seuls la pureté et la plénitude. Ce que déjà la pensée antique stigmatisait comme la faute essentielle, nous dirions le péché contre l'esprit, c'est l'ὕβρις la suffisance de l'homme qui prétend se passer de toute lumière, de toute autre force que les siennes, sans connaître le besoin d'une autre science que celle de la nature, d'une autre vertu que celle qu'il se glorifie d'obtenir par sa seule volonté, en s'absolvant lui-même de ses faiblesses et en écartant les perspectives ultérieures au monde présent. Or, même d'un point de vue sim-

plement rationnel, nous avons vu que c'est là une inconséquence injustifiable. Ce n'est pas en effet une vérité édulcorée et comme décapitée qui peut réussir à restaurer la vigueur des intelligences et, par elles, l'effort et l'union des volontés. Seule une vue plus complète, une doctrine plus large, plus compréhensive, plus exigeante en même temps que plus fortifiante, suscite l'élan nécessaire, oriente les énergies, rallie sans étroitesse et sans intolérance les esprits et les dévouements. Combien davantage ce rassemblement des efforts contre l'oppression de toutes les servitudes est urgent pour la sauvegarde à la fois des libertés et des disciplines qui assurent aux personnes et aux peuples leur dignité et la possibilité de concerter leur destinée !

C'est dans cet esprit que nous devons maintenant étudier en quel sens, à quelles conditions, sous quelles réserves la philosophie elle-même peut et doit envisager, non certes le problème confessionnel et l'étude théologique de la solution chrétienne, mais l'esprit chrétien en ce qu'il a d'aspects raisonnables et complémentaires, de richesses traditionnelles à faire valoir dans l'humanité qui, soulevée depuis tant de générations par ce ferment, ne saurait désormais s'en passer impunément.

Selon un antique adage, le bien ne peut provenir que d'une intégralité des raisons et des causes à équilibrer et à hiérarchiser en un totalitarisme vraiment total, cohérent et complet : *bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*. Il ne suffit donc pas d'invoquer quelques aspects des valeurs et des forces spirituelles que leur isolement ou leur mutilation rendraient inopérantes ou que leur dénaturation condamnerait à devenir fallacieuses et nuisibles. Rien ne sera fait et les complications s'accumuleront aussi longtemps que l'on n'entrera point dans la compréhension et l'application des vérités sans lesquel-

les notre civilisation ne serait pas née, ne garderait pas de sens et ne pourrait que sombrer dans un nouvel âge d'oppression, de ruine et de barbarie, en dépit ou plutôt en raison même des moyens accrus de puissance destructrice, des avidités multipliées et des savantes excitations à la haine. Et c'est pour cela aussi qu'il ne suffit pas de faire appel à certaine transcendance morale, lorsqu'on se borne, comme certains des défenseurs de cet idéal, à soutenir qu'il n'y a pas de bien sans mal qui serve de réactif, sans une relation entre les lumières et les ténèbres comme entre les vertus et les vices. Non, car cette relativité même n'a de possibilité et de sens que s'il subsiste d'abord un bien, une bonté pure et essentielle. Sans qu'ils s'en rendent compte, beaucoup de ceux qui assujettissent l'esprit à ce dualisme apparent connivent avec un monisme plus radical et portent de l'eau au moulin qui broie la solide conception de Dieu et, avec elle, le fondement même de la paix et de la civilisation.

Pour montrer qu'un certain équilibre a été rompu par l'apport chrétien et qu'un équilibre meilleur ne se rétablira pas sans lui, une rapide analyse va nous servir à relier entre elles les requêtes de la nouvelle situation d'ensemble qui s'impose à nous. Si les risques de souffrance se multiplient, c'est aussi la possibilité et l'urgence de solutions plus pacifiantes qui s'avèrent. Au vieux dicton : *corruptio optimi pessima*, s'oppose une compensation : c'est des pires épreuves que ressortent plus clairement le besoin et l'accès d'un plus grand bien.

Raisons qui rendent plus intelligible et plus urgente l'influence du ferment chrétien

Il a souvent semblé que, loin de contribuer à une paix heureuse, l'adoucissement qu'apportent à l'existence

commune les développements des sciences, du confort, des loisirs, des plaisirs variés, entraîne des risques accrus de conflit. *Qui auget scientiam, auget dolorem, invidiam et inimicitiam.* Cet aspect ne peut être négligé, mais nous ne devons rien en conclure contre les bienfaits de la culture ; il sert au contraire à manifester la nécessité de plus en plus pressante d'une éducation plus complète, d'une conscience plus haute et plus soutenue. Examinons d'abord pourquoi, en bas comme en haut, le progrès de la civilisation dépend d'appuis mieux connus, mieux accueillis, plus généreusement employés.

Il peut paraître étrange d'indiquer, en face des temps nouveaux, que le ferment chrétien devient, plus encore que précédemment, la condition salutaire de l'ordre, de la paix, de la civilisation adaptée aux progrès scientifiques et sociaux. Eh quoi ! dira-t-on, quel double paradoxe, alors que dans le passé tant d'hommes et de peuples ont bien vécu indépendamment du message évangélique et alors surtout que, loin de l'entendre mieux à présent et d'y recourir, les sociétés modernes, la vie des familles et des individus s'en détournent, l'ignorent ou l'édulcorent au point de le trahir ! C'est cependant cette assertion, surprenante pour beaucoup même de ceux qui dans leur vie privée se réclament encore du Christ, qu'il nous faut expliquer et justifier. Nous ne pouvons nous contenter du lieu commun auquel certains recourent avec une facilité superficielle, en affirmant que les perturbations actuelles dérivent toutes d'une infidélité aux croyances et aux mœurs anciennes. La question à poser et à résoudre est infiniment plus complexe et la solution ne peut consister seulement à revenir au passé, à un passé qui lui-même a connu trop de déficiences et de limitations. Ce qu'au contraire nous devons comprendre ce sont les raisons qui rendent plus nécessaire et plus

intégrale l'insertion de cet idéal chrétien, plus intimement répandu et pratiqué, dans une humanité davantage consciente de ses besoins avivés, de ses risques, de ses difficultés et de ses obligations matérielles et spirituelles.

a) *Besoins accrus par la civilisation scientifique, procédant de la stimulation chrétienne, mais devenant dangereuse et décevante sans la fidélité aux mœurs chrétiennes.*

Pour rendre compte de cette urgence croissante de la diffusion, même dans l'ordre temporel et civilisateur, d'une inspiration qui élève la culture humaine au-dessus de sa propre tâche, un premier fait, une première exigence s'offrent à nous. Constatons en effet, avec maints philosophes et savants, que les sciences positives, où tant de nos contemporains voient le triomphe définitif de l'intelligence et de la puissance de l'homme, la vraie religion du présent et de l'avenir, n'ont pris leur développement émancipateur et dominateur que sous la secrète influence et la lente éducation du christianisme. Pour les anciens, l'être humain n'était qu'engrené dans les forces mystérieuses de la nature, le premier sans doute dans le monde de la génération et de la corruption, mais subordonné aux sphères supérieures dont il pouvait seulement par la raison contempler l'éternelle régularité, sa liberté ne consistant qu' « à comprendre et à consentir » devant l'immuable destin et la force des causes occultes. Or l'immense nouveauté de l'enseignement judéo-chrétien, ce fut de placer la personne humaine au-dessus de l'ordre cosmique tout entier, de voir en l'homme une œuvre de l'amour divin et de destiner l'homme lui-même à une œuvre d'amour et à l'union divine. Il a fallu des siècles pour que, du domaine religieux où elle avait rempli les

âmes d'enthousiasme sacré, cette Bonne Nouvelle pénétrât, à travers l'élaboration du moyen âge, dans les profondeurs des intelligences s'appliquant à l'étude même de la nature. La Renaissance et l'essor de la science et de la philosophie modernes procèdent de cette extension du message chrétien au domaine séculier où, peu à peu, souvent oublieuse de ses origines, la science rationnelle ou expérimentale n'a plus seulement exercé une autonomie légitime, mais a prétendu à une suffisance entière, à un totalitarisme exclusif.

Or une telle prétention est doublement vicieuse et malfaisante. D'une part, les sciences physiques ou morales ne peuvent sans illogisme se retourner contre le mouvement spirituel dont elles sont issues. En le reniant, elles pervertiraient la signification originelle, la valeur humaine et la portée libératrice des sciences qui, nées de l'esprit pour servir l'humain, doivent favoriser la vie spirituelle au lieu de devenir des servantes-maîtresses étouffant les âmes sous le poids des tâches utilitaires et sous l'insatiable avidité des passions. D'autre part, on se méprendrait du tout au tout en imaginant que l'ère positiviste procure à l'humanité le pouvoir de se passer de tout *sursum* vers un ordre transcendant : c'est tout le contraire qui est vrai. Et comme le remarquait si justement Bergson, à mesure que le corps devient plus puissant par toutes les ressources que la science indéfiniment perfectionnée met à la disposition de désirs sans frein, il est plus urgent, plus clairement démontré que l'âme a besoin d'énergies plus généreuses.

On comprend dès lors combien le rapide progrès des sciences et de leurs applications, en transformant les conditions matérielles de la vie et les relations personnelles ou collectives, réclame, contre les illusions et la griserie qui en résultent pour beaucoup, un recours plus explicite

et mieux compris aux sources morales et religieuses dont l'humanité a de plus en plus besoin pour conserver cette force d'âme, cette tempérance, cette magnanimité sans lesquelles il n'y a point de dignité, de dévouement et de félicité humaines.

On a pu dire que dans les pays de vieille civilisation les nouveaux venus, et même les jeunes générations des vieilles souches ressemblent à une invasion de barbares dans le monde inédit créé par la savante industrie. Or l'on sait de longue expérience que les primitifs, mis dans les colonies en possession des produits d'une culture avancée, sont exposés à des tentations meurtrières pour les corps et pour les âmes, à moins toutefois qu'éducateurs et missionnaires ne fortifient les consciences et les prémunissent par l'enseignement et la pratique des valeurs idéales, toujours capables, même chez les plus simples, de devancer et de dominer les perversions d'une culture matériellement dépravante. Ce qui est vrai pour les peuplades à civiliser, ne l'est-il pas au moins autant pour toute notre jeunesse scolaire, fascinée par tant de prestigieuses inventions, mais livrée presque sans défense à cette nouvelle magie et à cet « ahurissement » dont tant d'éducateurs ont constaté les pernicieux effets intellectuels et moraux ?

b) *Insuffisance des succédanés idéalistes et monistes.*

Mais il y a pour rendre plus pressantes et plus précises les exigences d'un relèvement ou même d'une nouvelle ascension spirituelle, des raisons plus essentielles encore. Il ne s'agit pas seulement d'affranchir les intelligences d'un asservissement à ces progrès que sont pour certains les sciences transformées en scientisme, à ces inventions devenues tyranniques et amollissantes, à l'obsession du

confort, des plaisirs et de tous les emporte-pièces dilacérant la personne humaine et l'enfiévrant ; il s'agit d'un danger plus directement philosophique, comme aussi d'une contrefaçon plus spécieuse des valeurs supérieures. Parmi ceux qui prétendent représenter au plus haut degré la spéculation intellectuelle et incarner en eux, en le modernisant, l'ordre supérieur de la juste vérité et de la virile charité, l'affirmation de la transcendance ne consiste-t-elle pas seulement à ériger la pensée jusqu'à son caractère impersonnel, à ériger aussi la mansuétude et l'amour en une philanthropie compatissante n'atteignant pas jusqu'au suprême sacrifice parce qu'elle ne réussit pas à inculquer dans les âmes son entière justification et son inspiration supérieure à toutes les déficiences humaines ? Aussi touchons-nous, en ce point, à la tâche culminante d'où dépend l'avenir même de notre civilisation.

Le problème est en effet métaphysique jusqu'en ses dernières répercussions pratiques. Nous l'avons vu : non seulement l'affirmation de la transcendance n'est pas inactuelle, n'est pas indifférente aux réalités les plus positives, n'est pas arbitraire, ni gratuite, ni dénuée de contrôles expérimentaux, mais seule la réalité efficace d'une transcendance nous amène rationnellement à poser le problème ultérieur d'un surnaturel concret, c'est-à-dire de ce qui, au-dessus de tout ce qui est immanent, en dehors et au-delà de toute nature contingente et subie dépasse et explique l'effort ascensionnel et le besoin d'infini qui travaille l'humanité et où elle ne peut pas ne pas chercher son principe et viser sa fin. C'est bien là l'idée traditionnelle qui a servi de génératrice à notre civilisation et sans laquelle son pouvoir moteur, malgré la vitesse acquise, se ralentit et s'arrête peu à peu et risque même de s'annihiler et de se laisser accaparer comme une vieille

erraille pour l'arsenal ou le musée des régimes de force et de brutalité.

Ce n'est point là un simple rêve en dehors de toute pensée éveillée et de toute certitude raisonnable. Nous avons essayé ailleurs, en maintenant l'autonomie d'une philosophie intégrale, de la conduire, par voie d'implications cohérentes, à une conception qu'au seul et vrai sens du mot on peut appeler totale et universellement enveloppante : nous ne saurions trop y insister. Il est possible, en effet, il est indispensable même, pour bien résoudre le problème qui s'impose à toute destinée humaine, d'intégrer en elle l'active affirmation de l'Être absolu, principe initial et but suprême des aspirations qui portent notre pensée et notre action vers sa fin dernière. Et de même que nous ne pouvons nous empêcher de concevoir un ordre intelligible, inhérent à l'Être même en sa perfection, cette idée nécessairement conçue de vérité et d'intelligibilité ne reste intelligible qu'en impliquant l'affirmation d'une Intelligence pleinement consciente et adéquate à l'Être intelligible : nous l'avons montré plus haut, cette intime et parfaite relation n'est intelligible et réelle, dans cette équation même, que par un mutuel échange de charité qui réalise cet amour dans une distinction et une union sans confusion. Or cette vision, que certains ont pu croire sans rapport avec nous et sans utilité pour notre existence terrestre, est au contraire, par analogie, mieux encore, par une secrète participation, l'inspiration profonde de l'élan humain, en tant qu'il reste fidèlement conforme à son orientation initiale et finale. Notre liberté imparfaite ou défaillante peut sans doute laisser ou faire dévier cette ligne ascensionnelle de l'effort civilisateur ; elle ne peut l'empêcher de rester la seule voie normale et de réserver aux sanctions futures les inévitables redressements. Loin donc de jeter la divi-

sion et d'allumer les guerres civiles ou extérieures, l'idée de la transcendance ouvre une voie de progrès, de recherches, de support mutuel, de coopération, de compréhension, favorables à l'estime mutuelle, à une pacifiante émulation, à une charité sincère, là même où subsistent des points de vue différents et des intérêts particuliers, méritoirement adaptés à un bien commun et supérieur.

Cette modération, ces sacrifices ne sauraient pourtant se réaliser par simple calcul ; il y faut un véritable désintéressement d'une origine supérieure au contentement de soi-même et à une philanthropie cherchant sa source et sa fin en elle-même. La fraternité humaine ne s'épanouit et ne porte tous ses fruits, ne surmonte les obstacles et les répugnances que grâce à la conviction de la paternité divine ; comme aussi l'égalité ne survit aux inévitables dénivellements naturels ou acquis dans l'échelle humaine que par la certitude d'un prix infini de chaque être humain quelque bas qu'il soit encore, mais dont la destinée qui peut et devrait être la sienne est incommensurable avec toutes les vicissitudes de sa condition terrestre : *homo homini sacrum*.

La liberté elle aussi doit être comprise dans son rapport originel et final avec la motion dont elle procède et avec la fin suprême et vraiment libératrice où elle s'affirme pleinement. Fichte disait : « être libre, deviens libre ». C'est déclarer, au fond, que, pour sortir des illusions et des servitudes, il y a une victoire à remporter sur soi et contre soi. C'est dire aussi que, pour cet exode et cette ascension, le secours suffisant se trouve à la fois dans la Cause première et dans la Fin dernière puisque l'itinéraire de l'humanité va de l'une à l'autre. Déjà les stoïciens usaient d'une belle image : que l'homme monte, Dieu lui tend la main. Et Spinoza montre que l'affranchissement

les passions s'opère par l'idée de l'universel et comme par a grâce infuse qui raccorde dans un amour intellectuel le particulier et le fini à l'infini et à l'absolu.

La sagesse chrétienne intègre en elle, vivifie, rend efficaces et féconds de tels aperçus doctrinaux. Aussi s'étonnera-t-on moins de constater que, sous la leçon des conflits actuels, l'affirmation de la transcendance, absolument réelle et totalement indispensable au développement normal de l'humanité telle qu'elle est en fait, reprend la place et l'importance qu'elle avait semblé perdre même chez les esprits qui prétendaient rester encore fidèles à un ordre métaphysique. C'est ainsi qu'en août 1937, au Congrès Descartes, à Paris, de l'aveu même de ceux, Français ou étrangers, présents à cette assemblée internationale de 1200 participants, une des questions les plus importantes parut celle de la transcendance : tandis qu'on cherchait à maintenir une doctrine d'une transcendance relative, c'est-à-dire d'un dépassement de la pensée en ses propres étapes intérieures, la grande majorité des assistants se montra favorable à l'affirmation philosophique (et du point de vue rationnel même) de la réalité transcendante à tout l'ordre contingent, relatif, immanent à la nature et à notre propre pensée, un absolu subsistant et supra-naturel.

Ainsi que déjà l'avait déclaré Émile Boutroux présidant la séance inaugurale du premier congrès philosophique en août 1900, à Paris, la philosophie prend ainsi une extension nouvelle ou plus explicite en ajoutant à la philosophie de la connaissance et à la science des sciences ou épistémologie une philosophie de l'action, de la foi, de la destinée. Et, sur ce terrain, l'effort collectif comporte une coopération des sincérités plus large, plus réconciliante que ne sauraient l'être d'ordinaire les discussions sur les concepts et les systèmes abstraits.

Dans le même esprit, Boutroux, convié au printemps de 1914 à prendre la parole au Congrès philosophique de Berlin, avait choisi comme thème les caractères différents de l'esprit allemand et de l'esprit français pour montrer que leur concert est possible et désirable et qu'ils ont à devenir complémentaires pour le bien de l'humanité tout entière, en associant le sens du relatif, du devenir historique, de l'élaboration collective et évolutive avec le sens absolu d'une norme, d'une raison transcendante, d'une perfection absolue qui, par son infinitude, ouvre un champ inépuisable aux réalisations de la science et de l'action, de même aussi qu'aux ascensions spirituelles de la vie religieuse[1]. Ce fut la guerre de 1914; ce fut la déclaration des quatre-vingt-treize Intellectuels Alle-

1. Ce beau rapport a été publié au cours de l'été 1914, dans une revue suisse (*Revue politique internationale*, sep.-oct. 1914) et il a été trop peu connu en France. Il a été d'autant plus émouvant qu'aucune objection de fond ne lui avait été adressée au Congrès par ceux-là mêmes qui, quelques semaines plus tard, glorifiaient au nom de la philosophie même, le verdict attendu de la seule violence. Boutroux avait écrit plus tard : « La vraie science n'a pas pénétré les âmes en Allemagne ». Il faisait ainsi écho à Fustel de Coulanges qui, en stigmatisant l'asservissement de la vérité historique aux intérêts politiques et à la seule gloire nationale, avait, preuves à l'appui, montré comment cette attache passionnelle, selon sa forte expression, a profané « la chasteté de l'histoire et de l'esprit scientifique ». Et, maintenant le devoir des historiens au-dessus de tous les ressentiments même justifiés, il demandait qu'on restât fidèle en France à la recherche la plus objective et aux témoignages les plus impartiaux : « Nous voudrions voir planer l'histoire dans cette région sereine où il n'y a ni passions, ni rancunes, ni désirs de vengeance » (*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1872, p. 251). Il est particulièrement instructif de relire, après Fustel, Boutroux : celui-ci, en profond connaisseur de la pensée allemande et de la doctrine pangermaniste, révèle les tendances profondes qui se sont organisées en systèmes métaphysiques lesquels ont présidé à la culture et à l'action politique de l'Allemagne et qui, après avoir paru l'expression d'un idéalisme identifié à la force victorieuse, s'est matérialisé et divinisé davantage encore dans le culte du sang, de la race et de la brutalité triomphante.

nands qui répondit à Boutroux en célébrant la supério-
ité de la force conquérante. Et c'est avec tristesse que,
'automne venu, le conciliant orateur français de Berlin
publia dans la *Revue des Deux Mondes* (15 octobre 1914)
in ferme jugement sur cette pensée et cette science alle-
nandes qui, comme l'avait déjà montré Fustel de Cou-
anges dans la même revue, se mettent au service de la
orce ambitieuse, lui sacrifient la vérité, se prostituent en
lécernant l'apothéose au succès brutal.

Mais ne devenons point partisans et ne faisons pas
écho à une philosophie de guerre même devant le
paroxysme actuel des animosités passionnées. Ce sont ces
excès mêmes qui suscitent peu à peu les réflexions salu-
aires. Des témoignages peu suspects comme ceux des
organes officiels du totalitarisme nous apprennent en
effet que parmi les jeunes, astreints à la plus instante
compression pour le service national, les candidats man-
quent pour les carrières futures d'ingénieurs techniciens,
naguère si recherchées, tandis qu'ils surabondent pour
es études théologiques. Un tel aveu ne révèle-t-il pas
que le ressort des âmes se redresse d'autant plus qu'il
paraît davantage écrasé? Car il subsiste toujours, en tout
esprit, en tout peuple, une puissance indestructible de
énovation et d'affranchissement moral. Pour le retour à
a raison et à l'œuvre de paix, c'est sur ce relèvement
ntérieur vers la vérité, sur cette conversion des énergies
viriles que tôt ou tard il nous faut compter plus que sur
es interventions extérieures et les ressources de la poli-
ique.

Ce qui importe donc, c'est de bien voir les tenants et
aboutissants d'un tel conflit : il n'est point simplement
accidentel, passager; il ne résulte pas d'un simple malen-
tendu ou d'une compétition d'intérêts muables, ni d'une
idéologie politique, telle que serait une antipathie entre

démocraties et autocraties ; il est l'effet d'une contradic-tion fondamentale et pour ainsi dire ontologique entre — une *négation* totale qui exclut, sous son faux nom de totalitarisme, tout ce qui, dans l'homme, est spécifique-ment spiritualité, charité, transcendante destinée, et — une *affirmation*, celle-ci vraiment totale, intégrant et hiérarchisant toutes les valeurs à partir des plus humbles conditions naturelles de l'humanité, pour relier tous les étagements des progrès scientifiques et sociaux jusqu'au sommet de l'édifice spirituel et de la vie religieuse qui consacre, stabilise et anime tout le mouvement ordonné de cette vivante ascension. C'est donc bien d'une vision et mieux encore d'une réalisation intégrale que nous devons nous rendre compte pour juger et agir là où se justifie si pleinement le mot douloureux de Victor Delbos m'écrivant durant la grande guerre : « Il y a quel-que chose de monstrueux dans cette doctrine qui, même chez Kant, fait surgir de l'inconscient les forces morales et qui justifie, glorifie même les pires abus de la violence. » (Cf. les préfaces des deux volumes intitulés *Figures et Doctrines de Philosophes* et *La Philosophie française*, Plon, éditeur.)

Pour ménager les susceptibilités et faciliter la propa-gande anesthésiante, comme aussi pour paraître fidèle au pluralisme conforme à une doctrine immanentiste du devenir, *Mein Kampf* peut bien répéter que différents régimes politiques peuvent coexister, mais dans les ins-tants de franchise radicale et sous la secousse des passions de fond, le masque tombe, les anathèmes éclatent, c'est la contradiction absolue, la guerre à mort et sans merci contre toute croyance à la transcendance, à la vie future, à la tradition judéo-chrétienne, à un ordre d'universelle fraternité et d'obligatoire charité. Rappelons-nous ce seul texte qu'on ne saurait trop méditer comme la révé-

lation du contre-évangile, comme la proclamation d'une loi de violence, de terreur et de haine vraiment constitutives du fond même de la réalité qui s'impose aux êtres vivants et pensants comme un mécanisme sidéral complet : « Dans un monde où les planètes et les soleils suivent une trajectoire circulaire, où des lunes tournent autour des planètes, où la force règne, partout et seule, en maîtresse de la faiblesse qu'elle contraint à la servir docilement, ou qu'elle brise, l'homme ne peut relever de lois spéciales. » Voilà, si l'on ose dire, la figure, la substance ontologique du totalitarisme génuine : pour lutter contre lui, il faut donc recourir à tout ce qu'il nie.

Quelle est donc la solution qui, dominant les erreurs à la fois contraires et complices, complète et convertit les doctrines et les volontés, les intelligences et les cœurs hostiles en les orientant vers les dispositions et les buts salutaires ?

Cette solution, nous l'avons déjà suggéré, peut paraître ancienne, mais elle est toujours plus neuve, surprenante même, la Bonne Nouvelle par excellence ; car toujours reste vraie la parole : *medius est inter vos quem vos nescitis* ; et c'est toujours le « Dieu inconnu » que Paul prêchait à l'Aréopage ; il faut même ajouter le Dieu méconnu que les uns croient posséder, mais en le défigurant ou en le reniant, que les autres ne savent point reconnaître, même quand déjà ils le servent ou quand ils méritent qu'on leur applique la sentence pascalienne : « Tu ne me chercherais pas, si tu m'avais déjà trouvé ». Et c'est en effet une des vérités les plus importantes à faire connaître de notre temps que celle-ci : l'idéal chrétien a été pour ainsi dire développé sur deux plans différents et même par deux sortes d'esprits qui se croient irrémédiablement séparés et hostiles les uns aux autres. — Il y a ceux qui, sans accepter, sans connaître la lettre

et le message explicite, sont travaillés cependant par l'esprit répandu invisiblement dans le secret des consciences et visiblement dans l'atmosphère chrétienne anonymement diffuse ; — et il y a ceux qui, adhérant à la lettre ou même l'incarnant plus ou moins imparfaitement, donnent parfois occasion aux témoins du dehors d'incriminer les trop réelles déficiences de leur vie qui ne sont celles ni de l'esprit de vérité ni de l'esprit de charité. Or le grand besoin de notre temps, la plus opportune possibilité, c'est de rapprocher, de faire se reconnaître ces deux portions de l'humanité ostensiblement divisées, mais réellement préparées à se réunir comme des membres participants dans un même organisme à un même principe de vie supérieure.

Par leur acharnement contre la tradition spiritualiste et chrétienne, le paganisme renaissant, la fausse mystique de la force et de la contrainte totalitaire avaient démontré par un instinctif argument *a contrario*, où se rencontre précisément la contradiction. Déjà aussi nous avons indiqué par quelle dialectique de l'histoire et pour quelles raisons scientifiques et philosophiques il est devenu plus clair et plus urgent qu'il faut recourir non point à des palliatifs, à des demi-vérités, à des traditions partiellement vidées de leur sève originelle, à une évocation verbalement généreuse de la liberté et de la dignité humaines ou des puissances morales et spirituelles, mais à la plénitude des richesses et des forces contenues dans la nature humaine et dans la vocation qui, de fait et indéclinablement, appelle l'humanité entière à une destinée transcendante. Car, selon qu'on dira oui ou non à cette motion, à cet appel intime, en face desquels l'option de notre liberté est inévitable et décisive, nous irons ou bien vers le déchaînement de l'orgueil et de la rapacité totalitaires, ou bien vers un effort pour l'ascension spiri-

tuelle, la libération progressive de la civilisation matérielle et morale de l'humanité, considérée dans sa marche itinérante comme le corps ébauché d'une société des esprits, unis dans la vérité et la charité.

Ces vues sont nécessaires pour rejeter dans l'ombre les sophismes du racisme et pour fonder les exigences, parfois paradoxales mais divinement bonnes, du respect et de l'amour envers tous les pauvres êtres humains. Car ce qui importe plus que les divers degrés de culture, de beauté, de charme naturel, qui ne sont que des relations déficientes, c'est cette aptitude à recevoir, à accueillir, à employer la vérité absolue, un don qui élève et transfigure l'humanité que les races les plus diverses ou même les plus dégradées, ne cessent de porter en elles ; et c'est aussi la raison profonde du devoir que nous avons tous d'aimer nos ennemis parce que, jusqu'à leur dernière seconde, ils restent capables d'accéder au salut.

c) *Le* sursum *social et moral issu du christianisme devient, si on le détache de son principe animateur, un grand risque de perturbations, d'ambitions déviées de leur plan et de désordre révolutionnaire.*

De même que l'esprit scientifique, tel que le comprend et le développe la pensée moderne, procède, on l'a vu, du *sursum* chrétien qui en même temps l'anime et le limite, de même le sens de la dignité personnelle, de la valeur morale et sociale des relations entre les hommes et les nations s'est peu à peu déterminé et enrichi sous l'intime influence de l'élaboration chrétienne des consciences. — Aussi n'est-il pas étonnant qu'en abandonnant explicitement cette inspiration, on retombe peu à peu dans un paganisme nouveau, pire que l'ancien. Car, après que les âmes avaient été pénétrées d'un idéal supérieur, d'ambitions inédites, de forces pour ainsi dire infinies, les

déviations et les abus ne pouvaient manquer d'aboutir à des conséquences plus malfaisantes, à des souffrances de plus en plus irritantes, comme de mauvaises et décevantes conseillères. — De là encore résulte une hostilité systématique contre les perspectives reniées qu'on accuse d'avoir été trompeuses parce qu'on en a refusé la vraie signification et les bienfaisantes exigences. Ce que la pensée païenne avait cherché elle-même par un effort de philosophie humanisante et en quelque sorte pré-chrétienne, l'entreprise méthodique d'une déchristianisation complète le repousse avec une violence exaspérée qui cherche à substituer à l'esprit de bonté, tantôt un humanitarisme plus verbal qu'efficace, tantôt les mythes de la dureté, de la contrainte, de la domination sans limites.

Ne voit-on pas ainsi s'approfondir l'opposition qui sépare les deux conceptions, non certes comme un fossé ou comme une ligne fortifiée les mettant statiquement à l'abri l'une de l'autre, mais comme une inévitable lutte d'influences par un incessant prosélytisme et un effort de pénétration ou de contamination réciproques? Il est en effet dans la nature essentielle des idées de tendre à se diffuser et à s'universaliser : c'est leur honneur d'être contagieuses pour le bien et la vérité, c'est leur danger de fournir à l'erreur et au mal une force immense de propagation qu'accroît encore le prestige du succès, fût-il brutalement obtenu, mais au titre fallacieux d'un droit indûment invoqué, — indûment puisque la raison du plus fort n'est une raison que pour les loups.

D'autre part, s'il est dangereux de vouloir garder les bénéfices intellectuels et sociaux du christianisme, sans rester fidèle à l'esprit chrétien tout entier, il n'est pas moins illégitime et nocif de prétendre conserver les attitudes extérieures, le formulaire littéral, le profit des pré-

ceptes chrétiens tout en se fermant aux appels intimes de la conscience humaine, toujours en mouvement et révélatrice d'obligations que déplacent ou accroissent les transformations économiques, sociales et internationales. Bref, si la mission historique et la motion intime du christianisme peuvent être comparées à une force lancée vers l'infini, ne sent-on pas quelle catastrophe ne peut manquer de produire une erreur d'aiguillage qui, détournant l'humanité de sa ligne asymptotique vers Dieu, la meurtrit contre les butoirs des pauvres biens terrestres, ou pire encore, contre les dépravations des sens, de l'égoïsme et de l'orgueil ?

d) *Inversement, devant un conformisme plus préoccupé de la lettre et des situations acquises que de l'esprit et des adaptations généreuses, surgissent des besoins et des efforts de rénovation dont il est utile et fécond de tenir compte.*

Il y a plus d'un demi-siècle, avait paru un petit livre à succès dont beaucoup avaient critiqué le titre, le *Devoir présent.* Est-ce donc que le devoir n'est pas de tous les temps et toujours le même? — Non, car s'il reste identique en son esprit, il s'adapte à des situations modifiées qui font surgir des problèmes inédits, devant des conditions inédites, devant des souffrances accrues, devant des responsabilités nouvelles ou trop peu remarquées. On pourrait former une liste nombreuse de ces devoirs imprévus ou tardivement discernés. Ce qu'il suffit d'indiquer ici c'est qu'une méconnaissance de ces devoirs dans tous les domaines est une des plus graves causes de guerre : guerre au fond de chaque conscience qui répugne à étendre son horizon, à quitter ses habitudes strictes et réticentes ; guerre entre les classes sociales qui se fermentà de mutuelles condescendances ; guerre entre les peuples facilement

rebelles à une compréhension de leurs intérêts réciproques et au bienfait d'une intelligente coopération. Or, si l'on abandonne cette transformation mondiale de toutes les perspectives humaines à un esprit de particularisme et d'intolérance, l'on méconnaît en fait l'esprit universaliste qui est le fond du message évangélique et on risque de n'en garder qu'une sorte d'absolutisme, étranger aux aspirations qu'il faudrait entendre comme les gémissements d'une parturition de cette humanité totale, en quête de plus de vérité, de plus de sécurité, de plus de bonheur, dans la justice et la paix.

Comprend-on dès lors à quel point le retour ou l'accès au véritable sens chrétien demande à être dégagé des obstacles qui l'obstruent ou le masquent ? Et saisit-on la raison foncière qui naguère a rallié tant d'esprits divers à ce message de liberté, de fraternité, de charité dont la Papauté a prouvé qu'elle est l'organe universel ?

Il ne s'agit pas seulement (pour user d'un mot qui jadis avait été mal compris parce qu'on l'interprétait dans un sens politique, alors qu'il réclamait déjà une plus grande ouverture d'intelligence et de dévouement chrétien) d'un « ralliement » entre des partis opposés ; il s'agit d'une plus large prise de conscience de tout le contenu humain et divin de la destinée historique à laquelle est conviée la civilisation tout entière. Et c'est ainsi que dans la Constitution *de Fide*, il est dit que l'existence dans le monde de la permanence enseignante et vivante de l'Église est, à elle seule, une preuve suffisante et toujours actuelle de sa sublime mission.

Ce n'est pas encore ici le lieu de marquer le rapprochement asymptotique qui ne supprime jamais l'incommensurabilité de l'ordre philosophique et de l'apport spécifiquement chrétien, rapprochement qui, loin de confondre celui-ci avec celui-là ou de minimiser l'un ou l'autre

manifeste à la fois l'autonomie toujours enrichie de la spéculation et de l'action humaine, son hétérogénéité de principe et de méthode, sa correspondance aux besoins vitaux de la civilisation, bref son harmonieuse symbiose avec les enseignements les plus explicites de la tradition religieuse en perpétuelle croissance. C'est ce qu'essaiera de montrer la confrontation entre une philosophie, dynamique dans la fixité de ses principes et de son orientation, et la pérennité du message évangélique dont il est dit qu'au fur et à mesure des besoins accrus par les vicissitudes traversées au cours de l'histoire, l'Esprit suggérera les lumières, les forces, les solutions indispensables à la survie permanente en ce monde de cet universalisme spirituel qu'incarne la vitalité catholique, au sens précis et plein de cette dernière expression.

Placés à des points de vue différents et pour ainsi dire opposés, plusieurs observateurs perspicaces ont remarqué le double sens de cette parole déjà citée qui donne toujours plus à penser : Il est quelqu'un au milieu de vous que vous ne savez pas reconnaître. Peut-être en effet faut-il convenir qu'à leur insu, les uns, qui méconnaissent le fait chrétien et l'ignorent ou le contredisent, subissent cependant et développent même l'héritage de généreuse culture et de charitable bonté qui procède secrètement des germes semés et fécondés par le Christ historique et toujours vivant parmi ceux mêmes qui l'oublient ou s'imaginent n'avoir pas besoin de lui ; les autres, qui croient le posséder, le prolonger, le défendre à la lettre, ne répondraient peut-être plus à la question : si le Christ revenait en homme parmi les hommes de ce temps, sauriez-vous le reconnaître en sa divine et paradoxale vérité de pauvre parmi les pauvres, d'ouvrier et de supplicié ? Or c'est à faire se rencontrer, se reconnaître, se joindre et s'unir ces deux faces, ces deux parts de l'héritage du

Christ que notre temps, semble-t-il, fût-ce à son insu, travaille onéreusement[2], pour répondre non seulement au vœu de la paix, *tranquillitas ordinis*, mais d'une fécondité plus exaltante, *ut vitam habeant et abundantius habeant.*

C'est en ce sens que nous avions tiré la stimulante leçon des périls actuels et montré les difficultés qui rendent plus pressante la lutte héroïque, mais pleine de promesses pour la civilisation ; car elle a besoin d'être plus consciente de sa source et de plus en plus pénétrée de l'esprit intégral auquel elle devra et son maintien et son progrès : qui n'avance pas recule dès qu'il s'agit des réalités morales et spirituelles dont la vie est de croître à l'infini. Si, de fait, l'homme n'a conscience et liberté que par la présence en lui d'une telle motion primitive ; si, de plus, dans sa réalité concrète et sa vocation historique, il ne peut rester conforme à sa raison et fidèle aux sollicitations intimes qu'en se donnant à ses devoirs d'humanité et de fidélité à la divine vocation qui le sollicite, tous les maux qui découlent d'un refus, d'une déviation, d'une révolte sont des conséquences logiques et aussi des avertissements dont il faut mettre à profit les salutaires leçons.

MAURICE BLONDEL.

2. N'est-ce point un commentaire, une vérification même des réflexions inscrites ici que l'attitude toute récente des peuples les plus diversement fidèles à leurs traditions civilisées, des âmes animées de croyances dissemblables, mais convergeant vers un idéal d'humanité, que les témoignages d'admiration et de confiant espoir suscités par l'intrépide fermeté de Pie XI et par l'expressive élection de son successeur, tous deux interprètes de ce qu'il y a de plus universel, de plus libérateur, de plus exaltant dans le fond même des aspirations humaines : *et nos credidimus caritati*, répond aux clameurs de haine tout ce qui a un cœur d'homme, sans même savoir que, par là, l'ont fait écho au secret divin que révèle saint Jean par cette étonnante expression : « la philanthropie de Dieu. »

Les Journées Universitaires de Grenoble

Cette année, les Journées Universitaires ont été placées sous le double signe de l'humanisme chrétien et de la paix; sous le patronage spirituel enfin de saint François de Sales, sur la tombe de qui nous sommes allés en pèlerinage, à Annecy. Tout cela formait une merveilleuse harmonie, et jamais, je pense, la famille universitaire n'avait communié avec autant de spontanéité dans une même pensée. On aurait pu craindre que la gravité des événements — ne nous sommes-nous pas réunis en cette angoissante semaine de Pâques, où les permissionnaires étaient rappelés, où tant d'officiers spécialistes, plusieurs parmi nos collègues, devaient rejoindre leur poste militaire, où l'on se demandait si le coup sur Tanger et Gibraltar ne succéderait pas à l'attentat du vendredi saint ? — on aurait pu craindre que tant de menaces accumulées ne réduisissent le nombre des participants aux Journées. Or il n'en fut rien, et jamais nous n'avons été si nombreux, sauf à Paris il y a deux ans.

On sait que nous ne recherchons pas le nombre. Peut-être même posera-t-il un jour une question grave. Mais, cette année, il était un signe particulièrement émouvant. Signe de fidélité, de courage, d'espérance chrétienne. Nous savons que, lorsque nous nous réunissons pour prier au nom du Christ, ce n'est jamais en vain. L'Université de France, à Grenoble, a prié pour la paix, et c'est pourquoi les universitaires ont été si nombreux ; non pas malgré leurs inquiétudes, mais en raison de ces inquiétudes. L'objet de cette prière, notre aumônier, M. Paris, l'a exprimé à la première messe. Il a évoqué l'auguste mémoire de Pie XI ; il nous a rappelé la grande journée du 2 mars; il nous a invités à nous age-

nouiller, auprès de Pie XII, dans les cryptes vaticanes, sur la tombe de son illustre prédécesseur. Et toute la suite des papes, depuis les martyrs des premiers siècles, s'est déroulée à nos yeux. Nul ne sait mieux que M. Paris évoquer l'antiquité de l'Église, dénombrer ces pierres vénérables sur lesquelles s'exalte la coupole catholique.

Mais tout cela n'était pour nous, cette année, que préparation à la grande supplication que nous avons élevée pour la paix de l'univers. Une fois de plus, il nous faut marcher contre les idoles. Celles du monde moderne ne sont ni moins perverses ni moins meurtrières que les anciennes. Une fois de plus, les chrétiens sont appelés à témoigner, et si les Journées de Rennes, l'an passé, furent celles du témoignage, il me semble que les Journées de Grenoble auront été un témoignage vivant. Témoignage de notre confiance en Dieu et de notre confiance en l'homme, puisqu'elles portaient sur l'humanisme.

Nul n'était plus qualifié que Pierre Mesnard pour définir l'humanisme chrétien, et je ne me donnerai pas le ridicule de présenter un tel rapporteur aux lecteurs de cette revue. Ai-je besoin de dire que son rapport avait du chef-d'œuvre l'apparente nonchalance et la rigueur cachée ? Il nous le fit bien voir, lorsqu'il répondit avec une indiscutable autorité à d'imprudents contradicteurs. Ce que je ne puis rendre, hélas! c'est la voix; c'est le geste. Il me semble pourtant que le rapport de Mesnard a été quelque peu incomplet. Il nous a bien montré comment la grâce achève la nature et ne la détruit pas ; comment l'humanisme chrétien prolonge, élargit et parfait l'humanisme grec; comment la Cité de Dieu est ce vers quoi tendait, sans le savoir, la cité antique. Mais que le christianisme soit aussi rupture, c'est ce qui n'apparaissait pas dans ce remarquable rapport où l'auteur de l'*Imitation* se trouvait sacrifié à saint François de Sales. La difficulté du christianisme, mais aussi tout son prix, c'est qu'il nous oblige à tenir sans cesse les deux bouts de la chaîne.

Mais, ces réserves faites, je ne sais ce qu'il fallait admirer le plus : la richesse de l'information ou la sû-reté du choix, qui ne laissait place à aucune surcharge; a vigueur de la pensée ou la plénitude de l'expression. Je craindrais de trahir, en les reproduisant de mémoire, quelques-unes de ces admirables formules. Mesnard est un maître. Voilà pourquoi nous nous montrons exi-geants à son égard. Nous attendons de lui que, tout en demeurant lui-même, il ne cède pas à la tentation d'être partial. Mais peut-être, après tout, fut-ce un mérite de son exposé que d'atteindre l'excellence tout en demeu-rant discutable.

Bernard Guyon, lui, qui fit le deuxième rapport, sur « l'Humanisme chrétien en face des problèmes actuels », fut volontairement discutable. On ne saurait donc lui en faire un grief. Il pense que nos réunions d'études ne doivent pas ressembler à des séances académiques, où l'exposé magistral a pris un tel soin de satisfaire tout le monde, et de n'émettre que des vérités premières, que toute contestation devient impossible. Il faut donc e remercier de nous avoir précipités dans la plus brû-ante actualité. Il a successivement étudié quelle pou-vait être l'attitude de l'humaniste chrétien en face des réformes sociales accomplies depuis trois ans et de la situation internationale actuelle. J'avoue que je n'aime guère de voir ajouter au mot « chrétien » quelque sub-stantif ou épithète que ce soit. Aussi aurais-je préféré que le titre du rapport, dont Guyon n'est pas responsa-ble, fût autrement rédigé.

Ceci dit, il faut apprécier la prudence et la sûreté avec esquelles le rapporteur a effleuré de difficiles problè-nes; des problèmes sur lesquels il est normal que les hrétiens demeurent divisés. Rien n'est moins dynami-ue et moins constructif, pour employer des adjectifs à a mode, que cette unanimité à laquelle on convie les hrétiens sur des questions essentiellement discutables. Guyon n'a eu la prétention, qui eût été ridicule, de rien ésoudre, fût-ce partialement et partiellement. Il a mar-

qué une attitude, indiqué des directions vers lesquelles peut s'orienter notre recherche. Je souhaiterais néanmoins que l'on ne simplifiât pas trop le problème de la paix et de la guerre. Il est facile de faire condamner la guerre par une assemblée quelconque; par une assemblée de chrétiens en particulier. Mais précisément parce que c'est facile, cela ne rime pas à grand chose, et c'est presque le contraire de ce que pourrait être une action efficace contre la guerre. Je ne dis pas que Guyon ait encouru ce reproche. Il a même marqué, fort justement, qu'il y avait des valeurs guerrières que le chrétien n'a pas le droit de méconnaître. Mais j'aurais souhaité qu'il soulignât mieux les véritables difficultés.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, l'auditoire a fait au rapporteur un chaleureux et mérité succès. Tout le monde était visiblement soulagé d'avoir entendu traiter avec autant de courage et de franchise des questions qui nous intéressent tous, et même nous angoissent. C'est cela que Guyon avait voulu, sachant d'avance toutes les difficultés auxquelles il s'exposait. Le résultat fut pleinement atteint.

La deuxième journée a été consacrée à cette forme particulière de l'humanisme que l'on nomme *les humanités*; à l'humanisme scolaire, si je puis ainsi m'exprimer. C'est-à-dire, en somme, à des problèmes qui touchent de plus près à nos préoccupations professionnelles immédiates. Le matin, ce fut Pons, qui traita d' « Humanisme chrétien et humanités »; l'après-midi, une institutrice, Mlle Germain, nous parla de l' « Humanisme dans l'enseignement primaire ». Ces rapports de « Primaires » ont un charme particulier. Chaque fois, les « Secondaires » et les « Supérieurs » y apprennent ce que c'est réellement que la fonction d'enseigner; fonction dont l'importance spécifique diminue plus on s'élève dans la hiérarchie universitaire. Pour peu que l'on ait la vocation enseignante, il est impossible d'entendre un instituteur ou une institutrice nous faire part de son expérience concrète, sans se dire qu'en choisissant la

plus humble part ils ont aussi obtenu la meilleure. Voilà ce que, une fois de plus, chacun pensait en écoutant et en applaudissant Mlle Germain.

Quant au rapport de Pons, ce fut un admirable plaidoyer pour ce que l'on appelle les humanités classiques et, plus spécialement, pour les humanités latines. Quelques-unes de ses affirmations sur les mathématiques ou la valeur éducative des langues vivantes furent contestées, en privé ou en public, par les spécialistes. Mais cela n'importe guère, car ce qu'il y avait dans le rapport de Pons, ce n'était pas seulement, ni surtout une matière intellectuelle propice à d'interminables discussions pédagogiques, mais une étoffe humaine d'un prix sans égal. Nous avons entendu non pas un rapporteur, ni même un professeur; mais un homme et un chrétien. C'est-à-dire que Pons nous a donné ce que nous venons toujours chercher aux Journées, même alors que nous n'en avons pas une claire conscience : l'image vivante de ce que nous voudrions être.

Je ne sais pas si ce rapport était magistral. Ou plutôt, je sais bien qu'il l'était, mais je n'en ai cure. Je sais, par contre, qu'il était exemplaire. Voilà ce que nous emporterons dans notre cœur, au cours des mois peut-être tragiques que nous allons vivre. Pons a su, comme M. Paris au matin de la première messe, dire ce dont notre cœur à tous débordait. Nous serons demain, s'il plaît à Dieu, de meilleurs professeurs et de meilleurs chrétiens, parce que nous ne voudrons pas être trop indignes du modèle qu'il a placé devant nos yeux.

Après la leçon de Pons, il ne nous restait pas autre chose à faire qu'à recevoir la leçon des saints. Et c'est pourquoi, le vendredi matin, nous sommes partis pour Annecy, ville de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Cette dernière journée fut, plus spécialement encore que les deux autres, une solennelle invocation pour la paix. L'Université de France a prié pour la paix sous les vieilles voûtes de la cathédrale d'Annecy, pendant la grand messe qui fut présidée par

l'évêque d'Annecy, successeur de saint François de Sales. Et de nouveau, l'après-midi, elle a prié pour la paix sur l'esplanade de la Visitation, d'où l'on découvre si admirablement le lac. Elle y a invoqué les saints de France, depuis saint Pothin jusqu'à Pierre-Marie Chanel; depuis sainte Blandine jusqu'à Madeleine-Sophie Barat. Elle est entrée au chant des litanies dans la basilique de la Visitation, et là se sont déroulées, devant les corps des saints, les vêpres solennelles.

Nul cadre ne pouvait être mieux choisi; nul endroit plus particulièrement désigné que ce coin de terre savoisienne où, dans le plus beau paysage du monde, les fruits ont passé la promesse des fleurs, puisque les fleurs de l'humanisme se sont épanouies en fruits de sainteté. Aussi nos cœurs débordaient-ils d'une sainte allégresse... Avions-nous oublié, pour autant, les angoisses de l'heure qui, en ce vendredi 14 avril, étaient particulièrement aiguës? Non, certes. Mais nous avions enfin compris, et compris ensemble, qu'il y a une paix qui est au-dessus de toute paix; une paix que le monde ne donne pas, mais qu'il appartient au chrétien d'entretenir dans son cœur. C'est alors seulement qu'il peut, sans crainte et sans remords, revenir vers les hommes et leur partager son trésor.

JACQUES MADAULE.

Un compte rendu des Journées Universitaires de Grenoble ser[a] publié prochainement. Il contiendra en particulier le texte intégra[l] des rapports.

Paiement à la commande : *a*) au Secrétariat du Bulletin Joseph Lotte, 84, rue d'Assas, Paris-VIe.

b) Par versement au C. c. Paris 2062.56 de Mlle Derrien, 36 *ter* rue Cécile-Dinant, Clamart (Seine). (Il suffit d'inscrire la commande bien lisiblement sur le talon du mandat.)

Prix de l'exemplaire : pour la France (sous bande), franco : 5 fr.
Pour la France (sous enveloppe), franco : 7 fr.
Pour l'étranger (sous bande), franco : 6 fr.

La psychologie des garçons pour l'instruction des filles, par EDWARD MONTIER.

C'est, à coup sûr, une idée ingénieuse que celle de présenter les garçons aux jeunes filles, non plus sous les apparences fades de héros de romans, mais dans la réalité. Ainsi dans cette foire aux fiancés, les clientes éventuelles connaîtront-elles l'article qu'elles se disposent à acquérir et pourront-elles se faire une juste idée de ce qu'elles peuvent en attendre.

M. Edward Montier recommande l'article d'usage, modèle courant. Des défauts, oui, certes, le garçon n'en manque pas : il est simple, un peu égoïste, jaloux de son indépendance et épris d'autorité. Avec cela apparemment insensible aux attentions que l'on a pour lui, plus prompt à critiquer qu'à remercier. Mais tous ces défauts ne sont que la rançon de qualités réelles : simple, le garçon ne rumine pas ses méchancetés et ses vengeances. Son égoïsme est inconscient, et ses naïves manifestations prouvent, selon une fine remarque de M. Montier, à quel point le jeune homme a besoin de sa compagne, combien il en dépend. Son autorité ne va pas sans beaucoup de confiance : elle trouve sa limite dans la complexité du caractère féminin et son excuse dans un dévouement entier, sans reprises.

Dans sa manière d'aimer, le jeune homme apporte la même simplicité un peu gauche, un peu rude parfois. L'auteur essaie d'expliquer à ses lectrices qu'il ne faut pas être trop sévère pour un mot rude, pour un propos gaillard, pour des instances lassantes, pour une sensualité parfois trop apparente.

Ainsi nous dépeint M. Edward Montier : et nous nous surprenons à trouver l'avocat qui nous défend bien sévère. Que serait-ce, mon Dieu, s'il s'agissait d'un réquisitoire ? M. Montier croit seul possible l'acquittement avec indulgence du jury. Du moins offre-t-il aux jeunes époux quelque moyen de se supporter et de s'élever mutuellement. Vous trouvez votre fiancé égoïste, dit-il à la jeune fille ? Ne serait-ce pas qu'il heurte votre propre égoïsme ? Pourquoi ne pas s'élever à cette conception harmonieuse du couple où chacun trouve l'épanouissement de son caractère et le complément indispensable à sa pleine réalisation ? Par là, ce petit livre sans prétentions est bien dans le sens des préoccupations actuelles. M. Edward Montier monnaie, pour un public simple, les idées qui inspirent les moralistes et les théologiens.

R. A.

DOCUMENTS

La J.A.C. et le monde rural

Le congrès de la Jeunesse Agricole Chrétienne (J.A.C. tenu à Paris les 21, 22, 23 avril derniers a suscité un intérê qui dépasse de loin tout ce qu'on peut en écrire. Pour ceu qui ne connaissaient pas la J.A.C. en particulier, il a été l révélation saisissante d'un mouvement qui est en train d changer la paysannerie française. Ce mouvement apparaî d'ores et déjà comme pourvu d'une organisation puissante animé par un idéal commun défini, séduisant et précis, sou tenu par les volontés résolues d'innombrables militants.

Nous reproduisons ici, à titre de documents, d'impor tants passages des rapports, très intéressants, et même e plusieurs points remarquables, qui ont été présentés a cours des séances d'études du Congrès.

Quelle ame animera notre monde rural

par Jean Gravier, du Comité National de la J.A.C.

Le travail et l'expérience de dix ans ont permis à l J.A.C. de pénétrer au cœur des préoccupations du mond rural : ses enquêtes, en particulier, lui ont révélé de faço très précise le malaise qui pèse lourdement sur toutes no campagnes, sur les jeunes surtout, malaise dont la dépo pulation rurale est la preuve la plus évidente.

Comme le médecin appelé au chevet d'un malade, elle cherché d'abord à déterminer les causes du mal, puis le remèdes capables d'effectuer les redressements nécessaire

Une action s'impose particulièrement urgente : de tout parts, en effet, la ruine et la mort menacent notre paysan nerie, parfois même, c'est une véritable résurrection qu' faudra provoquer. Ce congrès doit donc affirmer publiqu ment la doctrine dont nous voulons nous inspirer, doctrin de vie que nous saurons mettre de toutes nos forces au se vice du monde rural.

Ce malaise rural, durant de longues années, a été ten

ans l'ombre et ne préoccupait guère l'opinion ni le grand ublic, mais aujourd'hui on semble y prêter quelque atten-on et on le trouve plus fréquemment décrit dans les jour-aux, les livres ou les discours. Ce congrès, pourtant, pré-ente quelque originalité en ce sens que la situation de nos ampagnes y est étudiée par les jeunes paysans eux-mêmes.

Le travailleur de la terre, habitué à courber la tête devant es caprices des saisons ou les surprises des calamités, était evenu, dans l'ensemble, l'éternel résigné : il se refusait connaître la noblesse de son métier, il le tenait pour une ondition inférieure qui ne vaut pas la peine d'être amélio-ée, et sa seule protestation était l'exode : sur nos campa-nes soufflait alors comme une âpre bise de défaitisme et e suicide. Les temps sont heureusement changés et nous proclamons avec joie : dix années de J.A.C. ont porté urs fruits : notre mouvement, sans doute, ne s'est pas vré à des manifestations violentes et tapageuses, mais il a availlé en profondeur et, par lui, les jeunes ruraux ont etrouvé la fierté de leur tâche, ils se sont redressés, ils ont ris confiance en eux; avec un calme réfléchi mais non sans nergie, ils veulent exprimer leurs besoins et leurs aspira-ons, et ils pensent que les premiers artisans de la rénova-on rurale doivent être les paysans eux-mêmes.

Rejetant cependant tout égoïsme, nous ne dédaignons pas s autres classes de la société : nous leur demandons seu-ement de ne pas nous ignorer, mais de nous comprendre, nous faisons confiance à nos camarades des mouvements pécialisés pour faciliter dans les divers milieux : ouvrier, tudiant, bourgeois ou marin, cette mutuelle compréhen-on, gage d'une collaboration sociale plus étroite et plus éconde.

***

Traduire et exprimer les besoins réels et les désirs légiti-nes de la jeunesse rurale, tel doit être le premier rôle de J.A.C. qui apparaîtra comme notre haut-parleur.

Jeunes de tous les horizons de France, nous voulons vivre ignement du fruit de notre travail, nous voulons que no-re profession occupe enfin dans le pays la place qu'elle nérite, nous ne réclamons pas, certes, de privilèges, mais ne situation égale à celle des autres classes de la société.

Le paysan serait-il condamné à travailler toute sa vie pour

nourrir les autres sans tirer de ses sueurs le profit légitim auquel il a droit ? Nous voulons que la rémunération d notre travail assure, avec davantage de sécurité, le pa quotidien de nos familles, puis un certain confort dans l logement, confort répondant aux exigences de l'hygiène e de la dignité. Nous voulons que le fruit de ce travail per mette au paysan de terminer ses jours dans une vieille heureuse sans que le spectre de la misère se dresse deva lui, l'obligeant à des fatigues au-dessus de son âge et d ses forces.

Nous voulons que les conditions de notre travail nou accordent de légitimes moments de loisir : nous saurons l utiliser pour une détente saine et reposante, puis aussi pou notre formation intellectuelle sans crainte qu'ils deviennen synonymes de paresse ou d'oisiveté.

Nous voulons surtout que la rémunération de leur travai permette aux jeunes paysans et aux jeunes paysannes d regarder l'avenir avec confiance au moment si grave où il songent à fonder un foyer; nous voulons que la mère d famille, déchargée de travaux incompatibles avec ses forces puisse se consacrer à sa véritable tâche de ménagère, d'édu catrice et de maman.

Il s'agit donc d'une amélioration profonde de nos condi tions de vie, d'une affirmation et d'un épanouissement d monde rural : ce résultat ne sera atteint — pensons-nous — que par une organisation professionnelle, corporative, cohé rente et forte. Nous ne méconnaissons pas, certes, les bell organisations qui se sont employées à la défense des popu lations rurales et de leurs intérêts, et nous rendons un hom mage sincère et reconnaissant aux aînés qui en ont été le fondateurs puis les animateurs, mais nous n'hésitons pas reconnaître que tous ces efforts sont encore insuffisants nous désirons voir s'organiser une corporation agricole ca pable d'administrer intérieurement la profession, puis d la représenter et de la défendre d'une façon efficace au sei de la société.

Sans entrer plus avant dans les caractéristiques de cett future organisation, nous pouvons déterminer les deux con ditions premières dont dépendra son succès.

1° L'unité du monde rural.

2° La présence, à tous les échelons, de véritables che authentiquement paysans.

Et la J.A.C. pense bien servir la cause de l'organisation professionnelle en répondant à ces deux préoccupations :

Elle travaille à réaliser l'unité du monde rural, et notre présence ici en est une preuve éclatante : ne sommes-nous pas unis malgré la diversité de nos régions et de nos cultures, malgré nos fonctions diverses : patrons ou ouvriers, petits exploitants ou fermiers, artisans ou commerçants ruraux ? Nous voulons prendre davantage conscience de notre solidarité, de nos besoins, de nos intérêts, de notre idéal communs, et nous proclamons notre volonté de collaboration pour que la terre de France vive, unie, forte et prospère.

La J.A.C. aussi travaille puissamment à la formation, à l'éducation de la jeunesse rurale, et elle pense préparer à l'organisation paysanne de demain les chefs compétents, généreux et dévoués, capables de recueillir la confiance de leurs concitoyens et de supporter des responsabilités.



Organisation corporative au service de la famille rurale, rémunération plus équitable de notre travail, législation mieux adaptée à notre profession : ces remèdes paraissent indispensables pour assurer le relèvement et l'avenir de notre paysannerie, mais nous nous empressons de proclamer qu'ils ne sont pas suffisants.

Il nous suffira, en effet, de jeter un rapide coup d'œil sur les causes du malaise actuel : nos enquêtes — appuyées en cela par les témoignages de nombreuses personnalités du monde agricole — dénoncent à la base du désordre économique ou social des causes d'ordre moral et religieux : le matérialisme a mis en sommeil l'amour du travail, de l'effort, du sacrifice, et il a développé étrangement le goût du plaisir et de la vie facile. Pour beaucoup, il s'agit de gagner plus d'argent, de satisfaire des besoins nouveaux, mais en ayant moins de peine ; la ville n'offre-t-elle pas, souvent, cette tentation ? Aussi, pouvons-nous affirmer sans crainte que la baisse du sens religieux n'est pas étrangère à la désaffection de la vie rurale et à la désertion des campagnes.

La dénatalité, d'autre part, qui creuse de si grands vides dans nos villages, n'a-t-elle pas surtout des causes morales ?

On veut jouir librement et l'enfant est une gêne. Qui donc assure les foyers stables, unis et féconds, sinon le respect de la morale chrétienne ?

L'argent est devenu le maître tout-puissant que l'on sert au mépris des lois de la conscience : le but de la vie n'est-il pas de s'enrichir quels que soient les moyens employés ? Aussi, assistons-nous à une baisse lamentable de l'honnêteté et de la justice, les plus habiles, les plus forts écrasant les faibles et les petits.

L'égoïsme a déchaîné le règne du « chacun pour soi ». Dès lors, comment parler de collaboration, de solidarité, de dévouement ? Entre voisins, entre membres de la même famille parfois, on se considère comme des étrangers, les jalousies, les rivalités s'aiguisent, et bientôt la haine élève ses barrières là où devraient fleurir la concorde et l'amour.

En somme, on a voulu organiser toute la vie en se passant du Christ et de ses préceptes, considérés comme gênants et périmés. L'expérience, hélas ! apparaît désastreuse. Le moment est venu de rappeler que de longs siècles ont pétri l'âme paysanne de christianisme : en altérant sa foi, on ébranle aussi ses racines terriennes.

Et cela nous amène à une compréhension plus exacte de notre tâche : sans dédaigner les remèdes d'ordre matériel ou technique déjà énumérés, nous pensons que rien de solide ne sera fait sans un retour à la morale et au sentiment religieux.

A ce malaise rural qui nous hante, il ne suffit pas d'une solution partielle est boiteuse; il faut loyalement envisager tout le problème et lui apporter une réponse complète : la rechristianisation de notre terre de France est à la base de son salut, le monde rural lui aussi a besoin de ce « supplément d'âme que réclame la société moderne.

Mais il ne s'agit pas pour la J.A.C. d'une double action s'exerçant sur deux terrains nettement séparés : l'un matériel, l'autre spirituel. Dans notre idéal s'unissent étroitement notre foi paysanne et notre foi chrétienne : c'est comme une rencontre, une synthèse heureuse et pleine d'espoir de la matière et de l'âme, de l'humain et du divin : c'est le sens véritable de la vie et du bonheur qu'il faut donner à tous ceux qui le cherchent :

— En chacun de nous, le corps doit être au service d'une âme palpitante de vie divine.

— La société, le monde rural plus spécialement, vivra elle aussi en état de grâce si toutes ses activités et ses institutions sont inspirées et guidées par les principes de l'Évangile.

Il faut rétablir une notion juste du travail : il n'est pas un esclavage et notre corps n'est pas une machine. Notre travail, au contraire, est quelque chose de noble : il doit permettre l'honnête subsistance de nos familles et le plein épanouissement de notre dignité, il fait du paysan le frère nourricier de tous les humains; par-dessus tout, il possède une valeur divine : uni au Christ, il accroît le trésor de la Rédemption et il sauve le monde.

Il faut rappeler aussi le rôle de la richesse : le bonheur terrestre, certes, n'est pas défendu et un certain niveau de bien-être est nécessaire à l'accomplissement de la vertu, mais le but de la vie n'est pas d'amasser la fortune et nous savons trop à quels excès, à quels désordres conduit cet amour immodéré de l'argent.

Il importe encore de faire refleurir les vertus de justice, d'honnêteté et de conscience professionnelle sur lesquelles repose la solidité de l'édifice social : l'accomplissement de la tâche quotidienne, les contrats ou relations entre employeurs et ouvriers, entre propriétaires et fermiers, les transactions de la foire et du marché doivent s'inspirer de ces vertus et la paix reviendra dans le domaine économique ou social.

L'égoïsme et l'individualisme règnent trop souvent en maîtres dans nos villages : nous devons y substituer un large souffle de concorde et de solidarité, et dans ce domaine la mission éducatrice de la J.A.C. est particulièrement urgente : le rural doit comprendre sans retard qu'il n'a pas le droit de se désintéresser de ses frères, mais que, au contraire, il a le devoir de les aider. L'organisation professionnelle ne doit pas être seulement un calcul intéressé, mais un devoir de charité.

Nous voulons que chacun de nos villages devienne vraiment une grande famille unie autour du clocher qui en est l'âme, une famille rayonnante de joie pure et profondément attachante Il faut abattre les barrières, combler les fossés, rechercher toujours ce qui rapproche et ce qui unit.

Les chefs du monde rural doivent être d'une haute valeur morale : dirigeants de syndicats, conseillers municipaux,

maires, et plus simplement chefs d'exploitations, doivent avoir conscience de leurs devoirs, de leurs responsabilité, ils auront le souci du bien commun et serviront avec dévouement et désintéressement dans la justice et la charité.

Il importe enfin de remettre en honneur les vertus qui font la force de la famille : la pureté, la fidélité et l'estime mutuelles, l'amour des enfants, l'esprit d'épargne. Nous voulons nous préparer soigneusement à notre foyer de demain, nous n'ignorons pas le poids de la tâche, mais aussi sa noblesse et ses joies, nous connaissons le sens du véritable amour et nous le rayonnons autour de nous, nous voulons des foyers unis et féconds, des foyers qui soient les preuves vivantes de notre idéal et qui assurent l'avenir de la classe paysanne et du pays.

*
* *

Telles sont les grandes lignes de cette rénovation morale que nous accomplissons, nous sommes forts de cet enseignement merveilleux et toujours actuel apporté aux hommes, il y a dix-neuf siècles, par notre frère aîné et notre seul chef : le Christ. Nous ne laisserons pas s'étioler notre christianisme dans des pratiques routinières, mais nous l'exploiterons comme une mine inépuisable où se trouvent tous les principes susceptibles de faire la force, la paix, le bonheur des familles, du monde paysan et de toute la société.

Mais la tâche de la J.A.C. resterait inachevée si un travail et une résurrection parallèles ne s'effectuaient pas parmi la jeunesse rurale féminine. Aussi, c'est le cœur plein de confiance et de joie que nous saluons la J.A.C.F., non comme un mouvement complémentaire, mais comme une branche inséparable d'un même tronc.

Le problème, en résumé, est nettement posé devant nous : nous connaissons les difficultés, mais nous savons aussi les remèdes. En face de ce drame du monde rural, il n'est pas permis de se croiser les bras et de gaspiller sa jeunesse. En ces instants où nous sentons retentir l'appel de toute la terre de France, prenons conscience de notre tâche, et, fraternellement unis, le regard tendu vers l'avenir, donnons au monde le spectacle magnifique d'une jeunesse rurale nouvelle.

Jean Gravier.

Le rapport suivant fera saisir l'ampleur du mal auquel la J.A.C. doit porter remède. Il s'agit, en toute vérité, d'une quesion de vie ou de mort pour les campagnes françaises.

LE DÉPEUPLEMENT DES CAMPAGNES

par Roger Galas, membre du Comité national de la J.A.C.

Les faits : Nos campagnes se vident

Laissons nos statisticiens nous démontrer que la population rurale décroît par rapport à la population urbaine.

Mais promenons-nous dans toutes nos provinces et nous apercevrons un peu partout des hameaux complètement désertés. Ils sont surtout dans les régions montagneuses aux terres pauvres et pénibles à cultiver.

Dans les Basses-Alpes, certains de ces hameaux ont été achetés par le service de reboisement ou complètement transformés en pâturages d'été. Dans les Cévennes, on nous signale aussi des hameaux disparus. De même, dans les Charentes, certains villages, qui avaient de dix à vingt familles en 1880, sont aujourd'hui déserts.

Sans aller jusque-là, beaucoup de villages ont perdu la moitié de leur population, en soixante ans, et cela dans toutes les régions de France, mais toujours d'une façon plus intense dans les pays de montagnes.

Mormoiron (Vaucluse) avait en 1880 : 2000 habitants contre 963.
Uvernet (Basses-Alpes) — 1900 : 460 — — 207.

La Chapelle-Saint-Laurent et Orglandes (Manche) ont perdu la moitié de leurs habitants en cent ans.

En dehors de ces cas, presque partout nos villages se vident, et nous rencontrons des terres en friches autrefois cultivées, des maisons, des fermes abandonnées ou démolies.

Dans l'Ouest, les terres ont été surtout converties en herbages, parfois en quasi totalité : Orglandes (Manche).

Grateloup (Lot-et-Garonne) nous signale 21 maisons abandonnées.
Sainte-Croix-en-Jarez (Loire) — 20 — —
Pulverières (Puy-de-Dôme) — 21 — —

Ce sont là des chiffres moyens.

L'influence des étrangers sur la population

Encore faut-il noter que cette situation serait bien plus désastreuse si les étrangers n'étaient pas venus combler beaucoup de vides.

« Heureusement que les étrangers sont nombreux, écrit Monbahus (Lot-et-Garonne), sans cela la moitié des terres seraient en friches. »

Ils ont surtout occupé les terres pauvres, les premières abandonnées. Dans la Sologne, beaucoup d'entre eux gagnent péniblement leur vie.

Dans le Nord et l'Ouest, ce sont surtout les Polonais qui sont venus, tandis qu'Espagnols et Italiens ont envahi tout le Midi. A Pruch (Lot-et-Garonne), ils sont le tiers de la population et exploitent vingt propriétés; à Anglès (Gers), le cinquième de la population.

Dans la Provence, certains villages riches pourtant conservent une population stable grâce aux Italiens.

Les deux plaies

Ainsi, nos campagnes se vident.

Depuis très longtemps, on nous a parlé de l'*exode rural*, mais aujourd'hui à cette cause il faut ajouter la *dénatalité*.

L'exode rural

L'exode rural est le mal dont souffre le monde paysan depuis près d'un siècle.

Dès le milieu du XIXe siècle, l'industrie en plein essor commença à attirer les paysans dans les villes.

Mais en plus de cela, en 1880, une grande crise agricole s'abattit sur la France; nos pères assistèrent alors à une véritable ruée vers les villes.

C'est surtout le Midi qui souffrit de cette crise, le phylloxéra ayant détruit tous les vignobles; et, d'autre part, plusieurs cultures disparurent entièrement : garance, sériciculture tombées à presque zéro.

Dans de nombreux villages, les terres abandonnées depuis longtemps témoignent de ce fait :

Dans le Tarn, à Serviés, les terres qui se trouvent en friches le sont depuis que le phylloxéra détruisit les vignes.

A Mormoiron (Vaucluse), il y avait 2000 habitants en 1880 contre 962 actuellement; depuis la guerre, la population s'est à peu près stabilisée.

Trois cents maisons sont abandonnées depuis longtemps; certaines

sont complètement en ruines. La municipalité a fait démolir celles qui auraient pu s'écrouler, et l'on voit ainsi tout un quartier donnant l'aspect d'un village bombardé.

L'exode des artisans ruraux

Certes, tous les villages de France n'offrent pas cet aspect, mais tous sont plus ou moins désertés.

Les commerçants, et surtout les artisans ruraux, ont été les plus touchés par l'exode.

Ils ont été particulièrement concurrencés par le travail en série de l'industrie moderne.

Nos industries locales, qui rendaient jadis beaucoup de villages si prospères, sont en train de mourir.

Les vanniers de la plaine, les sabotiers de la montagne, les tisseurs de la région lyonnaise, les tonneliers des pays viticoles, les petits moulins de Bretagne, tout cela disparaît peu à peu.

Saint-Martin-d'en-Haut (Rhône) signale la disparition complète des tisseurs de velours.

A Plabannec, en 1914, il y avait vingt-cinq moulins : il n'y en a aujourd'hui plus que huit dont quatre tendent à disparaître.

Les autres artisans et les petits commerçants disparaissent aussi; à Mézens (Tarn), on comptait, il y a trente ans, un sabotier, un tisserand, un menuisier, un cordonnier, un boucher, un charcutier, un pêcheur, un meunier, un tonnelier, un tailleur, un fabricant d'huile de noix, une exploitation de betteraves, et aujourd'hui tout cela a disparu, sauf un forgeron.

Dans certains villages où l'agriculture est encore rémunératrice, l'exode des artisans est beaucoup moins intense. Des villages du Rhône, de la Provence maraîchère ou viticole, signalent un artisanat.

L'exode depuis 1936

Dans toutes nos régions. l'exode rural a subi une recrudescence marquée depuis 1936. En deux ans, des dizaines de milliers de jeunes ont quitté nos villages. Ce sont non seulement des ouvriers agricoles, mais des fils de fermiers et de propriétaires.

A Choisy (Haute-Savoie), sur soixante-dix jeunes de seize à trente ans, vingt, dont quinze fils de propriétaires, ont quitté le village en trois ans.

Il en est de même dans les gros bourgs du Finistère : à Ploudaniel, quarante sont partis sur une population de 2869. A Goult-Saint-Denis (Eure-et-Loir), seize jeunes ont quitté sur 745.

De plus, sans abandonner leurs villages, beaucoup de jeunes se déruralisent sur place, soit en travaillant à une ville proche, soit dans une usine installée au village même.

L'exode rural se fait sentir ainsi dans toutes les régions de France, mais sous des aspects différents.

Dans les régions très peuplées : *Vendée, Bretagne*, les jeunes paysans sont obligés de partir parce qu'ils sont en surnombre et que la terre ne peut plus les nourrir.

Dans beaucoup d'autres régions, c'est le contraire : les terres restent en friches faute de bras qui s'en vont vers la ville.

La dénatalité

Cet exode rural à lui seul suffirait à vider nos campagnes dans un avenir relativement proche, mais il s'aggrave aujourd'hui de la dénatalité qui semblait plus restreinte que l'exode. Dans le courant des années d'après-guerre, elle a pris des proportions terribles.

Dans quelques départements, on observe encore des naissances supérieures aux décès, mais partout nous constatons une très grande diminution de naissances par rapport à celles d'il y a cinquante années.

Contrairement à l'exode, la dénatalité sévit dans les régions riches, ce qui prouve que les causes sont avant tout morales et religieuses.

Car c'est souvent dans les campagnes chrétiennes que les naissances sont supérieures aux décès.

Dans les quatre cinquièmes des terres françaises, c'est le contraire : ce sont des villages-cercueils.

Même les régions réputées riches en naissances sont maintenant éprouvées :

En Lozère : Saint-Germain-du-Teil, on comptait en 1886, 47 et 42 décès naissances; actuellement il n'y a plus que 8 à 10 naissances pour 10 à 12 décès.

En d'autres régions, les familles de plus de 4 enfants et dont les parents ont de trente à quarante-cinq ans sont inconnues : Amette (Pas-de-Calais)) et Pluvières (Puy-de-Dôme) signalent le fait.

Enfin nous notons partout un nombre toujours croissant de familles sans enfants ou n'en ayant qu'un seul.

A Pernes (Vaucluse), sur 261 familles dont les époux ont de trente à quarante-cinq ans, 52 sont sans enfant et 91 en ont un seul; 13 seulement ont plus de trois enfants.

Dans certains villages la situation est alarmante.

Dans tout le Gard, nous pouvons prendre comme exemple Connaux qui a eu en 1938 : naissances, nulles; décès, 16.

Les conséquences

Je crois bien inutile d'en dire plus long sur cette situation. Et si nos campagnes se vident ainsi, ce n'est pas sans conséquences désastreuses pour la paysannerie et pour la France entière.

Conséquences matérielles

Il est normal qu'en se vidant nos campagnes s'appauvrissent : orcément beaucoup de terres étant abandonnées, elles ne produient plus comme autrefois. Puis, on va maintenant aux cultures ui donnent le moins de travail : on s'en tient au blé, vigne, éleage, augmentant ainsi les chances périodiques de surproduction.

C'est que, chose bizarre, dans un pays où quelque 400.000 traailleurs des villes subissent la plaie du chômage, dans beaucoup le campagnes on manque de bras.

Les jacistes de Sainte-Croix-en-Jarez (Loire) nous disent : « Il aurait quelques endroits où les parcelles en friches pourraient tre cultivées comme ailleurs; la main-d'œuvre se fait rare chez ous et les jeunes aiment mieux aller faire leur journée à l'usine.

A Morgon (Rhône), les terres sont en friches à cause de la cherté t de la rareté de la main-d'œuvre.

La campagne souffre beaucoup de cela.

Laissons parler les jacistes : ceux de Ploudaniel (Finistère) nous lonnent un exemple typique :

Une ferme de 20 hectares était cultivée, il y a six ans, par une amille de 4 hommes et de 3 femmes. On y récoltait beaucoup de ommes de terre et de blé, on y engraissait beaucoup de bétail. Les nembres de la famille tenaient le coup et n'avaient pas trop de ravail.

Aujourd'hui, les fils se sont mariés et les filles aussi. Le père tant mort et la mère assez âgée, il ne reste plus à la ferme qu'un eune fils, sa femme et la mère. Les autres sont partis à la ville. eux qui restent sont très surmenés et ne peuvent pas lier les deux outs : la ferme est plus ou moins délaissée.

Des villages où les jeunes sont partis en grand nombre, où les oyers qui restent n'ont guère d'enfants, sont en pleine décadence, ls sont devenus des villages de vieillards.

Ils comptent, comme Cancon (Lot-et-Garonne), Chasseneuil Vienne), Plounazé (Finistère), un quart de la population totale de ieillards ayant plus de soixante ans, alors qu'un petit nombre de illages restés jeunes donnent une proportion de seulement 10 %. es villes sont des mangeuses d'hommes; ceux qui y vont n'ont lus en général de nombreuses familles comme à la campagne, et 'est ainsi toute la France qui dépérit.

Conséquences morales

« Les cultivateurs habitués au milieu rural, dit Chalandray Vienne), faits pour les coutumes des villages sont arrivés en ville ans préparation, dans des milieux différents du leur, et malgré eur désir d'adaptation, ils sont devenus des déclassés. »

Le respect humain et la crainte des moqueries les empêchent de réagir et, à part quelques exceptions, les nouveaux citadins ont vite fait de refouler leurs sentiments intérieurs pour prendre ceux de leur milieu.

Conséquences religieuses

A Mézens (Tarn), on affirme sans aucune réserve que ceux qui partent laissent tomber toute pratique religieuse.

De même, une section de la Vienne écrit : « Au bout de deux ans de travail à la S.N.C.F. à Poitiers, des jeunes gens très bien chez nous ne parlent plus que de revendiquer et ne mettent plus les pieds à l'église. »

Ainsi à tous points de vue les campagnes françaises souffrent de cet état.

Même ceux qui restent sont souvent tentés de s'en aller en voyant les ouvriers passer leurs congés payés ou simplement se promener à la campagne après la journée de huit heures.

Beaucoup de jeunes gens pensent encore quitter la campagne.

A Pulvières (Puy-de-Dôme), 6 jeunes sont partis; plusieurs autres ont essayé et un très grand nombre le désirent et ce n'est qu'un exemple. Donc la situation est loin de s'améliorer; bien au contraire les événements la précipitent vers une aggravation toujours plus grande.

Il ne reste à la campagne que ceux qui ont eu l'immense force morale de demeurer quand même et de tenir le coup, alors que d'autres n'ont plus la force matérielle ou morale de faire les sacrifices nécessaires pour que la terre de France ne meure pas.

Nous pouvons affirmer que toute la France souffre du déséquilibre produit par cette crise, et qu'un tel état ne peut plus se prolonger encore sans danger pour notre terre et notre pays.

(*A suivre.*)

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *On demande du neuf.*

Les moyens du gouvernement ont été justement renforcés : ne serviront-ils qu'à rafistoler?

O. LEROY. *Gentleman.*

Quel est le vrai « gentleman »? Celui de Ruskin, celui de Newman, celui du vulgaire? Le Français s'y perd et crie volontiers à l'incohérence. Un Français ami clairvoyant de l'Angleterre s'efforce de retrouver, dans cet idéal aux lignes si floues que l'Anglais porte en lui comme un instinct, un principe d'identité : celui qui fait l'unité d'un tempérament national.

A. SIDOBRE. *Chronique de politique extérieure.*

Guerre blanche ou guerre courte : l'alternative allemande.

R. MARTIN. *L'économie yougoslave et l'Axe.*

P. DODINE. *La découverte de l'Empire :*

A travers les revues.

Le mois social.

Billet de Civi

On demande du neuf

*Nous devons au péril extérieur une averse de décrets-lo
La sollicitude inquiète de leurs auteurs s'étend à toutes le
activités du citoyen, qu'elles soient militaires ou admini
tratives, économiques ou financières, politiques ou sociales
La nécessité a fait voir que dans l'organisme de l'État tou
s'enchaîne et tout se rattache aux intérêts de la défense na
tionale. L'événement, néanmoins, ne laisse pas d'être extra
ordinaire. Il nous invite à faire quelques réflexions.*

*Il s'agit d'un régime en apparence anormal qui corres
pond à une situation anormale. Cependant, les situations d
ce genre doivent être prévues. Si, comme on l'admet com
munément, gouverner c'est prévoir, une constitution qui n
prévoit pas le cas momentané d'une autorité plus concen
trée, plus libre de ses mouvements et plus prompte à le
déclencher n'est pas une constitution achevée. Une pièc
essentielle lui fait défaut. Il arrive alors que le fait de recou
rir à cette forme d'autorité, quand les événements en for
une obligation, apparaît comme un acte révolutionnair
presque illégitime, et que l'on tolère à regret, faute d'u
meilleur moyen de parer aux dangers d'une période d'ex
ception.*

*Le pouvoir semble user d'un procédé irrégulier qui e
cependant régulier, puisqu'en régime d'opinion il a été con
senti par les représentants de l'opinion. Ce régime sera
condamné si on le reconnaissait incapable de faire front, pa
ses propres moyens, aux menaces dirigées contre son terr
toire, son indépendance ou son honneur. On ferait la part
trop belle aux dictateurs en leur laissant le monopole de
projets rapidement conçus et exécutés. Il faut, au contrair
montrer à leurs peuples, comme au nôtre, qu'il y a pou*

l'État en péril de mort d'autres solutions que la servitude et l'abandon des citoyens à la folie dominatrice d'un seul.

Ne laissons pas dire que le gouvernement par décrets-lois est une forme de dictature. Il en est tout l'opposé, s'exerçant par délégation provisoire des citoyens dès qu'ils sentent le besoin d'accroître l'allure du moteur et de faire davantage confiance au conducteur. Si le cas n'est pas inscrit dans la constitution, c'est encore une preuve qu'il convient d'en corriger l'excessive rigidité.

Elle le peut sans cesser aucunement d'être fidèle à son esprit.



La politique ne s'accommode pas de formules schématiques, définitives et rigides. Elle manque à sa nature lorsqu'elle prétend dominer sans bouger le cours changeant et parfois torrentiel des événements. Quelle que soit la forme de l'État, l'autorité a le devoir de s'adapter, et cette adaptation doit être prévue. Le précepte est vrai pour la politique intérieure comme pour l'autre. Les rapports entre les citoyens et l'État ne sauraient être immuables et la tension des rênes varie avec la sensibilité de la bouche au mors. Les relations extérieures n'exigent pas moins de souplesse, main de velours ou main de fer, allure au ralenti ou accélérée. C'est d'ailleurs l'exigence de la liberté même. Notre faiblesse est d'avoir compris le contrôle de l'opinion sur le pouvoir comme une démission de l'autorité. Celle-ci devrait, au contraire, user d'autant plus de fermeté et d'activité qu'elle s'exerce sur ceux-là qui l'ont constituée et qui en ont élu le titulaire. Le contrôle est une garantie contre l'abus de la force et de la vitesse. Il perd sa raison d'être devant l'immobilité.

Mais il arrive aussi qu'il l'engendre, par l'excès de son intervention, lorsque, au lieu de surveiller et de régler, il usurpe. C'est le contre-sens commis par le parlementarisme d'aujourd'hui. Il s'est enivré de sa fonction et en a franchi les limites où il faudra bien qu'on le ramène. Au lieu de renforcer le pouvoir du gouvernement par le pouvoir du contrôle, il les a dressés l'un contre l'autre. Aujourd'hui, il faut choisir. Les décrets-lois ne signifient rien autre que ce choix. La pire erreur que le parlementarisme puisse commettre est de l'oublier.

Délivré soudain de ses entraves, l'organisme de l'État se détend comme un ressort, et reprend vigueur avec une précipitation d'où le désordre n'est pas absent. Une accélération réfléchie, et forte de sa mesure, eût permis de meilleurs résultats. Il y a médiocre emploi tant de l'action de l'État que de la bonne volonté des citoyens. Prenons garde d'ajouter encore à la liste des occasions perdues.

Nous ne condamnons pas le principe des décrets-lois. C'est leur aménagement qui nous paraît justifier quelques plaintes. En comparant cette initiative au nettoyage des fonds de tiroirs, la critique manque d'équité. Nous reconnaissons même dans plusieurs exposés des motifs un louable souci de faire appel à l'esprit public et d'en entreprendre l'éducation. Mais nous aurions aimé, le moment étant favorable, que le gouvernement tentât quelque chose de grand et de neuf. Or il est visible qu'il recourt à l'arsenal des plus vieux moyens. Il rafistole sur de l'ancien au lieu de tailler largement dans une étoffe nouvelle. A l'heure où le capitalisme libéral agonise, certains décrets donnent l'impression d'une sorte de volupté à chausser les souliers du mort.

Pendant ce temps, autour de nous, d'autres s'évertuent à rebâtir l'édifice de la production et de l'échange, en transformant les matériaux et les méthodes. Nous sommes pauvres sur un monceau d'or. Ils trouvent le moyen d'être riches sur un tas de papier. Notre inertie se console en prophétisant leur débâcle qui n'arrive jamais, tandis que la nôtre devient probable.

Mais le fond de la question n'est pas dans les machines et les monnaies. Le problème qui prime tout est celui de la vitalité française. Il fallait le poser dans toute son ampleur et préparer un effort qui doit aller plus loin que les sacrifices annoncés.

Défense nationale ? Sans doute. Mais la France n'est pas menacée que du dehors. Il est urgent de protéger sa vie mise en péril par elle-même.

« Vivre d'abord. »

CIVIS.

Gentleman

La difficulté — et, sans doute, l'impossibilité — de donner un sens défini au mot *gentleman* vient de ce que tant d'esprits s'en servirent pour exprimer leur idéal personnel ou celui de leur temps. Les définitions du gentleman abondent en anglais, mais elles sont généralement inacceptables, car elles renferment des qualités, des vertus ou des manières d'être que maint homme, regardé communément comme un gentleman, n'a jamais possédées à aucun degré. Un cas typique est celui de Thomas Browne qui, dans *Christian Morals* (1716) n'hésite pas à faire du gentleman un modèle des vertus qui le séduisent le plus personnellement : loyauté, constance, fidélité, munificence, générosité, héroïsme. De même, chez nous, le chevalier de Méré disait qu'il ne voyait « rien sous le ciel au-dessus de l'honnêteté », « quintessence de toutes les vertus »; avouant, d'ailleurs, que si l'honnêteté comprend tout, ou peu s'en faut, il se trouverait pourtant « bien empêché de dire ce que c'est ». L'honnête homme, dit-il, est chose si rare que tel de ses amis prétend que ce n'est qu'une pure idée, dont on ne voit « que l'ombre et l'apparence ».

« Pure idée ». Formule et critique s'appliqueraient au gentleman défini par le cardinal Newman dans une page célèbre de son *Idea of a University*. Ce qui lui paraît le trait dominant du gentleman, c'est qu'il ne cause de peine à personne. Et non seulement il ne cause point de peine, mais s'attache avec un art raffiné à rendre la vie plus facile et plus douce à tous ceux qui l'ap-

prochent. Le timide, le distant, le stupide même, sont traités par le gentleman avec tant de courtoisie, de douceur, de doigté, qu'il semble que leur gaucherie, leur gourme, leur sottise s'atténuent et s'humanisent. « Toujours le gentleman se rappelle à qui il parle; il se garde d'allusions inopportunes, de sujets qui peuvent irriter. Rarement brillant causeur, jamais il n'ennuie. Il fait peu de cas des faveurs qu'il octroie et semble l'obligé de ceux qu'il oblige. Jamais il ne parle de soi s'il n'y est contraint; jamais il ne se défend par une simple réplique. Il est sourd aux médisances, aux racontars; indulgent aux importuns il interprète tout favorablement[1]. Jamais il n'est vil ou mesquin dans ses disputes, jamais il ne prend d'avantage déloyal, jamais il n'use, comme arguments, de paroles acerbes ou d'allusions personnelles; jamais il n'insinue ce qu'il ne saurait proférer ouvertement. Plein de prudence, il observe la maxime du sage antique qu'il faut toujours se conduire avec notre ennemi comme s'il devait être un jour notre ami. Il a trop de bon sens pour s'offenser des insultes, il n'a pas le loisir de se rappeler les torts qu'on lui a faits; il est trop indolent pour garder des rancunes. Il est patient, tolérant, résigné par principes philosophiques. Il se soumet à la douleur parce qu'elle est inévitable, aux deuils, parce qu'ils sont irréparables, à la mort, parce qu'elle est son destin. » Il n'est pas impossible qu'il soit chrétien; il ne l'est pas nécessairement. Il peut même, tel Julien l'Apostat, gentleman païen, être l'ennemi juré de la religion chrétienne.

D'autres, au contraire, ont identifié religion et *gentlemanliness*. Pour Clément Ellis (1661), gentleman et chrétien sont deux mots pour une même chose : « Le vrai gentleman est bien plus qu'il ne semble, comme

1. « Je ne crois pas », dira M. Neville Chamberlain, retour de Godesberg, « que M. Hitler avait conscience de me tromper ».

faux est bien au-dessous. Il est le serviteur de Dieu, aître du monde et de lui-même. La vertu est son em-oi, l'étude son divertissement, le contentement son pos, le bonheur sa récompense. Dieu est son père, Église sa mère, les saints ses frères et tous ceux qui nt besoin de lui ses amis. »

Bien qu'il fût pasteur, Thomas Fuller, dix ans plus ôt, donnait du gentleman une définition moins édi-ante et où l'idéal de la Renaissance est déjà en baisse : C'est une bonne chose d'avoir d'abord des terres, en-uite, la plus sûre est d'avoir de la science. »

On voit, par ces quelques exemples, pris au hasard, ue l'idéal du gentleman a changé selon les temps. Plus ard, sous George III et George IV, on pourra rester entleman en étant ignorant, sans religion, ni mora-té. Bien mieux, c'est se montrer alors vrai gentleman ue de mener une vie débauchée, intempérante et pro-igue. *Hard drinking is the indispensable accom-lishment of a fine gentleman*, constate, dans ses sou-enirs, George W. E. Russell. Le prince de Galles, pre-nier gentleman du royaume, trouve alors que c'est une ne plaisanterie de jeter à l'eau le frère naturel du duc 'Orléans, en visite à Newmarket. Il est bien porté de ouer des fortunes aux cartes ou aux dés, et il n'est as rare que les dés soient pipés ou les cartes trop dex-rement maniées.

Mais le moralisme qui fait le fond de l'âme anglaise a reparaître. Ruskin, esthète et prophète, retrouve idéal religieux du gentleman, auquel il donne un tour ocial et économique. Bien loin que le gentleman soit vant tout un possédant, il faut qu'il ne soit pas d'a-ord un profiteur et un parasite : « Les gentlemen ont apprendre que ce n'est ni leur devoir ni leur privilège e vivre du travail des autres. Ils doivent apprendre u'il n'y a point de dégradation dans le plus dur tra-ail manuel et la plus humble des besognes serviles, ant qu'elle est honnête. Mais il leur faut apprendre

qu'il y a de la dégradation et une dégradation profond dans la corruption politique, dans la prodigalit dans la paresse, dans l'orgueil, dans le fait d'obten des places où l'on est incompétent ou dans le fait d'e créer qui ne sont pas nécessaires. Il n'y a point d honte pour un gentleman à devenir garçon de cours ou journalier, mais il y en a à devenir un scélérat o un voleur. »

***

Ainsi, rien de plus mobile que cette notion de gentle man, qui s'imprègne sans cesse, au cours des temps des idées religieuses, philosophiques ou sociales de l'é poque. La Renaissance avait mis au premier plan l culture de l'esprit, et un Philip Sydney, parfait gentle man du temps, étudiant modèle à Oxford, lit Ronsard Pétrarque, le Tasse, fréquente les Estienne, et mépris la chasse à courre ou l'art du fauconnier. Le purita nisme, tout en gardant un idéal de haute culture intel lectuelle, mettra l'accent sur la vertu et l'austérité. Au périodes de dissolution morale, rien ne subsistera d gentleman, si ce n'est la naissance, l'argent, et peut être aussi la bravoure. Puis, avec la renaissance reli gieuse amorcée par le méthodisme, il semblera de moin en moins évident que piété et bonnes mœurs soien incompatibles avec la qualité de gentleman. Pourtant i est peu probable que l'idéal d'un Ruskin ou la descrip tion d'un Newman coïncide en quoi que ce soit avec l conception vulgaire. L'homme de la rue ne pense pa que, pour être un gentleman, il faille être passionn de justice sociale ou un virtuose de tact mondain. L définition inexprimée de celui qui n'est pas un gentle man, qui ne le sera jamais, et qui voudrait bien l'être se résumerait sans doute ainsi : c'est porter des habit bien coupés, caracoler sur un pur-sang dans Rotte Row et habiter Mayfair ou Belgravia. D'un homme qu

a fait un héritage et qui ne travaillera plus pour vivre, on dit qu'il est devenu gentleman.

*
* *

Il semble donc bien qu'il faille renoncer à définir le gentleman. Comme l'honnête homme du XVII[e] siècle, comme le tas de blé des manuels de philosophie, le gentleman est indéfinissable. C'est une notion essentiellement vague et hospitalière, où chaque esprit comme chaque époque peuvent introduire tout le bien qu'ils veulent. Un Anglais appelle gentleman un homme qui doit agir suivant un idéal dont les lignes positives sont particulièrement floues, qu'il porte en lui comme un instinct, et qui répugne à l'analyse.

Et pourtant, si certains éléments de cet idéal sont soumis à des changements, selon les individus et les mœurs, il paraît bien que l'idéal lui-même ait quelque chose de spécifique, un principe d'identité, qui justifie la permanence du terme, un élément proprement anglais et constant.

Cet élément, c'est, assez naturellement, celui qui fait l'unité du tempérament national lui-même, au-dessus des préjugés de caste : la *réserve*; c'est cette impassibilité, ce flegme, que l'opinion commune européenne a senti justement être le propre du caractère britannique.

Les manières d'un gentleman, *the good manners,* sont fondées, avant tout, sur la faculté du silence et du *self-control.*

Et c'est en cela que le gentleman est anglais et qu'en dehors de l'Angleterre il est impossible d'être, sinon par mimique et par masque, un gentleman.

Le chevalier de Méré pouvait être honnête homme; il est douteux que, poète, bel esprit, trop séduisant cau-

seur, trop ardent discuteur, il eût pu passer pour un gentleman authentique.

Un honnête homme ne se piquait de rien. Un gentleman, s'il se piquait de quelque chose, ce serait d'une gaucherie relative — gaucherie pleine d'aisance, d'ailleurs, et de mépris pour la vulgaire adresse des gens de métier. « J'aime, dit Henry Wood Nevinson, entendre un membre de notre aristocratie ouvrir une exposition de fleurs ou présider la distribution des prix à un concours de vaches laitières. Ses hésitations, ses répétitions, ses pauses, ses clichés élimés, me comblent de bonheur; car, dans tout cela, je reconnais les qualités authentiques de mes compatriotes. »

Un diplomate allemand, Philippe von Neumann, notait ceci, dans son journal, à la date du 13 mai 1832 :

« Dîné hier avec M. de Chateaubriand. Jusqu'à ce jour, je n'avais pu me faire une idée exacte de son caractère. Il a un air cérémonieux, il n'est pas à son aise et semble assez surpris qu'on ne fasse pas tant de cas de lui ici qu'à Paris, où trois duchesses étaient si éprises de lui que l'une est morte, que l'autre est devenue folle, et la troisième a perdu l'appétit. »

Un gentleman peut être stupide, il est impossible qu'il fasse, même sur un observateur malveillant, l'impression qu'avait faite, sur cet Allemand, le chevalier François-René de Chateaubriand. Le gentleman peut être gonflé d'orgueil, il ne sera ni vaniteux ni vantard.

Tout Anglais est gentleman dans la mesure où il s'abstient de se mettre en avant, non seulement par ses paroles, mais par le ton qu'il leur donne. Un speaker anglais, à la radio, parle sur un ton neutre, dont le contraste est frappant avec les modulations complaisantes que mêle son collègue français aux informations les plus banales.

*
* *

C'est sans doute parce que le peuple anglais est à la fois très impulsif et volontaire, parce qu'il est mû par des sentiments primitifs très violents, et parce qu'il veut être maître de soi et des autres, qu'il a inventé comme idéal social le type du gentleman. C'est parce que l'essence du gentleman est de se dominer extérieurement qu'un garçon anglais de grande famille reçoit un *caning* de son maître, sans se sentir humilié, mais s'honore, au contraire, se grandit à ses yeux et à ceux de ses compagnons, en supportant stoïquement la douleur de la correction. C'est parce qu'il estime que la manifestation de ses sentiments naturels est une chose innocente et légitime que le Français ne peut, sans contrainte continue et visible, se comporter en gentleman.

Lorsque Arthur Balfour partit en mission de propagande en Amérique, au cours de la Grande Guerre, accompagné de Sir Tom Bridges, comme membre militaire, il se rencontra à Chicago avec la mission française dirigée par le maréchal Joffre et M. Viviani. Sir Ian Malcolm a raconté cette rencontre qui fut marquée, pour un Anglais, par un incident mémorable :

« Un jour, M. Viviani parla dans une grande réunion, et son discours émut si fort le vieux maréchal Joffre que, lorsqu'il eut fini, l'homme d'armes embrassa l'homme de paroles sur les deux joues. »

Comme Sir Ian Malcolm lisait à M. Balfour un récit de cette démonstration, tout en se rendant au Sénat, où M. Balfour devait faire un discours, celui-ci lui déclara sur un ton solennel : « Ian, quoi que je dise ce matin, ou quoi que je fasse, je compte sur vous pour empêcher Tom Bridges de m'embrasser. »

Un Français ennemi du pathétique aurait trouvé le moyen d'être français en critiquant avec vivacité l'attitude théâtrale et un peu burlesque du bon maréchal. Un

gentleman, ami des proportions, reste souriant et se réfugie dans l'humour.

*
* *

L'idéal du gentleman a quelque chose d'extérieu
mais qui ne peut se réaliser sans une formation int
rieure. On ne joue pas l'impassibilité, ou on la joue mal
et par intermittence, sans un long et dur dressage, qu
seul peut donner un milieu social adéquat.

Malgré le séduisant portrait moral qu'il a fait du gen
tleman, John-Henry Newman n'a peut-être pas été just
pour ce que le type comporte de possibilité morale
faute d'en avoir distingué l'élément central et nationa
(il n'avait pas le recul nécessaire), cet élément d'énergie, de contrainte, qui conditionne le *self control* indispensable au gentleman, quelle qu'en soit la formule historique.

Selon Newman, la faiblesse de cet idéal vient de s
limitation essentielle. Il n'offre le susbtrat d'aucu
mieux. Il est lui-même le mieux. Un mieux humain, u
optimum rationnel et mondain. Tout développement surnaturel ou mystique de ce qu'il implique ne pourrait êtr
qu'une déformation et un ridicule. L'aménité du gen
tleman ne peut se tourner en charité, sa modestie en humilité, sa tempérance en ascétisme, son mépris du fast
en pauvreté. Il y a beaucoup d'hellénisme dans le gen
tleman que Newman dépeint.

Sa critique — plutôt implicite — vient de ce qu
Newman, grand Victorien, s'est hypnotisé sur un idéa
victorien où le conformisme mondain a une si grand
part. Il a été frappé de la faiblesse négative du type
sans voir que, peut-être, cette faiblesse n'était pas l
type même et, dans une certaine mesure, l'excluait.

Chose curieuse, c'est l'illustre théoricien de la notio
de développement par assimilation qui a manqué de voi
comment elle trouvait ici son application naturelle. « Le

doctrines et les vues qui se rapportent à l'homme, dit-il au chapitre V de l'*Essay on the Development of Christian Doctrine,* ne se situent point dans le vide, mais dans le monde des hommes, et elles font leur chemin par interpénétration, et se développent par absorption. Des faits et des opinions qui ont jusqu'alors été regardés sous d'autres rapports et groupés autour d'autres centres, sont désormais attirés vers une nouvelle influence et soumis à un nouveau pouvoir. Elles sont modifiées, réexpliquées ou rejetées, selon le cas. Un nouvel élément d'ordre et d'organisation a surgi au milieu d'elles, dont la vitalité se prouve par cette capacité d'expansion, sans trouble ni dissolution. Un processus éclectique, conservateur, assimilant, fortifiant, organisateur, une puissance d'unification, telle est l'essence d'un développement authentique. »

A sa manière, comme un dogme religieux, le dogme de *gentlemanliness* ne peut souffrir de ses altérations apparentes s'il reste fidèle à son principe central. Ses pertes mêmes peuvent être des gains, si les éléments qu'il élimine n'étaient que parasites ou adventices.

*
* *

Il fut un temps où un gentleman devait à l'élégance de regarder la religion comme une vulgarité nécessaire à la structure du Royaume-Uni, à laquelle il ne devait qu'une révérence lointaine et extérieure. « La religion de l'Angleterre fait partie de son savoir-vivre », disait Emerson, après son voyage de 1847. C'était déjà un progrès. Un lord Melbourne s'indignait, quelque décade auparavant, que le christianisme pût prétendre à régler sa morale personnelle. « Où allons-nous, s'écriait-il au sortir d'un sermon, si on laisse la religion envahir le domaine de la vie privée! » Et la fille du premier lord Carrington confiait à un visiteur : « Papa avait l'habitude

de dire la prière en famille, mais il ne la dit plus main
tenant qu'il a été créé pair. »

Il y a du mieux. On peut aujourd'hui être gentlema
et libre-penseur, mais on ne trouverait sans doute pa
un membre de la Chambre des lords qui crût sa digni
incompatible avec la prière en famille.

Aucun Anglais d'aucune classe, d'aucun parti, ne so
gerait à dénier la qualité de gentleman à un lord Ha
fax, « paladin » de l'union des Églises, si pieux, si ar
dent, si juvénilement enthousiaste, et dont le zèle apos
tolique aurait semblé, il y a un siècle, tout simplemen
indécent.

***

L'idéal du gentleman a changé. Il changera encore
Il ne périra pas : il tire trop de vitalité des racines qu'i
plonge si profondément dans le tempérament national
Mais il importe à cette vitalité qu'il s'assimile ce qui es
nécessaire à son efficacité. Une civilisation aussi tech
nique que la nôtre ne peut admettre que la condition né
cessaire pour être membre des classes « dirigeantes
soit de n'avoir qu'un savoir de luxe. La culture exclu
sive par les classiques cessera d'être l'unique culture d
futur gentleman. On cessera de croire que d'être reçu
l'Université avec la mention « passable » soit un hon
neur et qu'au contraire les « honours » soient un discré
dit.

Une nouvelle renaissance réincorporera à l'idéal d
gentleman, en les adaptant à ses besoins et à sa philoso
phie, les aspirations du vieil humanisme.

L'idéal du gentleman ne peut vivre sans se démocra
tiser, ce qui ne veut pas dire se vulgariser. Son aristo
cratie est plus que jamais nécessaire : il la faut simple
ment plus générale et plus réelle.

La notion de gentleman doit se purifier de ce qui n'ap
partenait qu'aux modes et au snobisme. Elle rejetter

ce qui n'était que vanité de classe — en tant que compartiment établi — pour s'inspirer d'ambitions plus humaines et généreuses.

Sans doute, il est difficile de concevoir une société réelle où, suivant l'idéal de Ruskin, la seule honnêteté fasse d'un garçon de courses ou d'un valet de chambre un gentleman, parce que certaines sujétions ne permettront jamais à l'être humain de développer en lui ce que comporte de digne, aisé et libre la notion de gentleman. Par contre, et c'est là où Ruskin n'aura pas eu entièrement tort, il n'est pas impossible, il n'est pas extravagant de pressentir un avenir où un financier suspect, un politicien taré, un manufacturier enrichi d'injustice, ne seront point regardés comme des *gentlemen*.

Le gentleman peut vivre. Il doit vivre; et restera pour l'Angleterre un idéal puissant indispensable au développement de la grandeur nationale dont il est d'ailleurs une expression naturelle.

Et, si l'on considère qu'au cœur de cet idéal il y a le culte de l'énergie et de la maîtrise de soi, on ne voit pas pourquoi il ne pourrait pas être proposé comme un idéal de civilisation.

OLIVIER LEROY.

Chronique de politique extérieure

Guerre blanche ou guerre courte : l'alternative allemande

A la veille du discours-fleuve d'Adolf Hitler, un mot e une sentence furent lancés, qui mériteraient de devenir his toriques.

Le mot, probablement légendaire comme le veulent le meilleures traditions, est attribué au président Roosevelt « Surtout, aurait-il dit, qu'on ne me réveille pas pour l'en tendre ! »

La sentence, prononcée par M. Winston Churchill e pleine Chambre des communes, est moins incisive et plu complète : « Si le chancelier Hitler profère des menaces, l situation n'en sera pas aggravée pour autant. S'il tient de propos rassurants, je n'y prêterai pas créance tant qu'ils n seront pas confirmés par les faits. S'il se contente de jete des insultes, pourquoi donc y ferions-nous attention ? »

Ce parti pris d'indifférence est digne d'intérêt, parce qu' est nouveau. *Qu'importe le « discours » ?* En inscrivant c beau titre en tête de son commentaire, *La Croix* exprima à la fois l'opinion d'un journal catholique et un sentimen communément répandu : « Pour la première fois depui très longtemps et malgré l'extrême tension du moment - pouvait écrire M. Jean Caret —, il ne semble pas que monde entier ait attendu dans l'anxiété le discours d Führer... Nous voulons voir là un progrès manifeste. Il de venait excessif qu'à chaque annonce d'un discours du chan celier Hitler les hommes de toute la terre attendissent d lui non seulement la permission d'être optimistes et d rire, mais bien l'autorisation de vivre ou l'ordre de mou

r. Ne nous y trompons pas : c'est grâce à des appréhen-
ons de ce genre que, pour une part, jusqu'ici, M. Hitler
recueilli de faciles triomphes. »

Le génie de ce dictateur est, en effet, d'avoir cherché la
ictoire par d'autres voies que celles de la guerre. Le pas-
ige le plus frappant et le plus singulier de sa harangue
st peut-être la neuvième réponse au président Roosevelt :
Qu'il me soit permis une fois de plus de constater :
° que je n'ai pas fait de guerre; 2° que je manifeste depuis
es années mon horreur de la guerre et mon horreur des
xcitations bellicistes; 3° que je ne sais pas bien pour quel-
es fins je partirais en guerre. » On objectera vainement
ue ces protestations de pacifisme suivent de près l'énu-
ıération précise d'exigences, envers la Pologne notam-
ıent, qui portent en elles un risque de guerre extrême-
ıent lourd; mieux encore, qu'elles servent à justifier une
n de non-recevoir, brutalement opposée aux propositions
u président des États-Unis en date du 15 avril : à savoir
ngagement décennal de non-agression envers les nations
e l'Europe et de la Péninsule arabique, participation à une
onférence internationale chargée d'établir sur de nouvelles
ases les échanges économiques entre les peuples et de pré-
arer le désarmement. Certes, ce contraste est déconcer-
ınt. Mais c'est de lui justement que la méthode hitlé-
ienne tirait, jusqu'à présent, toute sa force. Il est dit dans
Iliade que l'invasion dorienne surprit les peuples pélopo-
ésiens parce que les envahisseurs usaient d'une arme in-
onnue de leurs victimes. Cet avantage, en l'espèce la con-
aissance du fer, parut même si précieux et si terrible que
es vaincus se le représentèrent sous les traits et sous le
om d'un dieu. Quand Nestor veut raconter comment son
oyaume fut attaqué par les Doriens, il s'écrie : « Héraclès
st venu. » Le propre du conquérant est demeuré, depuis
ors, la découverte d'un Héraclès. Les victoires de Napoléon
'expliquent — comme celles du Grand Frédéric — par une
tratégie dont les vaincus décelèrent les secrets non seule-
ıent après leur défaite, mais encore après leur revanche :
ar les idoles dévorent parfois leurs propres adorateurs.
dolf Hitler n'est pas un général, mais un tribun. Tout
on art fut d'exercer sur les nerfs de ses contemporains
ne action plus brutale que la force armée, plus souple que
ı vieille diplomatie, mais parfaitement adaptée à deux

exigences apparemment contradictoires : la volonté de r
vanche du Deutschtum et la volonté de paix du mon
civilisé. Il a lui-même rappelé dans sa réplique au pré
dent Roosevelt comment une panique s'empara de la pop
lation d'un État nord-américain, le New-Jersey : la mise
ondes d'un roman de H. G. Wells avait fait croire à une d
zaine de milliers d'auditeurs que des géants venus de
planète Mars marchaient sur New-York City et, d'une ch
quenaude, réduisaient en miettes les avions envoyés à leu
rencontre. Le Führer aurait pu se vanter par surcroît d'
voir, à peu de frais et sans risques, effacé deux États de
carte européenne, en agissant sur le système nerveux d
peuples comme le speaker de la *Columbia Broadcastin*
Company, en touchant volontairement le point sensible q
l'infortuné metteur en ondes a touché par mégarde. L'
sure nerveuse : tel est l'Héraclès du nouveau chef dorie

Cette expression n'est d'ailleurs point de notre cru. No
l'avons trouvée dans un journal allemand, lorsque la Pol
gne eut refusé les propositions que le Führer venait de l
faire tenir par la voie diplomatique, avant de les énumér
à la face du monde. Le porte-parole du docteur Goebbels r
menace pas la République polonaise de châtier son ins
lence en la pulvérisant. Il l'avertit seulement que, par « l'
sure nerveuse », le Reich saurait bien l'amener à compose
ou plutôt à capituler. Mais pour énerver la victime, au se
fort du terme, il est de bonne thérapeutique de commenc
par l'isoler. En l'espèce, de la priver du secours des méd
cins anglais et français qui, par leurs encouragements e
leur assistance éventuelle, peuvent neutraliser le virus h
lérien. En se servant de l'Italie, voire de l'Espagne, voi
du Japon, pour créer sur les points les plus divers d
Empires français et britannique des menaces soudaines
sans cesse renouvelées, en soumettant les vieilles démocr
ties aux épreuves financières et militaires à la fois les pl
ardues et les moins compatibles avec leurs institutio
politiques ou sociales, le Führer, conseillé par M. de Ri
bentrop, s'efforcera donc d'user avant la lutte et d'épuis
avant l'heure décisive l'énergie des peuples britannique
français. Ainsi la résolution de leurs gouvernements se
indirectement ébranlée. Ainsi, comme la Tchécoslovaqu
la Pologne sera indirectement vaincue. Et l'armée moto
sée du Troisième Reich envahira le Couloir Polonais,

ttendant de pousser jusqu'à Varsovie, non pas pour livrer a bataille, mais pour l'achever, non pas pour remporter la ictoire, mais pour la couronner.

Fort bien! Mais si le monde se bouche les oreilles, s'il ait, pour ainsi dire, une cure de surdité, alors tout le plan st déjoué; si le moral est mis à l'abri du danger, la déaite morale est impossible; si le fer est découvert avant 'arrivée des Doriens, Héraclès est vaincu.

Nous n'en sommes pas là. Mais pourtant, comment ne oint remarquer que l'âme française oppose désormais aux ttcintes du mal une défense étrangement vigoureuse? S'ils e laissaient entraîner sur le même terrain qu'en septemre 1938, les dénonciateurs du « parti de la guerre » ne nanqueraient pas de bons arguments : « Allons-nous risuer la peau d'un seul Français pour empêcher la ville de Dantzig d'être allemande, c'est-à-dire d'être elle-même? Le ouloir polonais ne constitue-t-il pas une des pires anomaies des traités de 1919? Est-il raisonnable et logique de nobiliser les démocraties au service du « régime des coonels », coupable des pires sévices envers les minorités poitiques ou ethniques? Enfin, la manière dont la Pologne lu colonel Beck s'est instituée, depuis 1934, la complice lu pangermanisme, l'âpreté avec laquelle elle s'est ruée, en septembre 1938, à la curée de la Tchécoslovaquie, n'ontelles pas écœuré tous les spectateurs du drame? Alors...

... « Eh bien, alors, il est vrai que tous ces arguments ont du poids. Mais il n'est pas moins vrai que le fond du problème est désormais étranger à la nature du litige. Le rapt de la Tchécoslovaquie mutilée a démontré aux bons esprits, malheureusement trop nombreux, qui avaient pris le Diktat de Munich pour un accord négocié entre parties égales, que le vrai dilemme était ou bien d'endiguer le torrent ou bien d'être submergé par lui, que la vraie question n'était pas d'accepter ou de refuser telle révision, mais de s'opposer à toute révision par la force pour rétablir les conditions préalables d'une négociation générale, en bref qu'avant toutes choses il fallait dire : « Halte! »

***

Si cette conviction reste ferme, l'ère de « la guerre blanche » est révolue. Il suffit d'avoir entendu le Führer par-

ler à son peuple pour percevoir avec quelle répugnanc mêlée de crainte il retient l'hypothèse d'une guerre propr ment dite. Mais c'est ici qu'interviennent les théoricien militaires du régime : entre « la guerre blanche » et « l paix abâtardie », le général Udet a forgé la doctrine de l guerre courte.

A vrai dire, l'expédition foudroyante est la seule que l Troisième Reich puisse gagner et même entreprendre Nous n'en voulons qu'une preuve, inscrite dans des chiffr irréfutables.

En temps de paix, le Reich consomme au minimum sep millions et demi de tonnes d'huiles minérales, y compri l'Autriche et la Tchécoslovaquie. La production domestiqu couvre au maximum un tiers de cette consommation 550.000 tonnes sont obtenues par extraction et 1.800.000 pa fabrication synthétique.

En cas de conflit, la consommation serait au minimum triplée et au maximum quadruplée : c'est dire que l'Alle magne produirait environ deux millions et demi de tonne sur les vingt à trente millions de tonnes qui lui seraien nécessaires.

Comment pourrait-elle augmenter sa production ? En ac célérant la fabrication d'essence synthétique à partir d charbon. Pour obtenir une tonne de carburants liquides, faut de trois à quatre tonnes de houille ; donc, pour pro duire douze millions de tonnes de pétrole synthétique, so pour multiplier par vingt-quatre la production actuelle, faudrait traiter la totalité du charbon allemand; ce tour d force est d'ailleurs impossible, à la fois pour des raison techniques et financières; quand bien même il serait accom pli, les chiffres de la consommation du temps de guerre n seraient pas encore atteints.

On peut aussi concevoir une mainmise rapide sur les pui de pétrole roumains. Mais, d'une part, il n'est pas interd de penser que des précautions soient prises pour les rendre comme en 1916, inutilisables pour six mois au moins, avan l'arrivée des troupes allemandes. Et, d'autre part, la pro duction roumaine représente un peu plus de l'écart entr la production et la consommation allemandes en temps d paix. Elle serait donc loin de suffire à la consommation alle mande en temps de guerre.

La conclusion s'articule d'elle-même : en cas de confl

olongé, l'Allemagne se trouverait très rapidement, selon
xpression de M. Jean Rives, « en panne d'essence ».
Or, les derniers écrits des experts militaires d'outre-Rhin
ntiennent la réfutation la plus pertinente de la chimère
une victoire foudroyante.
Dans un volume de tout premier ordre, intitulé *Une poli-
que militaire. Indications et préceptes*, le général Von
etzch raisonne avec cette courageuse lucidité : « Toute
ance de succès nous échappe, si nous ne pouvons pas opé-
r par surprise. Jamais nous n'aurons la supériorité totale
ı nombre... Mais qu'on n'aille pas non plus surestimer la
rtée de l'effet produit par la surprise stratégique! Les
ccès vraisemblables du début ne garantissent aucunement
succès final. Et l'horreur inspirée par une rupture bru-
le de la paix, au mépris de tous les usages reçus, peut
ême amener encore une aggravation de la situation mili-
ire du point de vue de la politique extérieure... Une force
choc irésistible, voilà pour nous autres, Allemands, la
ule chance de gagner la guerre. Or les grandes puissances
ıvales chercheront toujours à mener la lutte contre des
ıissances continentales par le moyen de la guerre écono-
ique. Dès que de grandes puissances maritimes participe-
nt à la guerre, il faudra donc compter sur une guerre de
ngue durée. » Et le général Von Metzch formule lui-même
s deux arguments essentiels qui lui font redouter « cette
ıerre économique, pour nous sans espoir ». D'abord, la
ıpériorité navale anglo-française; ensuite, la cohésion de
France « où les crises intérieures ont moins d'importance
ilitaire que dans d'autres pays et qui, le cas échéant, mar-
ıerait comme un seul homme ».
Plus frappant encore est le manuel récemment publié par
colonel Foertsch : *L'art de la guerre hier et aujourd'hui.*
ı effet, l'auteur dirige en personne le service de presse du
inistère de la Guerre et peut donc être tenu pour le porte-
ırole du haut commandement. Or quelles sont ses con-
usions essentielles? Les armes modernes, si puissantes
ient-elles, engendrent presque automatiquement des
oyens défensifs appropriés. Une guerre commencée par
ırprise est à peine possible, car il y aura toujours une pré-
ıration politique, une période de malaise et de tension
ndant laquelle on fera des préparatifs des deux côtés. On
peut assembler secrètement « les grands moyens » néces-

saires au percement du front ennemi. Enfin, contrairemen au général italien Douhet souvent cité par Mussolini, l'au teur ne croit pas au rôle décisif de l'aviation dans une guerre future et, contrairement au général allemand Von Seekt, il ne considère pas non plus que de petites armées motorisées et bien entraînées suffisent à l'occupation du terrain, qui demeure la condition de la victoire.

***

C'est en fonction de ces données économiques et théori ques qu'il importe d'apprécier les derniers événements di plomatiques.

Au début de mai, la France et l'Angleterre avaient mar qué quatre points :

I. — La Grande-Bretagne a pris, le 26 avril, la décision courageuse de s'imposer, en temps de paix, le fardeau de l conscription. Le résultat pratique est d'augmenter de 20 à 250.000 hommes les effectifs de l'armée britannique, c'est à-dire de former, pour la fin de l'année en cours, un corp expéditionnaire d'environ 500.000 hommes. Prise à la veill du discours du Führer au Reichstag grand-allemand, cett résolution marque surtout le ferme dessein d'édifier coût que coûte le barrage que M. Chamberlain entreprit de cons truire au lendemain de l'occupation de la Bohême et de l Moravie.

II. — La Pologne, immédiatement et directement mena cée, fait preuve d'une énergie et d'une fermeté qui parai sent inébranlables. Comme l'a dit le Führer, elle accep de « traiter la question du remplacement du haut commi saire de la S.D.N. à Dantzig et d'envisager des facilités pou le transit à travers le Corridor ». Mais elle refuse l'annexio pure et simple de Dantzig et l'établissement, à travers Corridor, d'une route et d'un chemin de fer à caractè exterritorial. Elle sait, comme le disait un de ses représen tants diplomatiques, que « l'annexion des Sudètes entraîn rapidement la prise de Prague ».

III. — La politique du président Roosevelt a déjà produ un résultat précis, quoique mal connu. Au moment où tension internationale d'avril atteignit son point culminan une véritable concentration de la flotte américaine fut op

ée dans le Pacifique. Cette manœuvre coïncidait avec un ffort particulièrement vigoureux du Führer et du Duce our entraîner le Japon à transformer le Pacte Antikominern en une alliance militaire proprement dite, c'est-à-dire seconder directement un conflit éventuellement déclenché n Europe. La pression des États-Unis et les difficultés si-nultanément rencontrées par le Japon en Chine eurent pour ffet d'entraîner un refus poli du cabinet nippon. C'est du noins l'information donnée par le correspondant du *Times* Tokio, le 28 avril. Elle dément les bruits, lancés de source llemande, d'après lesquels une flotte japonaise serait expé-liée en Méditerranée.

IV. — Enfin la rapidité et la perfection des manœuvres combinées effectuées par les flottes française et britannique ntre Gibraltar et Malte, lorsque furent simultanément annoncés la visite d'une escadre allemande aux ports espagnols et un coup de force imminent contre Tanger (c'est-à-dire aux alentours du 15 avril), ont achevé de mettre les possessions des deux puissances occidentales à l'abri d'un coup de surprise.

En revanche, des bénéfices importants s'étaient inscrits à l'actif des puissances de l'Axe :

I. — Une nouvelle entreprise montée par l'Angleterre pour relâcher les liens germano-italiens a échoué. Lord Perth, en prenant congé du comte Ciano, lui remit un mémoire préparé par M. Chamberlain à l'intention du Duce. Il ne semble même pas qu'une réponse quelconque ait été faite à cette avance. On ne confirme pas à Londres que 200.000 soldats allemands aient, comme bruit en a couru, pris leurs quartiers en Italie. Mais on ne se dissimule pas que la vassalisation du royaume fasciste soit désormais totale : à chaque poste de confiance, le Reich est représenté par un émissaire doublé d'un observateur. Le meilleur exemple est celui d'un général italien qui, dans une conversation avec quelques officiers de son état-major, se plaignit de la mainmise allemande sur l'armée italienne et fut, dès le lendemain, relevé de son commandement, en même temps que frappé d'une grave peine disciplinaire.

II. — L'Entente balkanique tend visiblement à se dissocier. Les voyages successifs de M. Markovitch, ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie, à Berlin et à Rome traduisent les craintes du Royaume des Serbes, Croates et Slo-

vènes, pris comme dans un étau entre l'Italie, maîtresse de l'Albanie, et le Reich, maître de l'Autriche. La Hongrie est simultanément amenée à mettre en sourdine ses revendications territoriales envers la Yougoslavie et à hausser le ton à l'encontre de la Roumanie. Gravement menacée, la Roumanie elle-même tente de garder un équilibre périlleux entre les puissances de l'Axe et les démocraties : M. Gafencu accepte la garantie et les avantages économiques que lui concèdent Paris et Londres; mais il s'arrête à Berlin avant de gagner Londres et louche vers Rome en négociant à Paris.

III. — Enfin les modalités de la coopération soviétique restent difficiles à régler.

Cependant, il ne paraît guère douteux que l'Angleterre finisse par trouver le moyen de concilier la collaboration de l'U.R.S.S. avec celle des nations intermédiaires entre l'Empire brun et l'Empire rouge. D'une part, la dénonciation du traité germano-polonais par Adolf Hitler facilitera nécessairement le rapprochement polono-soviétique, d'ores et déjà en très bonne voie. D'autre part, la Turquie, prudemment mais résolument ralliée au système britannique, agit comme courtier : M. Wladimir Potemkine s'est rendu à Ankara et, à son retour, s'est arrêté en Roumanie pour le premier séjour officiel qu'un homme d'État soviétique ait fait, depuis la Révolution, sur le territoire roumain. En confiant à M. von Papen une mission diplomatique à Ankara, le Führer a marqué qu'il comprenait l'importance du facteur ottoman. Il croit, à tort ou à raison, s'être assuré la complicité de la puissance espagnole, qui tient la porte occidentale de la Mer intérieure. Il ne se résigna pas à perdre celle de la puissance turque, qui tient les clefs de la porte orientale.

Ainsi va le jeu serré, périlleux et ruineux, dont nous avons accru les risques à force de l'éluder. Du moins, en diminuant les chances de succès d'une guerre blanche ou d'une guerre courte, la France et l'Angleterre font-elles hésiter le pangermanisme, c'est-à-dire la guerre tout court.

André Sidobre.

L'économie yougoslave et l'Axe

I. — Situation politique

A la fin de la guerre, l'ancienne Serbie absorbait le
Ionténégro et les provinces serbes, slovènes et croates
le la Double Monarchie. Elle prit la forme d'un État
édéral sous le nom de Royaume des Serbes, Croates et
ilovènes.

L'organisation de cet État ne fut guère aisée en rai-
on des différences de tradition et de culture des trois
léments de sa population. Devant ces difficultés, les
ierbes ne s'estimèrent plus obligés à tenir les promes-
es faites aux « minorités », et, comme la Tchécoslova-
uie, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes devint
in État fortement centralisé. A la suite du coup d'État
u roi Alexandre, une dictature serbe s'installa dans
'État unitaire qui prit le nom de Yougoslavie.

Cette « Slovaquie du Sud », qui avait déjà deux voi-
ins ennemis, l'Italie et la Hongrie, eut ainsi un troi-
ième ennemi dans son propre foyer. Les Croates, au
ombre de 3.500.000, soit un quart de la population
otale, n'entendirent nullement accepter la dictature des
erbes, et leur pays devint le terrain d'élection des
gissements politiques des Hongrois et des Italiens.
Dès la fin de la guerre, l'Italie avait entendu établir son
égémonie sur l'Adriatique. La possession de Trieste
ii conférait une large influence sur le commerce danu-
ien et balkanique qui s'orientait vers l'Adriatique. Mais
ette influence était précaire et menacée par le port de
iume. Le rapt de celui-ci par d'Annunzio consacra la
rédominance italienne sur l'Adriatique septentrionale

et sur le commerce de l'Europe centrale et orientale passant par cette mer. Mais il lui aliéna la Yougoslavie, qui voyait fermer sa principale sortie sur l'Adriatique.

Pour amener la Yougoslavie à une meilleure compréhension de ses besoins dans les Balkans, l'Italie fomenta des troubles parmi les Croates; la seule menace de soutenir les rebelles croates constituait un moyen d'échange des plus solides pour entamer les tractations avec Belgrade. L'assassinat du roi Alexandre par un Croate ayant séjourné en Italie fut un avertissement sérieux.

La Hongrie n'était pas une voisine plus commode. On sait que le revisionisme hongrois, s'il n'a pas encore remporté de bien brillants succès, est des plus agissants et intransigeants. Aussi la Hongrie ouvrait-elle largement ses portes aux réfugiés croates, et cette mesure n'était pas pour faciliter les choses.

II. — L'orientation économique de la Yougoslavie

Il faut avoir présentes ces conditions politiques pour comprendre l'orientation de l'économie yougoslave.

A la fin de la guerre, la Yougoslavie avait été un pays avant tout agricole. Certes, elle possédait des gisements de minerais (cuivre, plomb, etc.) dans ses provinces croates, mais elle se contentait d'extraire ces métaux du sol et de les vendre à l'état brut.

Son partenaire économique naturel était la Tchécoslovaquie, pays fortement industrialisé et obligé d'importer des produits agraires. Mais l'échange entre les deux pays était difficile à organiser parce que leurs voies de communication passaient par la Hongrie. Pour le développer, il aurait donc fallu s'entendre avec la Hongrie, mais on n'a jamais sérieusement essayé d'aboutir à un accord.

La Yougoslavie d'après guerre était un pays relativement surpeuplé qui arrivait difficilement à nourrir sa

opulation agraire. La propriété agraire, en effet, était rès morcelée. 67,8 % des exploitations agricoles comprenaient moins de 5 hectares, c'est dire qu'elles ne permettaient pas de nourrir le propriétaire et sa famille. Celle-ci étant relativement nombreuse (26,7 % des familles paysannes ont plus de 4 enfants), ses membres se rouvaient sans emploi rationnel dans l'exploitation de a ferme. La Yougoslavie avait un excédent de forces le travail.

Le moyen le plus efficace de l'absorber était l'industrialisation du pays. Les données démographiques favoisaient ainsi une politique économique qui était chère à tous « les pays successeurs » à caractère agraire, et surtout aux Serbes. Le centre industriel le plus important se trouvait, en effet, en Croatie, qui, de ce fait, avait une situation quelque peu favorisée (en 1920, la Chambre de commerce de Zagreb, capitale de la Croatie, était la plus importante du pays au point de vue industriel). Les capitaux français et anglais permirent la réalisation de ces désirs.

D'exportateur de métaux bruts, la Yougoslavie devint exportateur de produits semi-finis, fabriqués dans les usines de Bor et Trepca, créées respectivement par l'argent français et anglais, et auxquelles s'ajoutaient les usines de Zenica construites par l'État yougoslave. Au lieu d'importer des textiles, la Yougoslavie n'importait plus que de la laine et du coton bruts [1].

1. Les chiffres suivants montrent l'ampleur de cette nouvelle orientation de l'économie yougoslave.

De 1929 à 1936, la production minière augmentait :

pour le minerai de fer,	de 428.000 à 618.000	tonnes.
— — de cuivre,	de 329.000 à 651.000	—
— — de plomb, zinc,	de 113.000 à 812.000	—
— la bauxite,	de 103.000 à 358.000	—

Tandis que l'exportation des minerais et des métaux représentait en 1920 respectivement 120 et 210 millions de dinars, elle s'élevait en 1937 respectivement à 555 et 491 millions de dinars.

En 1927, il y avait 30 usines de textiles, il y en avait 363 en

Mais l'effort industriel yougoslave ne s'est pas uniquement concentré sur l'industrie métallurgique et textile. De nouvelles industries ont été créées pour travailler et transformer sur place les divers produits agraires.

Plus de la moitié du capital nécessaire pour ces investissements est venue de l'extérieur. On évaluait en 1936 les capitaux industriels travaillant en Yougoslavie à 13,7 milliards de dinars, dont 7,9 milliards ou 57,5 % étaient d'origine étrangère. De cette somme, 20,64 % étaient fournis par la France, 16,28 % par l'Angleterre, 14,27 % par la Suisse, 9,47 % par la Tchécoslovaquie, 8,30 % par l'Italie, 6 % par l'Autriche et 1,35 % par l'Allemagne.

Mais en dépit de ces transformations, la Yougoslavie produit plus de produits agricoles qu'elle ne saurait en absorber. Il lui faut, en outre, exporter une large partie de métaux et de produits semi-finis. Elle importe, par contre, des biens d'investissement, ainsi que les produits dont la fabrication nécessite une longue expérience (produits de l'industrie mécanique, machines à coudre, voitures automobiles, machines agricoles, produits chimiques, etc.).

En présence des difficultés d'échange avec la Tchéco-

1936. La conséquence a été que l'importation des textiles a diminué de 50 % (2,3 milliards de dinars en 1929 contre 1,1 milliard en 1936), tandis que l'importation de la laine et du coton est montée, pour la laine, de 26 millions de dinars en 1929 à 114 millions en 1936, et, pour le coton, de 1,7 milliards de dinars en 1929 à 2,5 milliards en 1936.

Le nombre des entreprises industrielles, qui était de 1209 en 1924, atteignait 3556 en 1929. La majeure partie d'entre elles se trouve dans les régions serbes. Zagreb, qui comptait 955 industries en 1920, n'en comptait plus que 591 en 1937, étant dépassé par Novisad (655) et Belgrade (628); ce résultat a été obtenu, pour une large part, par une politique fiscale appropriée de la ville de Belgrade.

Enfin, le nombre des ouvriers industriels a passé de 225.104 à 717.674 en 1937.

slovaquie, la Yougoslavie finit par céder aux propositions de l'Italie qui avait de puissants moyens de se faire écouter, surtout depuis qu'elle dirigeait les affaires albanaises et qu'elle était ainsi, des deux côtés, voisine de la Yougoslavie. L'Italie, en effet, pouvait absorber de nombreux produits yougoslaves : bois, blé, bétail, fruits, tabac, peaux, cuivre, etc. Dès 1931, l'Italie achète pour 1199 millions de dinars, ou 25 % de l'exportation totale de sa voisine. Elle est suivie de la Tchécoslovaquie qui achète 15,5 %, et de l'Autriche qui achète 15,2 % de ce que la Yougoslavie vend à l'étranger.

L'Italie avait ainsi réussi à donner à la Yougoslavie une indépendance relative par rapport aux circuits économiques danubien et balkanique. Cette liaison était d'autant plus intéressante pour la Yougoslavie que son bilan d'échange avec l'Italie était toujours actif. L'Allemagne se trouvait reléguée à la quatrième place parmi les clients yougoslaves. Elle achetait pour 543 millions de dinars, mais vendait pour 925 millions.

III. — Les derniers changements

Deux événements allaient changer l'orientation de l'économie.

Le premier fut les accords tripartites de Rome. L'Italie, qui voulait s'assurer une influence décisive sur le Danube, avait compris que le maintien de l'indépendance autrichienne et l'amitié hongroise ne pouvaient s'obtenir qu'à condition d'assurer la vie matérielle de ces deux pays par l'ouverture de marchés à leur exportation. C'est à quoi visèrent les accords de Rome que nous ne pouvons prétendre étudier dans une simple note. Disons qu'ils eurent pour résultat que l'Italie importe dorénavant de l'Autriche et de la Hongrie la majeure partie des produits qu'elle avait achetés à la Yougoslavie : blé, bois et produits d'élevage. Le deuxième

événement fut les sanctions de la S.D.N. contre l'Itali
En 1937, l'Italie n'absorbait plus que 3,1 % de l'expor
tion yougoslave, soit 587 millions de dinars. Le marc
yougoslave était désormais ouvert au IIIe Reich. L'A
lemagne, en effet, avait un grand besoin de ces produi
En outre, les métaux extraits du sous-sol yougosla
cuivre, plomb et bauxite, manquaient à l'Allemag
pour ses armements. Aussi, dès 1934, les achats al
mands s'accroissent en produits agraires et en miner
yougoslaves. De la quatrième place qu'elle détenait
1931 parmi les clients de la Yougoslavie, l'Allemag
était passée en 1937 à la première.

La Yougoslavie aurait aimé éviter cette nouvel
orientation. Car l'Allemagne, pauvre en devises,
pouvait payer qu'au moyen d'un *clearing* qui deva
bientôt asservir économiquement les fournisseurs
IIIe Reich.

Un des moyens « magiques » de la politique écon
mique du Dr Schacht consista, en effet, dans l'ende
tement de l'Allemagne. Une fois devenu grand dé
teur, le Reich national-socialiste pouvait obliger s
créanciers à absorber l'excédent de sa production indu
trielle sous peine de n'être pas payés du tout. En app
cation de ces principes, l'Allemagne achetait à la Yo
goslavie de grandes quantités de produits agricoles
réussissait ainsi à devoir à la Yougoslavie 100 millio
de dinars le 1er septembre 1934, 200 millions de dina
le mois suivant et 480 millions de dinars au début
l'année 1936.

Le gouvernement yougoslave, conscient du dang
que présentait cette créance, essayait d'amener ses e
portateurs à restreindre les ventes à l'Allemagne. I
parvint partiellement en manipulant le cours des mar
clearing dont la baisse provoquée par la Banque nati
nale priva les exportateurs yougoslaves de la majeu
partie de leurs bénéfices.

Mais l'Allemagne, cependant, réagit vigoureuseme
Les réunions semestrielles du comité économique, p

ues par l'accord de 1934 et qui se tiennent alternativement en Allemagne et en Yougoslavie, fournissaient le adre pour la déposition des « doléances » du IIIe Reich. Au cours de ces réunions, qui essayèrent d'ajuster les entes aux fluctuations du bilan du clearing et aux besoins des deux partenaires, on aboutit à un comité de planification économique à l'échelle internationale, pareil au Conseil économique de la Petite Entente.

C'est dans le cadre de ces réunions bi-annuelles que 'Allemagne, feignant de faire suite aux plaintes de la Yougoslavie, lui proposa de maintenir un clearing « équilibré » dès que celle-ci aurait acheté des produits nanufacturés allemands dans une quantité suffisante pour faire disparaître la dette accumulée par le IIIe Reich. Quand ce résultat fut obtenu[2], l'Allemagne subordonna la continuation de ses achats à l'élévation du plafond du clearing. Ce qu'elle obtint facilement du gouvernement, toujours complaisant, de Stoyadinowitch. Enfin, elle fixa par une convention récente la marge d'oscillation du cours du mark-clearing, privant

2. Il fut obtenu en grande partie par l'adjudication aux usines Krupp de l'installation des nouvelles usines étatiques à Zenica. Cette opération, qui aurait dû être faite en 1931 pour le compte des réparations allemandes, présentait pour le IIIe Reich plusieurs avantages. D'abord, elle lui permettait de prendre pied dans l'industrie yougoslave des armements qui jusqu'ici avait été placée sous l'influence exclusive de la Tchécoslovaquie (Skoda). Puis 'Allemagne pouvait envoyer ses « pionniers culturels » que sont es ouvriers spécialisés et ses ingénieurs qui, plus habiles que les diplomates allemands, savent s'effacer tout en rendant des services appréciés. Enfin, la réalisation d'une affaire de cette envergure nécessite, au cours de son exécution, des commandes supplémentaires qu'on n'est pas tenu d'imputer au clearing et qui, dès lors, apportent des devises. Elle habitue finalement le client à l'emploi d'un certain matériel et prépare ainsi des achats nouveaux chez e même fournisseur. En effet, dès l'automne 1936, la Yougoslavie passait à l'Allemagne une commande de matériel de chemin de fer s'élevant à 400 millions de dinars et portant le plafond du clearing à un milliard de dinars (environ 20 pour cent des exportations yougoslaves).

ainsi les dirigeants yougoslaves de tout moyen d'in-
fluencer les ventes vers le III[e] Reich.

Pendant toute cette époque des tractations, le gou-
vernement yougoslave se montra plus germanophil
que les négociants. Ceux-ci, payés trop tardivemen
préféraient vendre à des pays payant en monnaie libr
par retour du courrier. Les pays occidentaux, notam-
ment l'Angleterre, les Pays-Bas, les trois pays scandi-
naves et récemment la France, pour les encourager e
faciliter la réalisation de leurs désirs, permirent à l
Yougoslavie de leur vendre 30 % de plus qu'elle ne leu
achetait. Les commerçants yougoslaves développèren
leur commerce avec les pays du Proche-Orient et le
pays riverains de la Méditerranée.

Mais l'absorption de l'Autriche et de la Tchécoslova-
quie par le III[e] Reich rendit la situation économique d
la Yougoslavie de plus en plus difficile.

On sait qu'à la veille de Munich la Yougoslavi
avait enfin pu s'entendre avec son alliée de la Petite En-
tente et augmenter sensiblement ses exportations ver
ce pays qui, en 1937, occupait déjà le troisième ran
parmi ses clients, après l'Allemagne et l'Autriche. De-
puis l'annexion de la Tchécoslovaquie, la Grande Alle-
magne de 1939 commande plus de la moitié du com-
merce extérieur yougoslave, et cela aussi bien du côt
des ventes que du côté des achats.

Or il n'est nullement certain que l'Allemagne admett
que la créance de la Tchécoslovaquie soit liquidée pa
l'imputation au clearing allemand. Cette compensatio
diminuerait, en effet, le précieux solde passif de l'Alle-
magne d'à peu près un tiers. L'Allemagne, si elle n
peut obtenir le paiement comptant de la créance tché-
que, va au moins s'en servir pour s'assurer des privi-
lèges, et notamment maintenir, au profit de l'industri
tchèque, les avantages substantiels dont celle-ci jouis-
sait dans le commerce avec son alliée.

Enfin, l'absorption des capitaux autrichiens et tché-
ques a eu pour résultat que l'Allemagne a passé au pre

ier rang des puissances ayant investi des capitaux en
ougoslavie.

Devant l'impossiblité d'écouler dans les pays occiden-
ux les produits achetés pour la Grande Allemagne, la
ougoslavie ne peut reconquérir son indépendance
i'en augmentant ses exportations en Italie. Celle-ci,
raît-il, a bien compris la situation. Car dès la cessa-
on des sanctions, elle a repris son commerce yougo-
ave.

Mais tout se passe comme si l'Allemagne voulait tenir
[talie en tutelle. Il paraît certain que l'Allemagne na-
onale-socialiste, pas plus que l'Allemagne d'avant
ierre, n'entend appuyer les intérêts d'une tierce puis-
nce, fût-elle son alliée. Or, mécontente de ne pas trou-
r l'appui qu'elle espérait avoir du côté allemand et
être empêchée par les coups de force hitlériens de
urvoir à sa propre politique, l'Italie serait, pensons-
us, très contente de s'assurer une influence décisive
ins une partie des Balkans. Une Yougoslavie alliée lui
ndrait sa position à l'égard de l'Allemagne bien plus
sée. L'empire économique que l'Allemagne prétend
endre « de la Baltique à la mer Noire » (Dr Funk) ne
it pas, en effet, englober nécessairement les côtes de
Adriatique, dont Mussolini, en un discours récent, a
écisé que l'Italie entend rester maîtresse.

Mais depuis l'absorption de l'Autriche, l'Allemagne
t devenue voisine de la Yougoslavie, et cela précisé-
ent à sa frontière croate. Elle détient les régions qui
aient unies à la Croatie quand elle faisait encore par-
e de la Double Monarchie. L'Italie a-t-elle occupé l'Al-
inie pour contre-balancer la pression politique que l'Al-
magne peut exercer au nord ?

Quoi qu'il en soit, les dernières nouvelles sur la con-
liation serbo-croate permettent de croire que la You-
oslavie a fortement ressenti le danger, et qu'elle en-
nd prendre les mesures propres à la préserver d'une
nprise allemande. Elle n'en reste pas moins obligée à
endre ce qu'elle a en trop. On a vu que les pays occi-

dentaux ont pris des mesures pour faciliter l'expor-tion yougoslave. Mais, comme ils ne peuvent absor- qu'une petite partie des produits agraires que la Yo-goslavie *doit* vendre dans l'intérêt de l'agriculture fait vivre le gros de sa population, et comme, d'au- part, la capacité d'absorption des pays orientaux, méditerranéens autres que l'Italie, est limitée, la Yo-goslavie doit se tourner vers ce dernier pays dont l'é-nomie est largement complémentaire de la sienne. reprise rapide des échanges italo-yougoslaves dès cessation des sanctions paraît être un symptôme quent des tendances italiennes. L'Italie non seulem- a besoin des produits que la Yougoslavie aime le p exporter, mais fût-ce parfois avec le concours des p occidentaux qui semble s'organiser, elle peut aussi fo-nir la presque totalité des biens d'investissement et articles manufacturés que la Yougoslavie reste obli- d'importer.

R. Martin.

La découverte de l'Empire : Mission impériale

Les événements de septembre dernier ont rendu né-saire un dénombrement des forces françaises. On s avisé qu'autour de la France métropolitaine existe un ritoire français de près de douze millions de kilomètres rés et de plus de soixante-deux millions d'habitants dont ce qu'on sait dans l'opinion jusqu'ici est plus vague, incapable dans tous les cas d'orienter une ac- précise et coordonnée.

Aussi bien est-elle laissée jusqu'ici à quelques esp aventureux, dont c'est l'affaire de connaître le paludism

les indigènes. La terminologie coloniale renseigne d'ailleurs assez : qu'il s'agisse de pays comme l'Indochine, de l'Afrique du Nord, du Proche-Orient ou des contrées de l'Afrique noire, la même confuse terminologie est valable. Il n'est question que de brousse, de bled, de chefs, de tribus, de mœurs étranges et pittoresques, et tout à coup dans cet océan de barbarie, de mandarins raffinés à quatre ou cinq boutons. C'est assez de dire que c'est une réalité exotique, qui occupe les régions de l'amusement et de la fantaisie. Les économistes, si étrange que cela paraisse, en ont souvent le moins humainement parlé.

Une question demeure, que ne peut entrevoir qu'un petit nombre d'esprits, à qui revient la charge d'organiser et de prévoir : celle de comprendre la réalité humaine, et non exotique, devant laquelle on se trouve, la réalité coloniale et ses conséquences, de l'accorder aux exigences de la pensée et de la conscience, et de concevoir un système de rapports qui soient sinon justes, du moins cohérents et peut-être même acceptables pour les uns et les autres. En d'autres termes, faire œuvre durable.

Cette question, les indigènes eux-mêmes, pour d'autres raisons, et je parle spécialement de pays qui ont une existence nationale assise depuis longtemps, ont préféré l'éluder. La colonisation est un fait qu'ils subissent comme la pluie ou le beau temps, avec laquelle on s'arrange comme on peut. Le dicton annamite dit : « Il n'y a pas de honte à éviter l'éléphant. » Il faut vivre : on vit côte à côte, au jour le jour, sans se connaître. Mais le temps est peut-être venu que, pour eux-mêmes, attaqués de plus en plus dans leur conception de la vie et de la société, par une réalité qu'ils ne savaient de si grande conséquence, qui modifie profondément le domaine de l'économie et de la politique, il faudrait qu'ils se modifiassent fondamentalement pour accorder, dans la pleine conscience des choses acceptées et acceptables, une place à la réalité étrangère.

***

Il s'agit là, si je puis dire, d'une *inorganisation* dans l'ordre psychologique. Je ne sais si le terme est assez clair. Mais il situe le problème psychologique des rapports entre citoyens de l'Empire sur un plan élevé au-dessus des mo-

dalités de la passion et sur le plan réaliste des solutions possibles à chercher. Sans doute, jusqu'ici, psychologie des rapports, politique, économie ont marché séparément sous la pression diverse des nécessités empiriques, et s'il se produit des répercussions forcément de l'un à l'autre de ces domaines séparés, il semble qu'elles n'ont été ni conçues, ni prévues, ni voulues. Ce sera notre tâche, à présent, de les concevoir et de les prévoir; en d'autres termes, accorder la politique et l'économie avec la conception qu'on se fait des rapports entre les peuples et les races de l'Empire, que les hasards de l'histoire ont fait vivre ensemble. Ces rapports, quand ils ne se résignent pas à être une traduction sommaire et momentanée des rapports de force, sont extrêmement complexes. Ils sont relativement simples quand il s'agit de territoires et de groupes ethniques peu importants, comme à la Guadeloupe et à la Martinique, où l'assimilation pure et simple des colonisés aux colonisateurs est à la fois praticable et souhaitable pour les uns et les autres. Il n'en va plus de même quand les colonisés ont une existence de groupe cohérent et organisé, se présentent comme une société politique chargée des souvenirs d'une vie nationale et d'un passé culturel, auxquels on ne voit pas comment ils puissent renoncer, et que, dans la perspective la plus réaliste, ils entendent continuer à l'intérieur de l'ordre impérial français, de la *république*, *commonwealth*, française. Peut-être voit-on aussi que la conception de ces rapports ne peut s'envisager indépendamment d'une conception générale de l'existence, et des problèmes profonds de la conscience.

C'est pourquoi la découverte de l'Empire, encore qu'elle ne soit que psychologique, comporte de grandes promesses et de grands engagements, ceux-ci étant la condition de celles-là. Encore qu'elle semble soulever aussitôt des problèmes, elle ouvre au plus bel espoir de l'avenir, de même que nos querelles autour de la paix me paraissent préparer une entente plus profonde, plus réelle, au-delà des catégories politiques dépassées, que notre seule paresse à penser fait encore accepter. Il s'agit de donner une âme à l'Empire français, à ce grand corps une grande âme, tel que le veulent les temps nouveaux. Il faut que chaque homme, et chaque groupe d'hommes de l'Empire, où qu'ils se trouvent, à quelque civilisation qu'ils appartien-

ment, au-delà de leur vocation particulière, se sentent appartenir à la communauté française, dans laquelle ils trouvent leur raison d'être et la réalisation de leur destin.

Cette âme, les événements l'ont déjà fait apparaître. Le péril que court la paix a resserré autour de la France les peuples de son Empire. Qu'on me permette, comme citoyen de l'Empire, d'en donner ici le témoignage. Mais il ne s'agit pas seulement de paix ; il s'agit d'un idéal de civilisation, d'une respiration aisée, d'une grâce de la vie et de la culture, que la mission universelle de la France est de communiquer au monde. Ces formes rares et élevées de la vie et de la culture subissent aujourd'hui l'assaut conjugué et des dynamismes barbares et, pis encore, d'un statisme aux mortelles abstractions. Mais elles ont leur vie dans l'histoire de la Fille aînée de l'Église. Le christianisme l'a assurée dans le passé et la garantit dans l'avenir. Car une aussi constante confiance dans l'homme suppose une foi certaine en Dieu.

J'ai dit qu'une conception des rapports entre peuples de l'Empire ne peut s'envisager indépendamment des problèmes profonds de la conscience. On voit ce qui doit en être le principe. Les valeurs chrétiennes sont aujourd'hui des valeurs humaines. Séparées de leur source de vie, elles sont devenues trop souvent des abstractions mortes, inefficaces, qui abritent hypocritement des entreprises inhumaines. Ramenées à leur source chrétienne, elles pourront retrouver le moyen de leur renouvellement et de leur élargissement, qui permettent à la France d'assumer la nouveauté de sa tâche impériale.

*
* *

Mais idéal et principe ne sont rien sans la pratique, ou, pour parler un langage hégélien, sans leur détermination dans la réalité concrète, dans les institutions, dans la politique et l'économique, à travers l'immense causalité matérielle de ce monde.

Je suis heureux de me rencontrer avec Robert Delavignette, quand il définit ici même (10 décembre 1938), avec une hauteur de vue remarquable, sa « politique indigène d'Empire ». Ce qui prouve au moins que malgré la nature assez différente des problèmes en Afrique et en Asie, il est

possible de dégager la ligne générale d'une politique d'Empire. « Comprenons donc, écrit-il, qu'en Asie, en Afrique, à Madagascar, 62 millions d'indigènes ont pris leur poids... » Et encore : « Il faut savoir que ces fortes colonies continentales d'Afrique et d'Asie et cette grande île de Madagascar sont restées dans l'état juridique où elles se trouvaient du temps qu'elles n'étaient que des établissements côtiers. Elles n'ont pas encore de législature; elles sont toujours gouvernées par décrets. » Un juriste annamite, M. Nguyên-manh-Tuong, parlant de l'Indochine, la considère comme « un monstre juridique ».

Le problème est donc de donner à l'Empire en général et à chaque pays de l'Empire en particulier, une expression politique. Il s'agit donc d'une charte de l'Empire, qui pourrait trouver, je ne me charge pas de le prévoir, une expression dans quelque institution représentative à Paris, du statut d'une citoyenneté impériale à déterminer; et, d'autre part, de donner à chaque pays de l'Empire une charte politique, qui ne signifie pas de simples rapports unilatéraux, à l'intérieur de laquelle les peuples indigènes, en toute dignité, peuvent résoudre les problèmes de leur adaptation à la vie économique moderne et à leur situation de membres de l'Empire français.

Quand il s'agit de pays comme l'Indochine, dont le passé culturel interrompu peut trouver une survie étonnante grâce au ferment de la culture française, un renouvellement analogue à ce que fut, après la conquête d'Alexandre, la naissance d'un art gréco-bouddhique aux Indes et en Chine, le problème est certes complexe et passionnant.

Tout cela n'indique-t-il pas assez quel peut être aujourd'hui le contenu nouveau d'un *gesta Dei per Francos* ? Au milieu du désordre du monde, la mission française n'apparaît-elle pas de fonder un *œcumen français*, où un génie fait de mesure et d'humanité saura accomplir une œuvre unique ? Et n'est-ce pas une raison pour que nous défendions, Français et Indigènes, l'Empire ?

Pierre Dodine.

A TRAVERS LES REVUES

Du remarquable article, Hitler à Prague, *que M. Beuve-ery consacre dans* Politique *du mois d'avril, au récit et au lan du coup de force opéré le 25 mars par les « sbires de Gestapo », retenons la conclusion qui résume — trop bien, las ! — la question angoissante que l'on ne peut éluder :*

Cette réaction violente contre les abus d'une civilisation que l'on urait le plus grand tort d'identifier intégralement avec les valeurs ernelles du christianisme, cet anticapitalisme, cet anti-intellec-alisme, cet antilibéralisme, comportent, actuellement une part vérité politique et sociale plus grande peut-être que celle qui ste encore aujourd'hui dans des démocraties incapables de survi-e sans se renier elles-mêmes. Mais les vérités politiques et les rtus morales qu'il professe, le national-socialisme les a corrom-ues dès l'origine. La réaction antilibérale est devenue la tyrannie talitaire; la remise en honneur de formes de travail et de pensée op dédaignées tourne à l'abêtissement collectif; l'honneur, le cou-ige, l'esprit de sacrifice sont défigurés en même temps qu'exaltés, le matérialisme raciste achève de donner à tout le système un ıractère inhumain. Tout cela, beaucoup de démocrates, beaucoup e chrétiens le savent, le sentent, le comprennent. Et, tout en con-amnant l'hitlérisme, ils s'accusent des fautes sans lesquelles l'hit-érisme eût été impossible. Mais bien peu sont en mesure d'en rer une action efficace. Qui donc, parmi eux, saura mener à bien synthèse indispensable, non moins indispensable au monde qu'à France elle-même ? La France, notamment, dispose encore de iagnifiques équipes. Je veux parler de ces hommes qui s'échelon-ent généralement entre trente et quarante-cinq ans, que la politi-ue n'a pas corrompus, que les servitudes administratives et socia-s n'ont pas avilis, qui ont conservé, en dépit de la démission des iefs et de la démoralisation des masses, un regard droit, un carac-ère ferme, une générosité certaine. Mais le dilemme est désormais igoissant. S'il faut faire la guerre pour contenir l'Allemagne ationale-socialiste, cette dernière armature de la France fondra ans la fournaise, et la France, même victorieuse, est perdue pour ongtemps. Si la guerre ne vient pas, il est fort douteux que ces unes hommes puissent prendre en temps utile les responsabilités u'ils seraient seuls à même de porter.

Le dilemme est crucifiant. On ne peut désirer la guerre... 'ais dans l'œuvre de redressement qui s'impose, il faut bien ccepter le risque de guerre.

MOIS SOCIAL — AVRIL

2. — M. Pomaret, ministre du Travail, inaugure un nouveau cen[tre] de reclassement des chômeurs.
— M. Campinchi, ministre de la Marine, procède à l'installati[on] du comité consultatif des œuvres sociales de la marine.
— Le *Journal Officiel* publie le décret d'application fixant le ta[ux] de l'allocation spéciale pour les mères de famille n'exerçant aucu[ne] activité rémunératrice.
— Le *Journal Officiel* publie un décret réglant l'emploi de la mai[n]-d'œuvre étrangère, dans certaines professions.

5. — Un décret prévoit la constitution de comités professionnels, [de] comités interprofessionnels, d'un conseil d'arbitrage et d'un comi[té] central des pêches maritimes.

6. — Le Comité national de la C.G.T. décide que la grève ne se[ra] pas « obligatoire » le 1er mai.

7. — La presse annonce la constitution à Marseille d'une maison [de] retraite pour commerçants et industriels.

14. — Un décret désigne le ministre du Travail comme minist[re] unique chargé de la mobilisation de la main-d'œuvre.
— Circulaire du ministre du Travail rappelant quelques princip[es] en matière « de congés payés ».

16. — Sensationnel message du président Roosevelt demandant a[ux] dictateurs de résoudre à l'amiable les problèmes économiques.

18. — Série de décrets-lois. Citons les mesures concernant l'utilis[a]tion de la main-d'œuvre à la mobilisation, celles concernant l[es] assurés sociaux appelés sous les drapeaux, celles relatives à l'e[n]couragement aux familles nombreuses.

21. — Appel radiodiffusé de M. P. Reynaud expliquant les no[m]breux efforts demandés aux Français.

22. — Publication de 39 décrets-lois : semaine de travail portée [à] 45 heures; garantie d'emploi aux mobilisés; restriction pour cert[ai]nes industries du libre droit d'embauchage.

L'INDE RELIGIEUSE

J. LACOMBE. *Lanza del Vasto et l'Inde.*

LANZA DEL VASTO. *Voyage aux Indes.*

Un voyage. Un pèlerinage. D'un homme qui pour mieux connaître l'Inde en prit les usages, le costume, la langue, et tâcha d'en trouver l'esprit. A le suivre dans sa pérégrination, peut-être découvrirons-nous aussi l'Inde... et l'Europe.

Abbé MONCHANIN. *L'Inde et l'Ancien Testament.*

Ce n'est pas en voyageur que l'abbé Monchanin est parti pour l'Inde. Mais sans doute pour toujours, et en serviteur des chrétiens hindous. L'exposé que nous reproduisons ici fait entrevoir la signification religieuse de ce départ.

Lanza del Vasto et l'Inde

Ce m'est une vraie joie, en même temps qu'un grand honneur, d'introduire auprès de nos lecteurs ces notes de voyage écrites par un peintre et un poëte admirable. Mais ce n'est pas seulement ni surtout en artiste que, durant de longs mois, de la pointe sud de Ceylan aux sources himalayennes du Gange et de la Djamna, Lanza del Vasto a parcouru l'Inde, c'est en pèlerin, pour apprendre, ainsi qu'il nous le dit lui-même, « à devenir meilleur chrétien ».

Je prie que l'on ne se méprenne pas sur le sens de ce propos. Il va de soi que l'Église seule peut nous faire être et mieux être chrétien. C'est le privilège de sa maternité unique et totale. Lanza del Vasto ne pense pas autre chose, mais son attitude est celle d'un chrétien qui, ayant reconnu la grandeur, la richesse, la maîtrise de l'Inde dans l'ordre de la spiritualité naturelle, n'a pas craint d'aller vers elle pour en recevoir un accroissement de son humanité et donner ainsi à la grâce du Christ des possibilités nouvelles de développement. Car il est une spiritualité naturelle qui est œuvre de culture *et dont l'épanouissement peut favoriser, à titre de disposition heureuse, celui de la spiritualité surnaturelle, un peu à la façon dont les vertus morales infuses sont aidées par la formation et la culture des vertus morales acquises.*

J'aime cette humilité magnanime du poëte qui s'arrête de donner afin de donner davantage en recevant. Sans doute une telle manière d'être et d'agir suppose-t-elle que l'on n'ait point de responsabilités doctrinales immédiates, et qu'une vocation spéciale rende légitime d'oublier par amour la majesté apostolique dont

vêt tout chrétien le caractère de sa confirmation sacramentelle. ieu doit avoir pour agréable ce beau témoignage de fraternité umaine dans la recherche de la vérité, et cette humilité dans la ossession du christianisme, qui compense tant d'orgueil naïf vec lequel trop d'entre nous sont chrétiens, surtout en pays de olonisation. Une telle délicatesse à l'égard des hommes ne peut lesser la transcendance de notre foi, dont les exigences demeunt totales dans l'ordre surnaturel.

Lanza del Vasto a été touché de rencontrer dans l'hindouisme on pas seulement la quête ardente et savante d'un Absolu anoyme, mais aussi la présence d'un Dieu de Grâce. Et la difficulté, umainement insurmontable, qu'éprouvent les meilleurs et les lus éclairés des fidèles indiens de ce Dieu, à comprendre pouruoi cette grâce devrait passer par un seul Médiateur et une eule Église, lui a fait ressentir douloureusement les traces de jalousie hébraïque » et d'impérialisme occidental qui pouraient entacher notre comportement. Il faut bien souligner pourınt qu'en fait Dieu n'a jugé l'Incarnation possible que dans un euple façonné par des siècles de séparation spirituelle jalouse, la pratique d'un monothéisme rigoureusement pur et absoluent transcendant. Le cœur de l'homme est trop enclin à l'idoâtrie pour que l'admirable bénignité et humilité de notre Saueur pût se manifester sans messéante familiarité dans une indiidualité humaine, si la sévère pédagogie du Très-Haut n'avait 'abord sevré la race d'Abraham de toutes les « consolations » ispensées par les formes élémentaires de religiosité. Le cœur de homme est changeant, sujet à l'infidélité; et c'est pourquoi la rovidence a voulu que les rapports de son dessein salvifique avec humanité fussent symbolisés par l'idéal et la réalité du mariage onogame, fidélité d'un seul à une seule, à jamais. Un seul hrist nous est garant pour toujours de l'indéfectible amour de otre Dieu, et en scelle plus fortement le témoignage qu'une luralité de manifestations divines ne pourrait le faire, qui diviserait selon les accidents de l'espace et du temps la réponse huaine.

Il est bien vrai que l'insertion directe des volontés transcendanes de Dieu dans le tissu même de l'histoire se manifeste par l'é-

lection, gratuite du côté divin, contingente du côté de l'homme d'un peuple particulier, puis de l'Église. Il est également sûr que les privilèges de Jérusalem et de Rome sont un sujet de contradiction. *L'Inde concevrait volontiers les interventions de la grâce dans le déroulement des formes et des phases religieuses comme se conformant le plus qu'il se pût aux postulations variables et changeantes jaillissant de leur devenir, et verrait dans une telle concession au principe d'immanence une source d'paix, un gage de résolution sans violence des conflits de religions. La paix évangélique procède au contraire tout entière de la libre transcendance des initiatives divines.*

Mais j'ai hâte de faire place au texte de Lanza del Vasto.

Olivier Lacombe,
Agrégé de philosophie,
Docteur ès lettres.

Voyage aux Indes

Madura, ville sainte

Madura, janvier.

Madura est un vaste bourg écrasé par le soleil dans la poussière. Les maisons, ou plutôt les baraques, ont rarement plus d'un étage. Il y a aussi des terrains vagues où se tassent des masures de boue au toit de chaume ou de palmes tressées, comme dans les villages. Tout un peuple sombre aux haillons de couleur est accroupi devant les maisons, fait sa cuisine, ses besognes, ses besoins. Presque tous ont le front barbouillé de cendres et des rayures de cendres en travers du corps.

Le temple de Shiva est comme un quartier de ville, c'est une ville entourée de murs. A celui qui s'en approche imbu de mesure latine et de discrétion chrétienne, c'est d'abord un vertige de laideur. Au centre de chacun des grands murs rayés verticalement de blanc et de rouge, s'ouvre un grand portail architravé, surmonté d'une haute et large tour brune en forme de pyramide tronquée, faite d'un empilement grouillant de statues. Peut-être les statues sont-elles belles, mais leur nombre empêche la beauté de chacune. Dans le dédale des allées, des vestibules, des cours dallées, des portiques, des escaliers, des bassins, des marches, des sanctuaires du dieu, de la déesse, de leurs deux fils, Guénesh et Soubrahmaniam, c'est une ruée de peuple, un tourbillon

de bruit, une foire. Les flûtes et les tambours sonne
le brelan sacré, les perroquets sacrés crient dans le
cages, les fidèles se bousculent et criaillent pieusem
Sur une marche, une mère allaite, deux troupes de g
çons se battent, les vieilles femmes en cercle par te
échangent les dernières médisances, des jeunes filles
bonne maison passent vêtues de couleurs fades avec c
fleurs dans les cheveux, des mendiants noirs drapés
rose et des religieux en pagne, la chevelure et la bar
à l'abandon, se tiennent le long des murs en silen
Les brancardiers qui portèrent le dieu profitent du m
ment des préparatifs pour s'allonger sur les dalles
dormir. Les prêtres s'affairent, nus jusqu'à la ceintu
le crâne ras, le cordon en bandoulière, chargés de sc
pulaires et d'ornements admirables. Les gardiens à t
ban repoussent les femmes qui essayent de relever
rideau derrière lequel on pare la statue, la couvra
d'une cuirasse d'argent, d'une croûte de pendeloques
l'empanachant de fleurs. Les serviteurs s'avancent av
les vieux coffres à bijoux sur la tête. Une file de dév
fait en marmottant le tour de chaque pilier, touche
pieds d'une statue, et, par derrière, les génitoires
grand taureau de pierre. Un vieillard à la face inspi
s'étend de tout son long devant le dieu à tête d'éléph
et au ventre poussif; les bras étendus aussi, les ma
jointes. Il touche la terre du front, puis du menton, p
du nez, puis de la bouche, puis d'une joue, puis de l'a
tre, et puis, ramenant les mains sous les épaules, il
soulève le corps raide, deux fois, s'étend de nouve
recommence; enfin il se relève, se saisit l'oreille dr
de la main gauche, l'oreille gauche de la main droi
plie sur les genoux comme s'il allait s'asseoir, de
fois, se redresse et s'en va. Les uns joignent les ma
devant la bouche, les autres au-dessus de la tête. I

femmes agenouillées se touchent les genoux du front. La nuit venue, les grilles de bronze fleuries de godets s'allument et flambent du haut en bas, le vacarme redouble, la procession se met en branle, précédée de torchères en forme de trident. Les colonnes molles de l'éléphant s'avancent le long des piliers de granit, des cloches tintent, des draps de pourpre et d'or flottent, une chaise à porteur promène le dieu invisible. Les prêtres qui l'y ont enfermé après l'avoir étouffé d'ornements agitent de grands éventails à l'entour. La foule suit en délire. Ce n'est pas dans le recueillement que ce peuple exprime son adoration, mais dans le comble du fracas, comme il cherche la beauté par l'accumulation des figures et décorations. Le dieu destructeur exprime sa puissance par huit bras gesticulants. Cette fête se répète trois fois par jour, tous les jours de l'année. A toute heure on verse du lait, du miel, de l'huile, du beurre et des gâteaux de riz sur les statues noires dont la croupe dansante jubile, dont la face reluit d'un sourire féroce. Toute la ville à l'entour est famélique et pouilleuse. La misère des hommes et des animaux y est grande.

Shiva, dieu multiple

Madura, janvier.

J'entre dans le sanctuaire à l'heure de la solitude, quand midi écrase quelques mendiants, les écrase dans le sommeil à l'ombre des portiques.

Ce n'est pas le Saint des saints où n'entrent que les brahmanes : c'est la salle d'où partent les processions. La lumière y pénètre rare par des soupiraux au ras du plafond dallé de granit comme le pavé. Le sceptre du

dieu Shiva, colonne de bronze doré plantée en terr passe par le trou du toit et porte dans le ciel le taurea d'or massif qu'on ne voit pas d'ici et qui fait face au toitures d'or des lieux saints.

Il faut quelque temps pour que les statues qui orne les piliers se dessinent, et quelque temps encore po que leur signification s'éclaire.

Voici, encadrant l'entrée, deux statues de Shiva t que nous le connaissons, dieu des destructions et d massacres. Il a trois fois la mesure d'un homme, so pas dansant enjambe un vaste espace, ses huit bras fa chent l'air, armés de piques, de massues, de couperet sa moustache flamboie, ses sourcils sont des fusées, couronnement de son chef est un incendie.

En face de lui, une figure, féminine sans doute, pui que la taille en est dénouée, les membres ronds et cha gés d'ornements : le sein gauche émerge même; mais sein droit est lisse : c'est la cuirasse de muscles d guerriers; les deux côtés de la face divisée par le lon biseau du nez sont impairs aussi : c'est encore Shiva, disjoint, l'ambigu, que seule la beauté recompose, et sérénité victorieuse du sourire.

Le voici de nouveau, dansant et menaçant. Un de s bras fiche une longue lance dans la gorge d'un petit êt aux membres emmêlés : c'est la mort, à la main de l quelle pend encore le filet qui fait le tour du socle et e lace à mi-corps un enfant implorant. Shiva, le destru teur, détruit la destruction; c'est le protecteur des aff gés, le sauveur.

Shiva s'avance ici sur un chariot semblable à ceux q tout le peuple traîne dans les fêtes solennelles. La Lu et le Soleil sont les roues du chariot, le chariot la Terr décorée de tous les animaux qui enrichissent la terr L'arc que le dieu brandit, c'est Vischnou lui-même, et

èche est Brahma. Mais la Lune, le Soleil et la Terre se ont dit : « Sans nous, qui porterait le dieu ? » Et la flèhe et l'arc se sont dit : « Sans nous, comment aurait-il a victoire ? » Alors Shiva a souri et le chariot s'est vancé de lui-même sur ses roues d'astres. L'arc s'est ourbé comme le bœuf au joug, la flèche est partie en olant. Shiva vise le pilier d'en face où sont figurées les rois cités : la cité du fer, la cité de l'argent, la cité de 'or, habitées par les démons du ventre, par les démons lu cœur, par les démons de la tête, et il les détruira avec 'aide des choses et des dieux, afin de devenir le Prince les Yoghis, le rédempteur de l'esprit.

Le mariage de Shiva est un des plus beaux groupes. ,a jeune fille, sœur de Vischnou, se tient entre les deux ieux, menue et bien tournée. Sa taille semble plier sous e poids des seins, beaux fruits offerts à l'amour. Le onheur rit sur son visage, frissonne à ses épaules, joue ans ses doigts, le bonheur de l'abandon et du triomphe. ,e bonheur de donner rayonne sur le visage de Vischnou. En signe de don, il verse l'eau d'une petite aiguière. ,'eau s'enroule en bague autour des mains des trois ivinités, les lie de son cordon tremblant. Shiva sourit ussi, mais du bout des lèvres et presque avec dédain. C'est par condescendance aux prières et aux vœux du nonde qu'il s'incline à ces noces. Il est le prince des oghis, son bonheur et son achèvement sont ailleurs. ,es trois figures sont taillées dans le même bloc de ierre, ainsi que la frise des musiciens et de la foule en esse qui prennent part à l'union divine. C'est de cette nion, en effet, que sont nés le Sanctuaire et la ville, les rinces et le peuple de Madura.

Plus loin, Shiva enseigne assis sur la montagne, le osaire à la main, ses disciples réunis autour de ses geoux, et plus loin il repose, son épouse, petite, assise

sur son genou. Et le voici enfin debout à plat contre un pilastre, le front s'enfonçant dans la pierre. Un esprit sublime sous la forme d'un oiseau s'élance à la recherche du sommet de la tête du dieu et un esprit fouilleur en forme de crapaud plonge afin de découvrir le fond où les pieds du dieu reposent. Mais ni l'un ni l'autre n'ont trouvé la fin du dieu et ils reviennent au bas du pilastre en forme humaine côte à côte, implorant, les mains jointes.

Il est donc inexact de ne voir en Shiva qu'un dieu destructeur et terrible. C'est d'abord une divinité solaire, c'est-à-dire créatrice, protectrice, purificatrice, rédemptrice, législatrice, infiniment grande. Sa destruction est rupture de la limite; c'est la brûlure de l'esprit. Et sa flamme serpente déjà sur les hauts bûchers, au-dessus des portails du temple, où les ordres de la création s'étagent, s'entassent et s'embrouillent.

Cette surabondance d'attributions et cette multiplicité des formes de Shiva font que l'on ne peut facilement le distinguer des deux autres personnes de la trinité hindoue. On a tort aussi d'appeler trinité leur réunion et, pour mieux dire, leur somme.

Elle n'a rien qui rappelle le triangle rationnel, le cercle infini du Dieu trine, tel que le conçoivent Athanase, Clément, Augustin et Thomas, pères de l'Églises universelle. Il n'y a point unité dans la distinction, mais simple côtoiement de trois dieux dont les puissances s'équivalent, dont les attributs se redoublent et se confondent.

La montagne sacrée

Tiriparakoundram, janvier.

Tiriparakoundram : un rocher jailli par miracle de l

terre plate, un bloc tombé du ciel, le mont sacré s'élève d'un trait de la plaine au ciel.

Sur le sentier bordé de petits sanctuaires, coupé d'escaliers dans la roche vive, pendent des arbres aux noms inconnus, aux enroulements nouveaux. Puis on tombe sur des touffes de citronnelle, parfois de la hauteur d'un homme, et puis le dos du rocher nu où les pèlerins ont creusé leur nom ou bien le dessin de leur pied : dos brun au bout duquel paraît le haut du ciel marbré par le soir.

Mais aussitôt doublée l'épaule du mont, tout le pays paraît, pavé de rizières et de flaques, piqué parfois d'une colline en cône. Une trouée dans la nue jette une pluie de raies sur le mur de montagnes qui ferme l'horizon. Deux aigles tournent dans l'air sans battre de l'aile, leur vol est un geste qui signifie la grandeur de l'étendue visible.

Le sentier se resserre. Il faut baisser la tête pour franchir le porche du sanctuaire qui mord à même dans le mont. Le sanctuaire, de l'autre côté du bref tunnel, n'est qu'une toiture sur quelques colonnes, désert en ce temps de l'année qui n'est pas celui des fêtes et des pèlerinages.

On descend quelques marches et l'on se trouve dans une cour naturelle limitée à droite par un mur de roc, à gauche par le grand vide où les derniers tronçons du couchant se défont, où les lacs lointains luisent par la rive. Au bas de la paroi s'ouvre une faille oblongue pleine d'une eau si profonde et d'un vert si vibrant que les dieux s'y sont mis. En effet, la figure de Guénesh se bossue sur la pierre d'en face. Un reste de guirlande se fane à son ventre, un trait de safran rougi marque ses pieds. Les fidèles ne le peuvent atteindre qu'à la nage. Ils l'invoquent, le corps saisi par le froid mortel de l'eau, les pieds pendus au-dessus de l'enfer.

***

Le bourg : chaumes et troupeaux épars. Entre le
toits s'élève une fumée ou un arbre. Le temple au lon
fronton en architrave tout ouvert en forêt de piliers, illu
miné. Les chevaux de granit se dressent dès l'entrée su
leurs sabots arrière. L'éléphant sacré se balance d'un
patte sur l'autre, enchaîné par un jarret. Je lui tends de
bananes : il reprend son mouvement de balançoire, mai
cette fois de la trompe. Les bananes fondent quatre
quatre dans sa bouche, comme la cire à l'entrée d'un
fournaise. J'entrevois des fresques à fond rouge, mei
leures que celles de Madura, et tout est ici plus sobre e
plus noble. La cour et les bassins, noirs à cette heure
Le jardin aux larges feuilles où l'on conduit le dieu
dates fixes « pour sa ventilation », comme dit le granc
prêtre qui tient à me faire les honneurs de la maison d
son dieu et me conduit jusqu'au seuil du lieu saint. S
voix stridente rebondit sous les portiques.

Je m'arrête à la taverne. Je n'ai quitté que d'hier l
pantalon européen pour cette robe de coton blanc et cett
écharpe de couleur. Mais le nouveau costume ne fait qu
mettre en évidence et rendre impardonnable mon igno
rance des usages. Dès que je passe le seuil, l'hôtelie
regarde mes pieds avec un étonnement sévère. Je com
prends qu'il me faut laisser mes sandales à la porte
Visiblement satisfait, il daigne me tourner le dos pou
que je le suive. Il m'arrête devant une auge où je m'ap
prête à plonger les mains, et peut-être aussi le visage
avec l'indécente précipitation qui caractérise les hom
mes de l'Ouest. L'hôtelier pousse un cri et ses yeu
montrent leur blanc. Il ramasse un petit vase de cuivre
tire un peu d'eau et m'en verse sur les doigts, puis su

:s pieds. Après quoi, il m'introduit dans la salle basse. 'ous passons devant une série de paravents d'où vien-ent des bruits de voix. Il me mène dans un coin de la alle où il n'y a rien, dépose sa lanterne et s'en va. Je onsidère le pavé, le plafond : je constate qu'ils sont avés de même. Je considère le pilier taillé comme ceux u temple. Je considère le mur, en tout semblable à un ıur de prison. Une certaine inquiétude s'empare de ıoi, mais ayant délibéré quelque peu, je m'avise que le ıieux à faire est de s'asseoir au pied de ce mur et d'at-endre. L'hôtelier revient. Il étale devant mes jambes roisées une vaste feuille de banane, l'éclabousse d'eau, épand de l'eau en cercle autour de moi, dépose une pin-ée de sel au bout de la feuille et commence à fouiller es pots de la main. Il pose sur le pourtour de la feuille, ar petits tas, quelque chose qui pourrait être des hari-ots verts, puis une purée, puis un mélange vert et ouge, puis des graines bouillies, des boules de friture, ne galette molle, une dure et légère comme une feuille ıorte, et me laisse devant cette dînette de poupée. Avant ue j'en aie achevé l'examen, je le vois revenir de loin, outenant entre ses genoux à grand'peine et déplaçant nfin à grand bruit un chaudron noir de fumée. Comme maçon jette la chaux de la truelle sur la brique, ainsi paume plaque-t-elle les poignées de riz au centre de feuille jusqu'à ce qu'elle déborde. Je reste devant cette itance seul et désarmé. Je me mets enfin à l'œuvre avec ıa main, comme je l'ai vu faire à d'autres sur leurs uils et dans les gares. Mais avec moins de prestesse et dextérité. Car la bouchée monte d'elle-même au bout leurs doigts, tandis que le riz s'effrite dans ma paume la sauce me coule au long du poignet. Je m'en bar-ouille les joues et le menton.

Cette cuisine, sous couleur de n'offrir que du riz

bouilli et d'innocents légumes, emporte la bouche e brûle les entrailles comme un alcool. Je recours à l boisson dont on m'a versé un grand bol. C'est une ea de poivre qui me dévore la gorge. Je crois fumer par le narines et les oreilles. Je trouve l'hôte devant l'auge son vase de cuivre à la main. Un bain dans l'auge m'au rait mieux convenu. Je demande le prix de ce dîner trois annas — 1 fr. 50. Cela est juste.

Je regagne le mont. Je retrouve le sentier sous le branches noires. Je me couche au sommet, sur la pierr encore tiède. Le vent clapote dans la robe de coton où j me suis enroulé tout entier. J'attends, la tête perdu dans les étoiles, que le sommeil vienne me prendre.

Le froid du matin m'a fait lever, le vent du matin su l'herbe sèche et sur la roche m'a fait lever, la gloire d matin dans le grand ciel ouvert m'a fait lever.

La forteresse de Vischnou

Shrirangam, janvier.

Sept murailles quadrangulaires et concentriques dé fendent le sanctuaire de Shrirangam. Une demi-heure d marche ne suffit pas à faire le tour de la plus grande.

Quatre porches percent les murailles aux quatre point cardinaux, supportant chacun sa tour en pyramide tron quée, caparaçonnée de sculptures du haut en bas. A sortir de chaque porche un nouveau porche paraît, et s tour se découvre, étage sur étage, haute et droite, à l décoration abstraite; ou bien écrasée et grouillante d statues; sept fois; selon un émerveillement bien calculé

La sculpture y est admirable de vérité et de variété de profondeur symbolique et de vivacité d'exécution. L pierre est ocre, un peu rongée et poreuse par places. Le

ıurs offrent au soleil leurs grands miroirs roses et bleuiés, ourlés au sommet de créneaux arrondis, que le plunet luisant des cocotiers dépasse.

Le premier rayon du matin traverse d'un trait les sept porches de l'Est et va frapper le toit d'or du sanctuaire. Les ouvertures y sont pratiquées en telle sorte qu'en toutes saisons le cœur d'or du dieu reçoive la première flèche de l'aurore.

L'ampleur des cours, la disposition des bassins, la masse des constructions, l'espace des portes reproduisent en leurs proportions le roulement des planètes et les écarts des étoiles fixes. Les petits perroquets verts au bec rose se disputent les trous du mur.

Dans les trois enceintes extérieures, aujourd'hui désaffectées, la ville s'est bâtie, échoppes de fruits, masures de boue et de bois, maisons de pierre d'un étage. Rien n'est plus touchant que le contraste entre la grandeur de la maison du dieu et l'humilité de la ville que les hommes se sont bâtie pour eux; que la richesse des toits d'or et de bronze, des ornements et des joyaux qui couvrent le dieu, l'abondance du lait, du riz et du miel qui coulent jour et nuit sur les épaules et sur le ventre du dieu, tandis que le peuple des fidèles, maigre de faim, soutient le chant et s'en fortifie, se presse en masse autour de l'éléphant et des flûtes de la procession quotidienne.

Autour de la ville s'étalent des vergers et des palmeraies. Des femmes drapées de rouge passent dans les chemins parmi les taches de soleil qui font étinceler le vase de cuivre sur leur tête. Un homme et trois enfants armés de frondes donnent la chasse aux singes voleurs de fruits. Les pierres ricochent dans la verdure épaisse, tandis que le bond de l'animal éclabousse de bruit les hautes branches.

Le mont d'amour

Shrigangam, janvier.

Ayant passé les trois premières enceintes du temple passé les trois hauts portails surmontés de leur tour e tronc de pyramide, je suis tombé sur le monceau d'a mour.

C'était, coiffant la porte de la quatrième enceinte, un tour écrasée, couleur de chair, roussie par place. Sou mon regard étonné, elle se décomposait en corps humain nus, grouillant comme des vers qui ont pris une charo gne au ventre. Liés par couples ou s'accouplant par tas à la façon des boucs, des chiens ou des crapauds, cou chés, debout, à quatre pattes, la tête en bas, s'attra pant par le genou, par les cheveux ou par un sein; ils s culbutent, se lèchent, se rient, se tirent la langue, s'en fourchent, se titillent, se chevauchent. Les mains du die pétrissent la pâte à sa guise, l'étirent, en font jaillir le éclaboussures jusqu'au zénith. La tige du sexe pouss et répand ses rameaux, aux embranchements desquel les corps bourgeonnent, s'agitent comme de larges feuil les, flottent comme des fleurs, pendent comme les fruit gras alourdis par la plénitude de leurs sucs.

Et le peuple passait en dessous. Enfants s'acheminan vers l'école, femmes dont l'œil ne glisse ni à droite, r à gauche, tandis que leur tête supporte la charge d panier; moines à tête rasée, mendiants vêtus de rose tous graves et le visage obscur marqué par les douleur du monde, ils sortent et entrent par ce portail comm ils sont sortis du ventre de leur mère pour entrer dan celui d'une tombe, et la tour passionnée brûle comm un bûcher funéraire dans le soleil.

Il me souvient d'une version en tamil d'une Shilpa-hastra qui dit : « Le shilpan (l'imagier) doit compren-re l'Atharva Veda, les trente-deux shilpashastras et les iantras védiques par lesquelles les déités sont invo-uées. Il doit être un qui porte le cordon sacré et un ollier de saintes perles — se délectant dans l'adoration e Dieu, fidèle à son épouse, évitant les femmes étran-;ères, acquérant pieusement du savoir en diverses scien-es... » « Les lignes des images, dit Shukaratchãrya, ont déterminées par la relation qui subsiste entre l'ado-ateur et l'Adoré. » Et, des sources bouddhiques, on eut tirer cette description : « L'artiste, après cérémo-ies de purification, recherchera un lieu solitaire. Là il néditera sur le vide de toutes choses où, par le jeu de 'idée de l'abîme, seront détruits les cinq facteurs de la onscience-de-soi. Puis il invoquera la divinité par la rononciation de la parole-semence; finalement, il pro-oncera la dhyãna mãntram où les attributions du dieu ont définies afin que la divinité lui apparaisse visible-nent comme en un miroir. Cette brillante image sera le nodèle de l'artiste. »

On ne voit jamais ici de couples enlacés, ni de jeunes ens courant derrière les filles dans les rues, tournant es compliments aux dames ou chantant sous les fenê-res. Les femmes sont bien gardées, non que leurs maris s enferment et les cachent comme en terre arabe et en urope méridionale, mais parce que nul ne les dispu-era, encore que parfois belles et toujours douces et nes. Le donjuanisme semble impossible ici, et l'espèce e gloire dont on l'entoure ailleurs, inconcevable. Les euves (il y a cent ans on les brûlait avec le corps de ur époux) ne se remarient plus. Beaucoup de jeunes ommes dévoués à leurs études demeurent vierges jus-u'à leur vingt-cinquième année. D'autres, afin de se

garder tout entiers pour l'œuvre de charité, font vœu d chasteté pour toute la vie. Il est des couples mariés q la reprennent d'un commun accord.

Le corps du prochain est sacré. On n'est pas frôlé n bousculé dans la rue, on ne se serre pas les mains pou se saluer, ni ne se touche au coude ou à l'épaule. Quan une femme veut passer un seuil où deux hommes s trouvent en conversation, elle frappe dans ses mains e les interlocuteurs sautent de côté et d'autre pour la laisser passer. Il n'existe pas de jeux ni de danses qui soien des simulacres des jeux d'amour et peut-être des travaux d'approche. Nulle part la presque totale nudité n s'allie si harmonieusement avec la parfaite décence.

Un préjugé veut que le climat des pays chauds incit au relâchement des mœurs et à l'orgie, mais le fait es que plus on avance vers le midi et vers l'orient, et plu les choses de l'amour revêtent un caractère dangereu et sacré. Ce qui, à New-York ou à Berlin, s'étale dan la rue, se retire ici derrière trois murs de temple. Encor est-ce le haut courage de l'esprit, la sérénité de l'intelligence illuminée qui, seuls, déchirent le voile. Et l pierre millénaire en témoigne.

Le philosophe sur le toit

Shrirangam, janvier.

C'est dans la quatrième enceinte que j'ai rencontré l philosophe. Nous nous sommes abordés et nous nou sommes mis à discourir de Dieu comme si nous nou étions toujours connus. Le trident de Vischnou est pein sur son front au-dessus de ses sourcils touffus. Sa fac grisonne comme l'éteule blanchit aux champs, après l

ıoisson. Le cordon sacré en travers de sa poitrine nue ıe le fait connaître pour un brahmane. En fait, il me onduit à la maison de ses aïeux, accolée au mur de la oisième enceinte, petite maison mais ornée en façade 'antiques bois sculptés. Un étroit escalier mène sur le oit plat où nous nous asseyons les jambes croisées. Le egard d'ici découvre les tours inégales et, par delà les ıurs, dans le feuillage, comme une grenade, le sanc-uaire éclatant.

C'est alors que l'homme marqué au front du signe de 'ischnou se prit à me parler du Dieu unique, non-dou-le et personnel, créateur de toutes choses visibles, 'est-à-dire du monde, et invisibles, c'est-à-dire des ieux; sans forme, sans nom; habitant dans le cœur de hacun; à la volonté duquel nous devons abandonner la ôtre, de la grâce duquel nous pouvons attendre le sa-ıt... Je croyais entendre parler le Bienheureux Kempis u Tauler. J'aurais pu citer saint Augustin à l'appui de e qu'il disait de la grâce. Comme je lui faisais remar-uer l'orthodoxie chrétienne de ses doctrines, il m'ex-liqua qu'il faisait de l'Évangile sa lecture de chaque oir, qu'il y apprenait à mieux comprendre la Gita et à evenir meilleur hindou. Puis il me parla de la divinité e Jésus-Christ et du mystère de l'Incarnation. « Je rois, dit-il, à la vérité de cette incarnation, mais non à otre Église qui ne croit qu'en elle, qui prétend limiter toute-puissance divine à cette incarnation unique, qui ense tenir un pacte avec le Tout-Puissant et la garan-e qu'il n'y en aura jamais d'autre. Est-il un mot de ésus qui justifie le « Fils unique » du Symbole des pôtres ? » Je citai aussitôt : « Celui qui n'est pas avec oi est contre moi, celui qui n'amasse pas avec moi dis-erse. » Le philosophe répondit : « Celui qui n'est pas ontre moi est avec moi », vous en souvenez-vous ? Je

m'en souvenais, mais c'était à propos d'un prophète errant aux temps de Jésus que ces paroles furent dites, et les disciples demandaient au Maître s'ils devaient tenter de le confondre et de le faire taire. Le Vischnouite reprit : « Jésus a dit : « Qui me voit, voit le Père, je « suis un avec le Père. » Il n'a pas dit : « Je suis tout « seul avec le Père : quiconque prétendra ou a prétendu « à l'union sera ou a été un imposteur. » En vérité, nous avons eu jusqu'à ce jour une longue série d'incarnations pareilles à celles du Christ Jésus, annoncées par des prophéties et confirmées par des miracles. Nous croyons que chaque fois que le mal est sur le point de prévaloir, Dieu de nouveau s'incarne. Vous voyez bien que l'incarnation de Dieu en Jésus a été insuffisante aux peuples à qui elle a été révélée. »

La tolérance des Hindous est d'une nature tout à fait différente de la nôtre. L'esprit libéral d'Occident n'est tolérant qu'en mesure de son indifférence à la religion. Pour lui, un certain nombre de besoins matériels et d'intérêts commerciaux sont la raison qui joint les pièces de la morne machine sociale, et les opinions religieuses d'un chacun sont choses personnelles en lesquelles il est futile et dangereux d'intervenir. Plus héroïque à ce compte la tentative du Moyen-Age d'édifier le royaume en unissant les hommes par la tête, en les forçant dans la formule d'un unique *Credo*. Mais l'exigence religieuse de l'Hindou ne se tient pas pour satisfaite de l'unité de la formule. L'union qu'il cherche avec lui-même, avec les autres hommes, avec Dieu, est une expérience intime, ineffable, au-delà de toute formule. C'est pourquoi toutes les formules sont bonnes, c'est pourquoi toutes sont insuffisantes. On ne lui fera pas renier sa religion en lui prouvant qu'elle est imparfaite : il le sait : la perfection n'est que de Dieu. Celui qui possède une expé-

rience religieuse différente de la sienne n'est pas toléré : il est recherché, suivi, vénéré. L'Inde est sur ce plan comme sur tous les autres la patrie de la paix.

Le dieu vivant

Tiruvannamalaï, février.

Il avait seize ans quand il est monté au temple. Là, je ne sais ce qui s'est passé entre Dieu et lui, mais il est sorti du lieu saint sans regard dans les yeux et sans voix dans la bouche. Il est descendu dans le bassin des purifications; il a laissé ses vêtements sur les marches. Il est sorti du temple tout nu; il s'est accroupi au pied des murs extérieurs. Il est resté là pendant des jours sans bouger. Les gens le secouèrent croyant qu'il dormait, mais il avait les yeux ouverts. D'autres lui apportèrent des nourritures qui séchaient à ses pieds. De pieuses femmes versèrent dans sa bouche un peu du lait qui reste aux égouts du temple après avoir coulé sur le corps des dieux.

Enfin il se leva, marcha et mangea, mais il ne parlait point. S'il avait faim, il frappait dans ses mains sur le seuil d'une maison, et ce qu'on lui apportait il le jetait dans sa bouche, puis passait son chemin. Après quelques mois, le bruit courut qu'il était fou et l'on commença de lui jeter des pierres. Il n'aimait pas le bruit; c'est pourquoi il s'est retiré sur cette montagne qu'il n'a plus quittée depuis trente ans. Elle était alors toute boisée et hantée par les bêtes féroces.

Quelques curieux, s'aventurant à sa recherche, le trouvaient couché dans une grotte humide au milieu des scorpions. Un pèlerinage s'établit peu à peu, et la réputation du saint se répandit.

Ce fut alors qu'ayant entendu son nom, je quittai ma ville, me sentant appelé. Portant un panier de fruit pour offrande, je pris les sentiers que descendent le eaux sauvages à la saison des pluies.

Quand je l'aperçus assis au sommet d'un escalier d rochers, je laissai tomber mon panier, et, la face contr terre, je pleurai sans plus pouvoir me retenir.

Lorsque je relevai la tête, il était descendu et se pen chait sur moi. « Mon fils, ne pleure plus. » Il n'avai pas parlé depuis cinq ans. « Ou plutôt, pleure, ajouta t-il, puisque ces larmes sont sans amertume. Tu a pleuré de désespoir, mais voici venues les larmes du sa lut. » En fait, j'avais perdu coup sur coup ma femme mon fils, ma fille, et j'avais dit à mon cœur insensé « Dieu n'est pas. »

Il me parla encore : « Quand le paysan frappe sa rob sur la pierre du fleuve et la tord, ce n'est pas qu'il lu veuille du mal; il la veut propre pour le jour de la fête De même, quand Dieu frappe l'homme et le lave de lar mes, c'est qu'il veut s'en revêtir. » Après un peu d temps il ajouta : « Tu avais perdu tes proches et tu pleu rais de désespoir, mais tu avais perdu quelque chose d bien plus proche que tes proches et tu ne songeais pa à en pleurer. Tu t'étais perdu toi-même, et maintenan tu vas te chercher et tu te trouveras : ne pleure plus mon fils. »

Je n'ai pas quitté le Bienheureux depuis lors. Je l'a vu descendre du haut de la montagne au pied de la mon tagne où il demeure aujourd'hui, j'ai vu se bâtir le huttes de l'Ashram autour de son siège fixé, et les pèle rins de tous pays venir lui demander sa paix.

Le disciple me conte ainsi sa vie, en ce point du mon d'où l'on découvre toute la plaine semée de sanctuaires coupée de lacs artificiels jusqu'à la plate et maigre vill

t aux pyramides sculptées du temple à Shiva-dansant.
Le Bienheureux est un petit homme presque nu, au
hef branlant et chenu et qui paraît le double de son
ige; il a la bouche toujours entr'ouverte, l'œil gris dé-
onnaire et vacant. On l'a placé sur un petit canapé
l'un parfait mauvais goût, on l'a entouré de braseros
l'où montent des encens. Les disciples jour et nuit sont
issis par terre dans son silence. Parfois quelqu'un en-
re dans la grande salle ouverte : il s'étend par terre de
on long, touche le pavé du menton et du front, puis se
elève et va s'asseoir parmi les autres. Le Bienheureux
ie le voit pas, le Bienheureux chasse une mouche du
out de son nez. Le soir, les brahmanes se réunissent
iutour de sa couche et chantent leurs prières aux dieux
u quelque hymne en l'honneur du Bienheureux. Car le
Bienheureux n'est pas un sage ni un saint, mais bien un
lieu. C'est Dieu lui-même.

Il est celui qui demeure dans le Soi. Tels que nous
ious trouvons au plus profond du sommeil, déliés,
ibres, absolus, tout-puissants, tel il peut s'atteindre à
oute heure par la force de la pensée et du vouloir. C'est
'enseignement des Oupanishad que celui-ci a retrouvé
ar ses propres voies : « Ce moi qui m'appartient, dit
Shandilya, plus petit dans le cœur que le germe d'un
rain de millet, plus grand que tous ces mondes... » La
radition millénaire n'a pas été interrompue.

Pendant les trois jours que j'ai passés en cette re-
raite, le Bienheureux n'a point parlé. Si je l'avais in-
errogé il m'aurait donné sa réponse avec la bonne
râce et la simplicité qui lui sont propres. Mais je n'ai
arde d'attirer ainsi sur moi l'attention. Et déjà je sais
out ce que je veux savoir. Que cet air n'est pas celui
jue mes poumons demandent. Il y a en moi une inquié-
ude chrétienne qui se préfère, bien qu'incomplète, à la

perfection qu'on me propose. Le bien que je cherch n'est point la paix du profond sommeil, mais les délir de l'âme amoureuse. Je sais que Dieu est en mo comme je sais qu'il est aussi en dehors de moi. Je n crois pas avoir le droit de chercher mon accomplisse ment en moi seul, en eussé-je la rare sagesse et le pou voir. Il y a l'autre côté du triangle qui est dans les au tres, et sa pointe qui est en Dieu, et l'âme doit faire l tour pour retourner à soi.

C'est pourquoi je me rendrai à Wardha chez Gandh Oui, pour y apprendre à devenir meilleur chrétien.

Le tadj d'Agra

Agra, avril.

On l'appelait Mumtaz Mahal : « l'ornement-du-Pa lais », et ce fut pour elle que l'Empereur fit bâtir cett tombe semblable à une église et semblable à un pala de fée, pour y dormir à son côté jusqu'à la fin de temps.

Hors de la ville, à l'écart du fort, au-delà du fleuv au-dessus des jardins, se lèvent son enceinte crénelée ses dômes. Je passe la muraile de grès rouge comm par une porte de ville. Je m'avance dans une allée bo bée de portiques de cloître en grès rouge; je m'arrê devant une sorte de grande mosquée rouge. Des ma bres blancs et verts en décorent la façade, où court u motif de rameaux, vivants autant que les verdures d'a lentour, moins que le dessin lové des petites arcades de portiques. Une ogive ouvre la façade jusqu'en hau encadrant une abside rouge qui se creuse jusqu'à l porte à laquelle mène une volée de marches. Je m'ape çois en y montant que la mosquée n'était qu'un porta

›nnant sur la merveille intérieure. L'ombre tombe en
ape sur mes épaules; le rouge de la pierre se fonce et
›urdonne autour de ma tête; mais la merveille vient
ı-devant de moi sur une allée d'eau, blanche, doublée
ır l'eau, blanche d'une blancheur de nuée de beau
mps. C'est, sur le plateau des bassins et des terrasses,
ı coffret d'ivoire, grand comme une cathédrale, cou-
›rt de trois coupoles, gardé par quatre minarets.

L'avenue d'eau longe un pavé de marbre que borde
ı tapis de gazon que coupent des entrelacs de marbre.
es cyprès taillés, des dômes de verdure à larges
uilles, des arbres de rare essence, des fleurs et des
ırfums choisis, de précieux cris d'oiseaux font de ce
rdin un savant paradis.

L'alliance des herbes et des marbres me fait penser
Pise. Le calme plat du lieu aussi. Et le miroir de lu-
ıière qu'est le monument même n'est pas indigne non
lus de cette façade du Dôme où ma jeunesse apprit les
ammes et les clefs d'un ouvrage parfait, et son extase.
e contact des marbres et des eaux me fait penser à
'enise, et le rose du palais des Doges me voile un ins-
ınt cette blancheur. Et cette combinaison des eaux et
es gazons à Versailles, et cette géométrie des verdures
t des pierres, et cette sérénité royale. Mais je ne veux
enser à rien et seulement voir, ne rien voir que cette
hose sans parents ni pareils : cette chose belle — de-
ant qui la terre s'efface, le cœur bondit, la mémoire
échoit.

Mes pieds, brûlés par les dalles des terrasses, bai-
nent à présent dans la fraîcheur des salles du dedans.
'ombre a, sous cette haute voûte, le goût de l'eau de
ource. Des écrans de marbre ouvrés à jour montrent et
achent les deux tombes nues côte à côte. Par un rude
scalier, on s'enfonce dans une crypte où l'on retrouve

les deux tombes nues côte à côte. Les corps repose- dans celles d'en bas. Comme si le roi avait dit : « J suis mort deux fois : une fois pour vous, une fois po moi — tout de même que je me suis marié pour vo mais que j'ai aimé pour moi — que j'étais roi pour vo et seul devant moi-même. » La tombe est sans inscri tion et sans ornement. Un diamant d'une grandeur d'un éclat uniques est enfermé dans la tombe avec roi.

A Sikandra et aux alentours de Delhi, j'ai connu pl d'une tombe bâtie sur un cadre semblable, car tous le princes de cette race ont voulu faire ainsi de leur mo un objet de délice pour les vivants. Mais nul comm celui-ci n'en a voulu faire un poème d'amour.

Ils ont tous usé du grès rouge qui est la pierre d pays, et l'ont orné de marbre blanc venu de loin. Ma nul, sinon celui-ci, n'a accordé sa pleine significatio au mariage des deux pierres. Partout, ici, le rouge pa sionné soutient le blanc, le défend, l'embrasse; donn toute sa blancheur au blanc.

La blancheur du palais aux coupoles lunaires est à fois sein, ventre, hanche, douceur de souffle, grâce c mouvement ; et ses ogives suaves, la grotte fémini abritant une paix d'ombre et d'eau, un mystère c beauté et de mort; et, en même temps, c'est le choc c bracelet froid dans les jeux d'amour, c'est un écrin au serrures d'acier, et couronne et trône inaccessible;

le jour nuée, le soir chair, la nuit lys et joyau.

Hardwar la porte du Seigneur

Hardwar, mai.

Avant de s'engager dans la ruelle qui mène au qua

on quitte ses sandales comme devant la porte d'un temple. Une sonnette tinte continuellement. Des niches illuminées s'ouvrent dans le mur, ainsi que les échoppes en contrebas des marchands de guirlandes. La ruelle est roide et torse. Les villageoises, en robe rouge vivrée de jaune, la remontent, rapportant vide le bol des offrandes. De grands anneaux d'argent emprisonnent leurs chevilles, quelque bague mord les doigts de leurs pieds.

Les robes de glaïeul des Sanniasis illuminent le quai de grès rouge, dont le jeune Gange en sa vigueur verte frotte les marches. Au-delà du fleuve s'étalent des prés, s'élèvent des arbres au feuillage en étoiles, se croisent les lignes des monts, verdoie tout ce qui, dans les images, entoure Krischna debout la flûte entre les doigts.

Des poissons de faïence verte et jaune, couchés en rangs serrés dans le sens du courant, les uns grands comme deux fois la main, les autres longs comme toute une jambe, divins à l'égal du fleuve et profiteurs vivants de cette divinité, attendent l'oblation. Sitôt qu'un plat de bois, de cuivre ou d'argent se renverse, leur tourbillon surgit, ils sautent jusque sur la dalle, avalent la farine, laissent les pétales de rose s'enfuir au fil de l'eau.

Il est accroupi sur la première marche, le dos tourné au fleuve, touchant le flot des talons et des fesses, attablé devant un plateau posé sur le quai et chargé de fleurs et de cailloux. Au moyen d'une cuiller qui n'en tient qu'une goutte, il verse l'eau d'un vase sur les cailloux ; en même temps il suit du doigt sur un livre la marche de la cérémonie et les mantras à réciter de crainte que l'efficacité ne s'en retourne contre lui par l'effet d'une syllabe mal prononcée. De temps en temps, il agite une sonnette au-dessus du mélange.

— On ne voit pas ton visage, homme de Dieu, car tu as jeté ton manteau sur ta tête et n'as pas plus de regard sur le monde qu'une meule de foin. Mais, du fond de leur ombre, tes yeux atteignent les lignes du livre placé devant tes genoux. A côté du livre se trouve une sébile où je vais jeter bien volontiers un païs afin d'acquérir un mérite aux yeux des dieux que tu sers et qu'ils ne soient pas un instant privés de ta lecture.

Voici la file des sages ruisselants de cheveux et de barbe, les yeux fixés à la racine du nez, immobiles sous le soleil et sous les mouches. Quelques-uns se sont bâti une petite cabane à l'entour de la tête, ou bien quelque dévot l'a bâtie à l'entour de leur tête immobile, ou bien elle s'est bâtie d'elle-même par suite de la longueur du temps et de la toute-puissante immobilité de la sagesse.

— Une chaîne de murmures se lève sur les traces du passant, une double haie de membres tortus et secs jaillissent du pavé : ce sont les mendiants qui ne font qu'un seul arbre couché, qui n'ont qu'une seule voix pour eux tous. Pourquoi ne deviennent-ils pas des saints comme les autres ? Ils recevraient asile et nourriture, et peut-être louange par surcroît, comme les autres dont beaucoup ne sont que des mendiants malhonnêtes.

— Les femmes, assises en cercle, chantent, faisant claquer en mesure leur paume sur la paume ou la cuisse. D'autres, plus loin, font claquer leur linge sur la pierre car le fleuve est utile autant qu'il est sacré. Mâ Gangâ notre mère le Gange. Des marchands ambulants vendent des objets pieux et des choses à manger. Les barbiers ouvrent par terre leur petite valise de fer qui contient ciseaux, rasoirs et pâte de savon. Ils opèrent ceux qui s'accroupissent et payent. Ceux-là en ont pour leur argent, car on leur ôte tous les poils du corps, ne leur laissant qu'un mince toupet à l'occiput. Le courant em-

porte les mèches perdues que les poissons dédaignent autant que les fleurs.

— Les coupoles blanchies à la chaux s'écrasent sur les toits plats. La foule dévote encombre les portiques et les escaliers qui trempent dans le fleuve.

— Le petit vieillard est nu et lisse autant qu'un galet du fleuve. Ses artères se tortillent comme des vers autour de son crâne. Il « prend le nom de Dieu », c'est-à-dire qu'il répète Ram Ram Ram, sans se donner le temps de ravaler sa salive. Sa mâchoire, où déjà la mort joue, ne mâche rien d'autre jour et nuit, car c'est là son office, son activité, son bonheur, sa raison d'être, et quand sa voix tarie cesse de donner du son, son nez reste agité comme ceux des lapins par le nom intérieur qui ne se taira qu'avec son dernier souffle.

— Ils sont quatre sous le banian, nus si ce n'est pour une corde autour des reins et une ficelle de linge entre les jambes. Ils sont frottés de cendres des pieds à la tête, ce qui endeuille leur peau et la violace. L'étoupe de leur chevelure teinte de blond ou de roux, et puis poudrée de cendre, pend comme les racines aériennes de l'arbre dont ils se sont faits les prêtres. Le premier entretient le feu sacré, le second se livre à un travail à l'aiguille, le troisième fume son houkka la tête perdue, les yeux sanguinolents. Et le quatrième ne fait rien : il bâille. Dans sa face plâtrée de pitre s'ouvre le four rose de la bouche. Une guirlande de fleurs s'enroule à ses cheveux ramassés en chignon.

Hrichikesh

Hrishikesh, mai.

C'est la cité des hommes qui ont quitté le monde. Les

deux tiers des habitants portent la robe safran des Sam hiasis. On s'y salue de la syllabe « Om ».

Il n'y a guère de maisons dans cette ville. Les mur cachent des cours entourées de portiques sur lesquel s'ouvrent des chambres noires aux portes sans battant Ce sont les asiles des religieux errants. On les voit par tout allumer leurs feux, aller et venir avec leur pot eau.

Au coucher du soleil, tout le monde s'accroupit sur l place publique où il y a lecture, commentaire chanté e prière commune. Des oriflammes jaunes pavoisent tou les jours les coupoles du temple.

Je suis logé chez le Mahant, grand prêtre et chef reli gieux de la contrée. Plus d'un homme de Dieu est venu m'y rendre visite, m'abordant avec la révérence qu'il pensent due à celui qui vient de loin en quête de vérité Ils me demandent où j'en suis : c'est la question d'ici comme ailleurs on demande l'heure. La géographie spi rituelle est science répandue, et toutes les étapes d l'ascèse sont fixées et connues. Qui n'aurait honte à s prétendre plus élevé qu'il n'est ? Pour la plupart, ils on de l'avance sur moi, ayant suivi un maître en leur jeun âge et vieilli à la tâche. L'un d'eux, qui porte une cri nière de lion et des lunettes sur une figure blette d vieille demoiselle instruite, m'offre ses secours et m prie d'entrer en communication spirituelle avec lui voilà sept ans qu'il se travaille et croit pouvoir dir qu'il a atteint à quelque résultat. Il insiste sur le secre dont il faut entourer ces pratiques et sur la régularit des exercices quotidiens. Je regrette, mais je pars de main. Je serai toujours celui qui part demain. Certain affirment que c'est une bonne méthode pour parvenir a détachement.

Il y a des baraques de troncs au tournant du fleuve

ı où le bain est vraiment méritoire et purificateur et oblation valable. La foule s'y bouscule comme à la ɔire, s'y déshabille, s'y rhabille pêle-mêle, achète, ffre, marchande, criaille, chante et rend grâces. Des nachorètes nus habitent les îlots et la forêt prochaine. ’un d'eux s'est fait murer dans une hutte de la rive et 'y tient sans manger, bouger, ni lâcher son souffle. On eut le surveiller par un trou dans le mur. A la fin de on vœu, les hommes viendront avec des pioches le tirer le cette tombe tout vivant. Un autre reste trempé dans 'eau pendant douze heures par jour en hiver, et en été emonte aux neiges éternelles où il se couche découvert t sans mouvement. Un autre encore se tient assis en 'air sans autre siège que le vide, un peu au-dessus des aux, et la foule accourt à ce spectacle.

La jungle commence de l'autre côté du Gange, et les remières pentes de l'Himalaya. Une chaîne de singes end d'une branche sur les failles de la falaise. Il y en des bandes sur tous les toits, où leurs bonds tambouinent. Parfois une troupe d'éléphants sauvages vient iétiner un quartier de la ville, et il est malaisé de les ersuader à la retraite. On est heureux que les tigres 'écartent d'eux-mêmes des lieux habités, car nul ici ne 'aviserait de faire injure à une bête.

LANZA DEL VASTO.

L'Inde et l'esprit de l'Ancien Testament

Nous aimons rapprocher de ce récit du voyage dans Lanza d Vasto, ces pages où M. l'abbé Monchanin, avant de partir au s vice d'un évêque hindou dans l'Inde, fait ses « adieux à Israël c'est-à-dire au groupe d'Israélites (devenus chrétiens ou res israélites) dont il était l'ami et le guide spirituel. D'où sa préc cupation tournée davantage vers l'Ancien Testament que vers Nouveau.

Avant d'aborder les rapports de l'Inde et de l'esprit de l'A cien Testament, M. l'abbé Monchanin fixa les perspectives pers nelles *de son départ. « Je pars, dit-il, comme prêtre auxiliaire missions au service du clergé indigène, en vue de tâches intell tuelles. » Dans ce départ, il aime à voir comme une réparati pour l'impérialisme occidental, et les excès qui ont pu être co mis dans les Indes, comme le signe aussi que la mission co mence à atteindre sa maturité, puisque l'indigène tiendra le r de chef, et l'étranger, celui de subalterne.*

Mais il n'y a pas que ces perspectives concrètes. Le départ l'abbé Monchanin posait à ses auditeurs des questions d'ord intellectuel et d'ordre spirituel. Voici comment il y répondit :

a) *Perspectives intellectuelles*

L'apostolat doit atteindre les élites intellectuelles. faut que l'intelligence aussi soit convertie.

Je dois d'abord indiquer ma position par rapport l'universalisme, par rapport à l'Occident et par rapp à l'indianisme.

L'universalisme s'estompe, car toute option est u exclusion. Mais la pensée indienne a été universali (cf. le bouddhisme). Il ne s'agit pas de rejeter l'univ

salisme, mais de le voir *sub specie Indiae.* (Il y a peu d'aspects qui soient aussi près de l'éternel que celui de l'Inde qui a eu le sens du permanent et de l'éternel au plus haut point.)

L'Occident : j'éprouve un sursaut de ma conscience occidentale au moment d'accomplir le grand départ. Est-ce une trahison ? Tous les problèmes ont leur centre en Occident. Je ne quitte pas l'Occident dans un esprit de dénigrement ni de désespoir. Il a une mission, celle d'affirmer dans sa plus grande intensité la Personne de Dieu et celle de l'homme, de maintenir les maxima des valeurs dans la conscience humaine, son tragique, etc... Ce qu'il y a de plus grand dans la pensée de l'Occident, n'est-ce pas le désintéressement dans la connaissance ? Un S. Lévi a révélé l'Inde à elle-même (l'inverse ne s'est pas encore présenté); un Massignon a scruté le fond de la spiritualité musulmane. Sortir de soi pour pénétrer dans une autre culture et la révéler à elle-même, n'est-ce point se trouver en se dépassant ? Ce n'est donc point trahir l'Occident, mais le servir, que d'accomplir ma mission. L'Occident a d'ailleurs besoin de se faire une spiritualité : le mouvement vers le dehors spontané à l'Occident doit être compensé par un mouvement *ad intus* que l'Inde peut lui apprendre. Il ne doit se complaire en lui-même, il doit sortir de ses frontières et aimer les autres civilisations dans ce qu'elles ont d'essentiel. Il doit se dépasser dans un mouvement intellectuel et spirituel vers l'universalisme et, plus encore, en Dieu.

L'indianisme : désir d'assimilation aussi complète que possible du dedans au dehors, non pas adaptation extérieure, mais assimilation d'abord intérieure qui se traduira comme spontanément par des gestes. Tout commence par l'esprit : se faire une âme indienne, penser selon des modes indiens, ce qui suppose une conversion...

b) *Perspectives spirituelles*

L'intelligence et la spiritualité sont plus mêlées aux Indes que partout ailleurs. Le brahmanisme et le bouddhisme ont tous deux, dans leurs formes les plus hautes, cherché la délivrance dans la connaissance. Ce qui est consonant avec la pensée juive où c'est la révélation, la vérité qui délivrent, avec la pensée chrétienne à fortiori : « C'est la vérité qui vous délivrera » (saint Jean).

Un problème très grave, celui de la conversion, se pose pour l'Inde comme pour Israël. Mon seul désir est que l'Inde soit un jour totalement chrétienne : ne pas le désirer serait ne pas être chrétien. Mais ce désir n'entraîne nullement le prosélytisme, car il faut respecter infiniment chaque conscience et plus encore l'action secrète de Dieu à l'intérieur des âmes : celui qui convertit, c'est l'Esprit de Dieu et non le missionnaire. Il faut seulement apprendre et s'imprégner, afin de repenser le christianisme en indien et de repenser l'Inde en chrétien. Car ce qu'il s'agit de déifier ce ne sont pas seulement des individus, mais l'ensemble de la civilisation. Une conversion n'est pas une adjonction externe, mais un mûrissement du dedans. Donc pas de prosélytisme, mais un travail sur moi-même d'approfondissement. Mon rôle sera de *témoin*.

Je crois donc que je puis demander le secours des prières de mes frères dans le Christ et aussi de mes frères dans les Prophètes.

Je suis l'homme qui quitte une rive et ne voit pas encore l'autre... La foi que je voudrais qui soit portée à travers moi, c'est fondamentalement la foi dans le Dieu unique, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu du pacte et de la promesse. Et vous êtes, comme je le suis, convaincus que l'Inde connaîtra la plénitude d'elle-même quand elle connaîtra ce seul vrai Dieu.

L'Inde et l'esprit de l'Ancien Testament

Je vais aux Indes avec les deux Testaments : le Nou-
eau ne reniant rien de l'Ancien. Et puisque nous re-
herchons ce qui nous unit, étudions les rapports entre
'Inde et l'esprit de l'Ancien Testament.

L'Inde et Israël ont en commun une extrême tension
eligieuse, telle qu'elle a refoulé tous les autres besoins.
Nulle part ailleurs la pensée religieuse n'a autant de vi-
gueur que dans l'Inde qui va jusqu'à dédaigner totale-
nent le phénomène : pas d'histoire, pas de sciences
nathématiques, bien que les Indiens aient été parmi
es premiers mathématiciens. Seule la spéculation reli-
gieuse a tout envahi.

Même aspect dans l'Israël ancien : la civilisation
l'Israël est pauvre à côté de celle d'Assyrie ou d'É-
gypte et même des Hittites; pas d'art même pour le
emple (construit par des artistes de Tyr et de Sidon);
a seule grande œuvre est l'œuvre littéraire, religieuse
l'un bout à l'autre, dans la langue hébraïque, langue
nême de l'invocation. Il y a donc harmonie profonde :
es deux peuples ont choisi les choses éternelles.

La pensée religieuse de l'Inde a toujours été à Dieu
les athées sont une infime minorité), Dieu unique mal-
gré les apparences. Les sages ont toujours su que les
nillions de dieux et de déesses étaient les visages du
Dieu sans visage, modes et formes sous lesquels on se
eprésente le « Dieu sans second ». Mais cet Absolu
st-il divin ou Dieu? mots trop précis pour la pensée
ndienne, car toujours elle a flotté entre les deux : le
héisme est trop circonscrit, le panthéisme trop lointain.

L'Inde a toujours gardé le sens de la transcendance
e Dieu : son « panthéisme » n'est pas résorption de
Dieu dans le monde, mais évaporation du monde dans
e « seul réel » : acosmisme, suppression du monde.

Il n'est pas non plus tout à fait exact de dire que ce
ivin soit totalement impersonnel : ce panthéisme indien

a son origine dans les Upanishads qui en ont four
l'axe dans l'identité de l'âtman et du Brahman (le soi
l'Absolu). S'ils s'identifient, c'est donc que Dieu n'e
pas tout à fait impersonnel, il n'est pas un « non-soi
ce Brahman ne se confond jamais avec une chose,
avec l'ensemble de l'univers, il n'est pas non plus u
loi abstraite : il n'est pas moins qu'une personne, ma
on ne l'appelle pas personne de peur d'y introduire
multiplicité et la finitude. Le divin est le seul parfait.

Même sous cette forme, le panthéisme n'a pas sati
fait les Indiens. En tant qu'hommes de prières, ils so
enclins à la dévotion au Dieu personnel : culte du Se
gneur, de l'Içvara... Depuis le II[e] siècle, cette inflexi
vers le théisme s'accentue toujours (des facteurs inte
nes : influence de Râmânuja et de chantres de l'amo
divin, mais aussi des facteurs externes : Islam avec l'i
fluence de ses ascètes et de ses spirituels, ont infléchi
pensée de l'Inde du panthéisme vers le théisme).

L'Inde a toujours flotté entre théisme et panthéism
comme si rien ne pouvait la satisfaire : d'un côté Di
est ineffable : « Celui qu'on ne connaît pas quand on
connaît et qu'on connaît quand on ne le connaît pas
cerné de négations « non, non!... », et pourtant on trou
aux Indes presque l'équivalent du *Cantique des cant*
ques (la *Gîtâgovinda*).

Comment la pensée de l'Ancien Testament peut-e
équilibrer la pensée indienne ?

Le Dieu de l'Ancien Testament est à la fois Un, tran
cendant et pourtant personnel.

L'unité de Dieu et sa transcendance y sont affirmé
avec plus de netteté que dans aucun texte indien. L'In
a toujours ignoré l'idée de la *création*, elle a seuleme
l'idée de l'*émission* qui altère la transcendance. Plut
que d'accepter cette altération, elle a préféré rejeter
monde dans l'illusion (*maya*).

Dieu est personne : la personnalité de Dieu n'est p
atteinte en Israël à travers des spéculations philosoph

ıes, mais à travers son personnage. Dieu est un personnage de l'histoire. Il s'est manifesté à Abraham, ıaac et Jacob. C'est ce qui détermine l'attitude d'adoıtion et d'abandon en chaque instant, abandon concret : « *adsum* » d'Abraham.

L'Indien, lui, ne fait que se consumer comme le grain e parfum devant la divinité...

C'est parce qu'Israël a été singulièrement choisi que : premier il a pu atteindre la notion de la personnalité e Dieu. Avec beaucoup plus de métaphysique, l'Inde 'y est pas parvenue.

Israël pourtant n'admet aucun anthropomorphisme ui puisse altérer la transcendance de Dieu. Dieu est aint, c'est Lui qui a donné aux Patriarches la voie de ı sainteté et aux Prophètes celle de l'espérance. Son ıystère demeure impénétrable : le Juif est *devant* Dieu lutôt qu'*avec* et surtout qu'*en* Dieu.

L'aspect d'immanence est senti aussi profondément ux Indes que l'aspect de transcendance. La doctrine hrétienne de l'Incarnation a une pierre d'attente dans ı croyance indienne aux *avatars*, descente d'un Dieu ans les formes créées (mais elle est illusoire pour les hilosophes).

Ce n'est point par hasard qu'il y a ces accords et ces ttentes : la terre entière doit être convertie au Dieu 'Abraham, mais il fallait peut-être que cette foi se réandît d'abord en Occident, car si elle s'était répandue 'abord en Orient, il y aurait eu danger de dissolution e la personnalité de Dieu. En Occident, où s'est affirıée la conscience la plus aiguë de la personne, la peronnalité de Dieu a été à tout jamais protégée de toute issolution. Abraham, Isaac et Moïse contestent avec Dieu : Abraham contre Dieu espère sauver Sodome; Jaob a lutté toute la nuit contre l'ange de Dieu et s'apelle désormais Israël (« fort contre Dieu »); Moïse a upplié Dieu de sauver son peuple malgré ses rébellions, ıalgré qu'il eût la nuque particulièrement roide.

La personnalité de l'homme et la personnalité de Dieu sont si intenses l'une et l'autre qu'elles s'affrontent. C'est là ce qu'a donné Israël et ce qu'a recueilli l'Occident.

Israël, l'Islam et le Christianisme ont sauvé le monde de toute atteinte à la personnalité de Dieu. L'Inde n'a jamais possédé le sens de la personnalité de l'homme, sans doute parce qu'elle n'a pas eu un sens suffisamment net de la personnalité de Dieu.

LES LETTRES ET LES ARTS

[.] MALÈGUE. *Un peintre de faste, de drame et de prière : Tintoret.*

« On ne le savait pas si grand. Il se présentait dans l'histoire un peu trahi, un peu coincé entre Titien et Véronèse. On l'accusait d'emphase, de désordre et de noir, plutôt que d'émotion véritable. On n'acceptait point que tant de puissances si fortes et si diverses habitassent ensemble « ce grand et terrible cerveau ». Surtout, de sa vision religieuse, on ignorait la profondeur et l'originalité. »

NOTES ET CHRONIQUES

LIVRES, par J. MADAULE et A. GEORGE : *Judas*, de Lanza del Vasto. — *Correspondance de Sainte-Beuve,* t. III, recueillie par J. Bounerot.

THÉATRE, par H. GOUHIER : *A souffert sous Ponce Pilate,* de Paul Raynal. — *Le jardinier d'Ispahan,* de Jean-Jacques Bernard.

CHRONIQUE ARTISTIQUE, par P. VILLOTEAU : *Du maître d'Aix à la sainte de Lisieux. — Architecture et bâtisse. — Le monde de demain et les artistes de jamais. — Pâques et les peintres.*

LE MOIS ARTISTIQUE, par G. POULAIN.

Un peintre de faste, de drame et de prière : Tintoret

Sans doute n'est-il pas trop tard pour revenir sur l'exposition du Palais Pesaro, où Venise, après Titien, présenta Tintoret. Ce moment déjà paraît d'une autre ère. Quelque lourdes que soient présentement les préoccupations collectives et si graves les remises en ordre qu'elles imposent, peut-être n'en doit-on que plus soigneusement garder, à côté d'elles, certains hauts moments disponibles.

Ceux que réclame l'étude de ce qu'on peut appeler le style spirituel d'un grand peintre sont assurément de ce nombre.

On ne le savait pas si grand. Il se présentait dans l'histoire un peu trahi, un peu coincé entre Titien et Véronèse. On l'accusait d'emphase, de désordre et de noir, plutôt que d'émotion véritable. On n'acceptait point que tant de puissances si fortes et si diverses habitassent ensemble « ce grand et terrible cerveau ». Surtout, de sa vision religieuse, on ignorait la profondeur et l'originalité.

Rêve et foi, tumulte et solitude, drame et chant lyrique, coloris de miniature et monochromie d'eau-forte, de ce Niagara de couleurs et de formes, il faut d'abord accepter de sortir brisé, ruisselant, subissant. Mais on lève ensuite les yeux hors de la cataracte, sur l'arc-en-ciel qui la surplombe.

I

Le fastueux Palais Pesaro offre, en sa régularité iante et l'étalement de sa richesse, cet apaisement l'âge mûr que les siècles classiques substituèrent aux aprices, aux imprévus, aux folies de jeunesse du gothique oriental. Diversité des cintres et des cariatides, olonnes alternées, couplées ou isolées, l'effet de ces variations reste trop discret pour passer l'impression de détail. Toutes ces élégances menues ne se goûtent que de près. Un peu de recul suffit pour qu'une vaste solennité générale les embrasse et les absorbe, une noble unité classique qu'aucune monotonie cependant ne pétrifie, à cause de ces mille variantes de petites tailles.

Vue d'angle et prolongée en longue suite latérale, la façade sur le Grand Canal évoque un faste illimité et comme une profusion de l'espace. Rien n'y marque encore du déclin de Venise, que précisément cette placidité, ce manque d'élan dans la béatitude. Depuis le rez-de-chaussée au style florentin épanoui, sorti de sa gangue militaire, jusqu'au faîte, d'une pesanteur ornée, un hymne de bonheur et de sécurité se répercute de colonne en colonne. Nous entendons le chant trop tranquille d'un des paradis de la terre.

Le visiteur de Tintoret aborde le Palais Pesaro par sa silencieuse cour-atrium, que sa solitude rend pur et aisse immense. Il ne voit que l'envers humide des deux vastes porches fermés qui s'ouvraient sur le Grand Canal pour les fêtes de jadis. Il subit le poids d'un vestibule marmoréen et l'invitation d'un escalier royal. De ces ollicitations de l'ancienne Venise, il recueille l'image qu'il faut : ce regret inutile et désespéré qui monte des trop beaux passés, ce rayon posthume d'une étoile

éteinte et peut-être quelque très fugitive impression d cadavre surorné. Il gravit d'un pas lent ces solennel marches de marbre et de mosaïque, en son petit vesto utilitaire, son costume ironique de tourisme et d'été.

Logée au large dans ce très grand passé, survit l une Venise bien différente, sorte d'intendante de mais princière maintenant éteinte, héritière de ses maîtr Fondue maintenant dans le royaume-empire, dont l'in quiétant visage est si peu fait pour elle, mais elle-mêm active, ingénieuse, populaire, empoisonnée de mazou la ville contemporaine frétille et foisonne en ses cal étroites, simples fissures entre deux murs. Elle instal dans ses vieux palais des musées et des préfectures. El fait merveilleusement les honneurs de ses biennales e autres rituelles cérémonies autour d'un cénotaphe en chanté. Beau pont assis sur deux moments de l'histoire une pile sur chaque rive du temps, elle monnaie le sou venir de bien des vanités tumultueuses qui passèrent e dansant sous ses arches. Une bonne part de son indus trie présente est d'administrer avec finesse et générosit les reliques d'une féerique ville morte.

Bien entendu, pendant la *Mostra* de Tintoret, le tableaux du Palais Ducal et ceux de la Scuola Sa Rocco restèrent où ils étaient. Ces derniers bénéficièren toutefois d'un admirable éclairage indirect qui les renou vela. Sans qu'ils eussent à s'arracher d'une sorte d nuit rousse et dorée, on connut le détail de leurs petite et de leurs grandes manières. On vit clair dans leur secrets.

Bien entendu aussi, c'est à la Madonna del Orto qu' fallait retrouver les deux fresques colossales : le *Vea d'Or* et le *Jugement dernier*. Cet édifice au nom print nier qu'une imagination française a tant de peine appeler gothique, c'est une église minime et simplett

parée de dégradations délicates, endormie en des quartiers abandonnés.

*
* *

Sans que rien y soit beaucoup plus silencieux ni ruineux qu'ailleurs, peut-être à cause de cette désolation spéciale que prend le vaste dans le délabré, ces districts du nord de Venise respirent une variété de tristesse particulièrement déserte, une plus parfaite plénitude du silence vénitien.

Dans les plus grands sommeils de la province française, les diverses présences de la terre suffisent à conférer aux bruits une sorte de profondeur dure ou soyeuse, quelque chose comme un volume, une épaisseur, une troisième dimension de la sonorité. Mais en ces espaces désincarnés, nourris d'eau et de ciel, les sons ne vont point, comme à leur ordinaire, nourrir le bruissement compact et profond des villes. Déposés à plat sur de lisses surfaces d'air, vierges de tracés antérieurs, ils y séjournent quelques secondes, timides, précaires, visibles entre deux vols, cernés par tant de silence. L'étendue taciturne où ils s'incorporent les engloutit et les continue à la fois.

Pas davantage ces lieux n'en rappellent d'autres, parents néanmoins dans la famille géographique des pays traversés d'eaux mortes. Ils ignorent les intimités terriennes et calfeutrées qu'on respire à Bruges, ce ton de chaude vase brune et rose spécial aux vieilles briques des Flandres, le marron mordoré que prennent autour des béguinages les petits canaux confidentiels. Eux sont les sujets d'une plus froide et vaste lumière.

Si l'appareillage sous-jacent des briques perce bien souvent sous l'enduit vénitien, ce délabrement ne des-

sine qu'une variation courte, une faible licence des colo-ris. Il n'affecte en rien la mélancolique unicité des gris, cette vacance de la couleur, ce symbole d'atonie et de solitude. La différence des saisons influe peu sur la grandeur déserte qui pèse sur nous en ces régions muet-tes. Ces beaux lieux pleins d'antique tristesse, on ne les peut bien goûter que sous d'immenses cieux d'un gris de mer.

II

Certes, il est facile de construire des cloisons et des genres dans le vaste ensemble de cette œuvre. Et d'ail-leurs il le faudra bien. Mais d'abord la suite des dates avertit de n'en pas être tout à fait dupe. Le coloriste, le dramaturge, le lyrique, trois structures de Tintoret à peu près successives et qu'il est classique de distinguer. Mais il arrive aussi qu'elles coexistent et collaborent. Les procédés ne se consolident que lentement en ces puissants partis pris qui constituent la manière des maî-tres. Les caprices de leur sensibilité créatrice connais-sent des retours de flammes, des états de transition, des visages mixtes où les traits se mêlent un peu.

Et surtout le seul moyen de comprendre ce qui lui est propre, ce qui le sépare de ses influences et de ses doci-lités, ce n'est pas la simple évolution des techniques. Celle-ci requiert une explication au lieu de la fournir. Elle est un effet de quelque chose d'autre. Depuis ces fêtes de la couleur, ces grandes splendeurs initiales pa-reilles aux galas du début d'un règne, jusqu'à leur res-triction et même leur extinction ascétique, ce n'est pas une évolution technique qui montre le passage, mais un approfondissement spirituel.

Au bout d'un assez long voyage à travers ses œuvres, nous nous trouverons à la fin en face d'une certaine peinture religieuse qu'il nous faudra définir quand les matériaux s'ordonneront devant nous.

***

Malgré les reflets d'un modèle illustre qui luisent, comme il était inévitable, sur le printemps de Tintoret, il n'en faut pas faire, même à ses débuts, un clair de lune de Titien.

Ces peintures, aussi bien chrétiennes que mythologiques, qui s'échelonnent jusqu'aux environs de 1560, la *Pala de sainte Ursule,* l'admirable et classique *Présentation au Temple,* l'*Annonciation* du musée de Berlin, la *Suzanne* de Vienne, la *Circoncision, Danaé, Agnès,* le *Miracle de l'Esclave,* l'*Invention de la Croix,* toutes révèlent un tour d'imagination colorée qui doit beaucoup à son puissant devancier. Mais elles trahissent moins une parenté profonde qu'un désir d'émulation sur une trace prestigieuse.

Dans la *Pala de sainte Ursule,* que la *Mostra* emprunta pour quelques mois à l'église San-Lazaro, un cortège de figures féminines suit la sainte, deux à deux. Multicolores, versicolores, elles s'avancent en une longue pompe, juvénile et grave. D'exquises étoffes rose groseille, rose bonbon, rose sel, ou carmin, ou roux, ou vert bronze, ou brun sourd à racines verdâtres s'offrent avec une prodigalité limpide sur les somptueux corsages, sur les traînes concaves des robes de cour, sur toutes ces toilettes des beaux pays irréels.

Mais, en dépit des romanesques joies qu'elle nous donne, une telle couleur ne monte pas spontanément de l'essence des réalités picturales. Nous ne la sentons pas

nécessaire, produite et sécrétée par elles. Nous protes-tons contre une trop belle gratuité. Posée à part sur ces courbes charmantes, comme un décor, comme un man-teau, elle ressemble à un ornement ardent et chimérique ajusté avec une prodigue magnificence, en un arbitraire éblouissant.

Derrière les premières splendeurs du défilé virginal et chargés d'évoquer les lointains, s'enfoncent d'admira-bles bleus : des bleus de joyau, des bleus de flamme bleue, des bleus de toute gamme et de toute nuance sauf cette brumeuse nuance mourante et épuisée, préci-sément propre aux lointains. C'est par d'autres procé-dés que devra se révéler la distance : des silhouettes transparentes marquées aux arêtes par un gris blanchâ-tre d'apparition posé sur leur vert métallique et leur précieux rose fané.

Au contraire de nos attentes et jusqu'à l'extrême li-mite de la théorie sacrée, ce coloris garde des puretés précises, des proximités de miniature, une magnifique dureté de pierrerie en son blanc fantomal. C'est un conte de fée où tout est diamant, arête, émail et tyran-nie. Tout éclate de despotisme visionnaire et d'autori-taire netteté. Tout en lui nous est imposé. Nous le subis-sons. Nous n'y participons que domptés.

Le déchet n'est pas négligeable. Nous ne pouvons lo-ger là, comme dans les ors et les brumes de Gelée ou de Watteau, aucun de ces prolongements de rêverie in-séparables de nos contemplations, aucune invention sen-timentale collaborante, nul murmure de nos cœurs com-plices.

Nous sommes là cependant devant les plus riches et fertiles motifs : de longs cieux horizontaux d'un éclat utopique, la poésie des caravelles et des vastes voyages une brise de légende et de mer. Avec un tout autre sen

sthétique, cette peinture garde dans la splendeur des echniques vénitiennes la sèche netteté des primitifs et uelque cousinage avec l'Ursule de Bruges.

Nous le savons bien : pas plus que Tintoret, Titien e s'asservit à une sorte de loi sur la vraisemblance mpirique des teintes, ni ne se propose en face des choes le scrupuleux prolongement flamand. Et cependant es moelleuses couleurs royales semblent monter de la onsistance même des êtres par quelque maturation pontanée, tant nous sommes persuadés de l'identité nterne des coloris et de l'objet, même si l'objet est imainaire. L'intimité avec ces imaginaires où Titien a su ous plonger nous affirme que ces revêtements-là leur ont consubstantiels. Cette harmonie lente, profonde, omogène, du fond de l'être et de sa splendeur externe, st-elle rêve, est-elle réel ? Que nous importe ! C'est le éel de nos rêves et nous ne cherchons pas plus avant.

Devant cette profondeur d'art, le prestigieux coloris e Tintoret garde une apparence de superficiel. Il suggère quelque chose de moins impassible et de plus impatient, un moindre goût de l'accord parfait, une moindre communion avec l'âme des formes et comme un hant plus léger. Peut-être même quelque désir d'héoïsme et de jactance, une phrase de fanfare cuivrée... Nous comprenons déjà qu'il lui sera facile de s'en ésencombrer à quelque moment ultérieur de son art.

* * *

Même absence de nécessité, même émaillure éclatante t surajoutée dans la *Voie Lactée* de la National Gallery ı qui, bien entendu, les coutumes anglaises interdirent voyage), dans la *Femme adultère* de Rome, dans la *ainte Agnès* de la Madonna del Orto.

Ajoutons tous les tableaux mythologiques et les som
tuosités officielles du Palais des Doges, *Ariane et V*
nus, Minerve et Mars, les *Trois Grâces*, et tous les pl
fonds, toutes les galeries, tous les triomphes de Veni
Mélange improbable de toutes les joailleries, cette al
gresse de création colorée étale sur le rêve un seco
rêve, et sur le vrai monde un double, fait de décors,
diamants, de miroirs.

A cette manière encore, quoique assez postérieur
appartient la délicieuse *Annonciation* du musée de Be
lin. Même superstructure éblouissante, même éclat pos
du dehors sur les choses et circonscrit avec une fran
chise d'émail. Une couleur très rare pare ce manteau
étalée là pour sa seule rareté savoureuse. Cette rob
noisette et feuille morte enclôt des chatoiements bron
zés littéralement inexprimables. Cet ange repose au cen
tre d'une substantielle fumée bleue de feu d'artifice, a
contour précis et dessinable. Mais ici quelque pressent
ment m'arrête, quelque crainte de sous-évaluer le joyau

Car ces minces fumées d'encens pur aboutissent —
marque de grand peintre, maître de ses trois dimension
— à de solides figures, d'un charme rond et charnu
d'une substance lourde et parfaite. Marie, presque pâmé
en ses teintes célestes, reste sous ses draperies hiérat
ques un beau corps souple et pesant. La vérité pictu
rale de l'ange tient à la consistance plumeuse, velouté
duveteuse de ses ailes. Il est vraiment porté, souten
entre ciel et terre par la molle et réaliste puissance d
ces rémiges, faites pour battre en de grands courant
d'air.

Mais, d'autre part, ces bouquets de blancs tendre
de carmin, de sang clair, ces azurs précieux et ces or
verts, ces tons innocents allégés de matière et comm
posés sur des brises, nous savons qu'ils ne sont que le

arbitraires couleurs de jardins enchantés. Dégagés du devoir d'imiter la terre, ils définissent des solitudes claustrales et princières, palais terrestres ou pays d'Éden. Ils créent leur propre univers en couleurs d'escarboucles, d'évangéliaires et de missels. Mais l'âme des personnages sacrés diluée dans ces décors est presque entièrement engloutie en eux.

***

Ce qui aggrave pour ces peintures le danger d'irréel, c'est l'académisme conventionnel qui les guette.

Ni les silhouettes d'homme ne se délivrent ici de ce parti pris d'athlétisme acrobatique dont le redoutable dessin de Michel-Ange a couvert l'Italie, ni les figures féminines ne sont exemptes d'une joliesse un peu accordée d'avance. Et l'individualité ici et là risque de s'y dissoudre.

Certes, elle disparaît aussi de certaines œuvres de Titien, mais c'est en un autre sens qu'elle en est absente et bien plutôt celles-ci s'en allègent.

Dans la *Danaé* qui est au musée de Naples, l'ombre du rideau qu'a tendu Titien couvre à demi l'inintellectualité sereine et quasi animale du visage pour appeler le regard sur quelque chose comme un marbre charnel. Ce riche blanc d'une lourdeur placide, pareil à une statue parfaite et dorée par les siècles, il suffit qu'on y sente l'affleurement des mystères organiques sur un tiède velouté humain. L'intention du chef-d'œuvre ne va pas plus avant. Cette épaisse fleur corporelle, cette royauté assoupie écrasant ses coussins regarde tomber une vague pluie de ducats d'or avec une sympathie condescendante qui n'est qu'une forme de son sommeil. Nul besoin d'âme dans un assoupissement si simple.

Mais quelque chose de moins haut et plus large, une sérénité sans pensée, le repos de la matière parfaite, un chantonnement muet de bête heureuse. Cette couleur qui monte des profondeurs anatomiques est comme la conscience de la chair. Nous sommes devant un grand poème biologique et l'une des plus belles réussites de la vie.

Toutefois, même en ces fêtes exclusives, ce monologue de la lumière, Tintoret reste aigu, intellectuel, chercheur. Il ne s'enivre pas de ces vasts chants de l'animalité ni de cette inconscience panthéiste. S'il côtoie le danger d'académisme qui guette ces formes idéales, c'est d'un autre côté qu'il s'en évade à cette période de son art.

Sa *Danaé* du musée de Lyon offre un corps aussi lumineux, aussi splendide, quoique peut-être moins près du marbre et d'une couleur moins nourrie. Mais la petite figure bien coiffée qui la surmonte se révèle intelligente et calculatrice et pleine d'esprit. Entre les rideaux du lit, sur le tapis et sur son corps, elle surveille la chute de sequins précis.

Beaucoup de ces jolies filles au front large, au menton aigu, presque triangulaire, ajoutent ainsi à leur vénusté un aspect physique de finesse, de secret, de silence. Les *Trois Grâces* du Palais Ducal, la *Minerve* qui repousse Mars, *Arsinoé, la Femme adultère,* sont filles de même race et surtout de même caste, car le social ici précise et dépasse l'ethnique. C'est dans cette direction-là que se produit l'évasion. Ces visages spirituels et délicieux ne sont pas sans rappeler les peintures mondaines, française et anglaise, du XVIIIe siècle.

De la *Femme adultère* qui est à Rome, je n'aime pas le Christ trop joli. Nous sommes à la toute première époque de l'œuvre : religieusement, ce Christ n'existe

as encore. Mais la pécheresse respire déjà un mélange e confusion et d'ingénuité, délicieusement gênée et resque salonnière dans ses larges architectures heu-euses, une honte mondaine de flagrant délit et de situa-on perdue. *Marthe et Marie,* de la Pinacothèque de Iunich, sont deux fines créatures, parfaites maîtresses e maison, et rien ne donne l'idée d'une vocation con-emplative chez la femme debout ni chez l'agenouillée.)ans l'*Adam et Ève,* à la Galerie Royale de Venise, Ève ui présente la pomme à son homme épouvanté, indivi-ualité inverse, cache une mince teneur de sournoise ottise dans ses yeux d'enfant gâtée, sous son front êtu et charmant.

Au reste, en ces explorations des visages, Tintoret ne lépasse pas cet aspect social de l'âme, même si les effi-ies réclament davantage. Et peut-être n'est-il que de ui ménager avec Titien un autre terrain de confronta-ion pour pénétrer un peu plus avant dans son art.

En ces portraits célèbres de Titien : *L'Homme au gant* lu Louvre, le *Concert* du Pitti, *Charles-Quint* du Prado, e *Pape Paul III* de Naples et bien d'autres, il semble ue le maître s'arrête volontairement court devant la onfidence intégrale. Toutes les directions internes du isage, toutes les lignes de force spirituelles, tous les ndices, tous les tics de sensibilité et de pensée, et même ous les surfaces le recel profond du derme et des os, outes ces sincérités mentales et organiques, un regard nfaillible les a notées pour nous.

Mais la synthèse dernière reste merveilleusement ré-ervée par ce réaliste de génie. Le creux le plus creux lu cœur, nous ne le sonderons pas. Dans cette combi-aison infiniment complexe qu'est une âme, se cache un nal ressort abscons, une ultime serrure résistante que ous ne ferons pas jouer. Cet incognito suprême est

suprême vérité. Nous ne touchons jamais le fond d'un homme.

Or, les meilleurs portraits de Tintoret s'arrêtent bien en deçà de ce dernier seuil. *Mocenigo, Morosini*, de Ve-nise, *Zeno, Cornaro, Samovino*, qui sont à Florence, *Soranzo* de Milan, bien d'autres (j'excepte peut-être son magnifique et tardif portrait du Louvre) présente pa comparaison une clarté un peu vulgaire. Quelque chose de mousse et d'estompé lime les pointes vives de leurs visages. Une vraisemblance presque banale, une vérité derrière laquelle on n'a pas envie d'aller chercher, étein cette curiosité que Titien enflamme. Cet étrange timbr de refus, ce son de caverne et de secret que rend le cœu des hommes dès qu'un interrogateur vraiment psycholo-gue le percute, on n'a pas assez le sentiment qu'il existe

D'éclatants coloris suspects d'arbitraire et d'orne-mental, une peinture extérieure et mondaine, des âme de décor, de faste et de fêtes, que de limites confine-raient ce peintre! que de contraintes pour le reléguer au superficies de la beauté! Mais il faut reviser cette im-pression première.



Dès cette manière initiale, en effet, l'aspect particu-lier de quelques riches et précieuses toiles dépasse c niveau. Si l'on cherchait entre elles un premier chef-d'œuvre, peut-être le trouverait-on dans la *Suzanne a bain* de la Galerie de Berlin.

Ce tunnel d'or vert que nous connaissons déjà, il s creuse ici à partir de la baigneuse et des premiers cla-potis d'eaux brunes vers les mêmes jardins enchantés Sauf dans l'extrême distance, tous les détails d'un demi-jour de pelouses et de parterres : lichens, bustes, treillis plantes d'eau, plongeons de canards ou de cygnes, s

disposent avec cette même précision de miniature ou d'émail en une lumière rompue, pailletée par les feuillages, ayant à travers ces masses végétales perdu son agressivité et sa brûlure, pris une fraîcheur de cave aérienne, un ton mouillé de ruisseau vert. En ce crépuscule de bassins et d'ombrages, en cette conque creuse dont l'incendie solaire lèche l'extérieur, la baigneuse assèche de belles jambes charnues, et le modelé de ses mains ressemble à une caresse d'Ingres. Ainsi mise à nu en ce matin innocent, sa jeune chair pesante prend une couleur privée et confidentielle, un or presque livide et décoloré dans les eaux.

Cette nudité plonge partie dans la baignoire de roche, partie dans le jour ombreux, partie en des nappes de soleil brèves et ardentes, et la différence des trois valeurs est une merveille. Un éclairage d'aquarium se réfléchit sur l'ivoire du peigne, la buire des parfums, les épingles de la complexe coiffure et tous les objets d'une féminité reflétée. La perle des oreilles, d'une inertie laiteuse, a l'air de quelque flatterie pour la nacre de la chair.

Une première conquête, c'est donc ce début d'accord et de continuité entre couleur et substance, la parenté de l'une à l'autre, une unité accrue de la rêverie. Cet éclat d'un épiderme doré qu'une arrière nuance bleuâtre pâlit et exténue, nous le sentons cette fois appelé par le frais des ombres et le contre-jour mouillé des fontaines. Il est l'équivalent coloré de ces tremblements élémentaires que suscite sur les épidermes l'imminente plongée dans l'eau.

Mais de plus, une vie de salon et même de boudoir se laisse deviner sur ce prestigieux paysage. Nous sommes en un cabinet de toilette, dans l'intimité d'un domicile particulier, et ce plein air n'y change rien. Ce corps

moins nu que dévêtu, défendu par toutes les conven
tions sociales de la réserve et des voiles, ce qu'il nou
offre c'est moins la lumière ambrée du marbre que l
pâleur secrète et presque bleutée des belles chairs fo
tuitement visibles.

Et le visage est tout social aussi. Les sourcils se
haussent faiblement sur de pures paupières baissées, e
une chasteté qui souligne. Une délicate hauteur ironiqu
serait facile à cette bouche, et déjà il semble que nou
l'apercevions au léger retroussis de la lèvre supérieure
Cette scène de plein air ressemble à un portrait mondai
de chez nous.

Enfin voici qui renforce encore ce ton social, qui l'é
toffe d'anecdotique, de comique et même de burlesqu
dans l'humain.

Derrière la clôture de feuillage, à l'angle gauche d
la toile, posée sur le sol comme un légume, une volumi
neuse chose insolite, ovale, d'un blanc d'os ou de co
quille, épie. Et c'est un crâne d'homme, en effet, poli
blanchâtre, précurseur d'un corps rampant. Deux yeu
humains, centres de cet espionnage, eux-mêmes magni
fiquement invisibles, se devinent en un fouillis de rides e
de barbe. Une calvitie proéminente, de couleur calcaire
enferme comme en une cassette osseuse tout un mond
de respectabilité confite et de vices couverts. Ce rampe
ment sur le sol, ce cuir chevelu, lisse et luisant d'un
séborrhée de vieillard, c'est lui l'inconvenant, l'im
monde, et non pas ce nu pur et pudique, dérobé, pro
tégé.

Nous retrouverons sur d'autres toiles ce sens savou
reux du comique, mais discret, occasionnel et comm
dédaigné devant de plus grands dons.

La *Délivrance d'Arsinoé*, qui est à Dresde, expos
ces mêmes splendeurs épidermiques et cette fraîcheu

ınaire de la *Suzanne au Bain*. Mais l'entour est autre. Nous entendons ici les premières mesures d'un chant guerrier et romanesque, un couplet de l'Astrée chanté à Venise.

Des ombres théâtrales couvrent un paysage de nuit, de mer et de forteresse. Un donjon aux pierres bosselées dont le pied plonge dans les flots, le corps lumineux d'une princesse évadée, balancé en une barque sur une eau laiteuse, des reflets sur des cuirasses, leurs lignes dominantes qui luisent sourdement, tous ces brassards, gantelets, épaulières, braconnières, gorgerins, parties d'armures pareilles à des articles d'insectes cuirassés, tel est le tableau nocturne. Une dure lueur militaire et chevaleresque, par un procédé que nous connaissons déjà, se dispose comme en filigrane sur ces schémas noyés d'ombre. Un minuit de tempête et de galanterie se creuse autour de la tendre clarté féminine émanée du beau nu nocturne, ploie vers elle et la borde d'un métal héroïque.

En toutes ces œuvres de la première manière respire assurément la sensualité des grands Vénitiens, cette rêverie autour des nus que mènent Corrège, Giorgione, Titien, Véronèse et bien d'autres, cette confidence classique sur la beauté humaine qu'ils expriment avec nervosité, sérénité ou langueur, suivant leur nature artistique. Mais se trompe-t-on beaucoup en ne la croyant pas essentielle à Tintoret ? Accessoire splendide et, somme toute, secondaire, attrait supplémentaire posé sur la surface de l'intention, elle est l'empreinte du lieu et du temps, la fioriture magnifique et surabondante de l'inspiration véritable.

D'autres toiles vont laisser voir beaucoup plus clairement dans ce luxe de chairs et de décors, emmêlé à lui, distinct de lui, le vrai sujet irremplaçable et véhément.

Une émotion concentrée, une minute pathétique et quel-quefois moins d'une minute, polariseront ces couleurs d'émail. La *Présentation, Sainte Agnès,* de la Madonna del Orto, le *Miracle de l'Esclave* de la Galerie Royale, l'*Invention de la Croix* de l'église Sancta Maria Mater Domini, autant de transitions, autant d'exemples de ce nouveau mélange d'âme et d'orfèvrerie. Nous assistons à l'apparition du dramatique un peu déguisé sous l'éblouissant, mais on y savoure déjà comme un avant-goût des violences de San Rocco.

* * *

Taine a consacré au *Miracle de l'Esclave* une page enthousiaste. Quelque chose éclaire la scène à ras de terre : le buste blanc et nu d'un corps écrasé sur le sol. Au-dessus de lui se bouscule une foule stupéfaite, pleine de cris, de gestes subits et justes. Çà et là, des effets d'exotisme barbaresque, coloris aigus et singuliers, turbans pointus, enroulés en brioche.

Dominant la scène, un petit vieillard surplombant se penche dans son siège de juge. Le bourreau lui tend de bas en haut, en un pittoresque oratoire et athlétique, un marteau de torture brusquement cassé dans sa main. Sur le sol, des débris de cordes, des instruments en bois, tous les indices d'une destruction instantanée. La foule regarde ce qu'il faut bien appeler le côté humain de la scène, ce buste blanc terrassé, ces débris sur le sol, le manche cassé de ce marteau.

Cependant, un corps volant tombé du ciel, gardant l'élan d'une chute immense, immobile et puissamment noir dans le contre-jour de sa vaste auréole, plane au milieu de l'air en un raccourci célèbre. Il est là, devant nous à cinq mètres de terre, et son étalement que rien

ne supporte couvre la foule comme un toit. Tournée vers le ciel, la plante de son pied s'applique contre l'air comme elle ferait contre un plafond, et ce détail souligne le plus audacieux renversement de toute pesanteur commune.

Or, parmi tous ces gens qui regardent, nul n'aperçoit l'être prodigieux. Au bout d'un bras gigantesque, son doigt continue sur le marteau le geste rituel ou l'influence magique qui vient de le briser. Cette main placée à quelques centimètres de leur tête, aucun personnage ne la remarque. Nul ne voit cet ouragan immobile, ce souverain planement d'aigle au bout d'une descente fulgurante. Il faut bien qu'enfin nous comprenions : ce grand corps surnaturel échappe aux prises et aux regards de la terre. Nous seuls, les spectateurs de la peinture, sommes admis à cette manifestation surhumaine. Seuls, nous sentons le heurt moral du miracle.

Tel est le puissant procédé qui nous jette à la face quelque chose comme un souffle spirituel, comme un signe tombé de l'invisible.

Nous sommes devant une peinture intense, une coupe subite dans la durée. Une minute avant ou après, et la scène ne serait pas encore ou ne serait plus.

Cet étonnant moment d'âme se place dans le somptueux spectacle de couleurs que nous connaissons. Mais ce poli des bronzes, reflets d'armes et d'armures, cassures des soies, amalgame de luxes et de forces, toutes ces gratuites splendeurs sur lesquelles Taine déversait son admiration ont enfin conquis la claire conscience de n'être que des jeux de la plus rare orfèvrerie picturale, des chatoiements, des décors, quelques éblouissantes et fortuites émergences du sujet profond. Ils trouvent leur droit à l'existence comme accessoires radieux. Les vraies valeurs déjà commencent de reprendre leur place,

ce qu'elles feront par la suite avec une bien autre brutalité.

Cette instantanéité d'action qui confère à ces œuvres leur puissance essentielle ne va pas sans quelque obscurité parfois. Il arrive que le peintre nous donne à deviner le mot d'une énigme. L'une des plus fameuses de ces toiles subites : la *Découverte du corps de saint Marc,* au musée Brera, reste en définitive assez mystérieuse dans l'extraordinaire hardiesse de sa lumière. Mais les plus belles de ces peintures savent unir la véhémence et la clarté. Le chef-d'œuvre en est sans doute l'*Invention de la Croix,* qu'a prêtée l'église Sancta Maria Mater Domini.

La Croix où mourut le Christ vient de guérir subitement une malade sur laquelle on l'avait posée. A ce signe on la reconnaît parmi les trois croix que les fouilles de l'impératrice Hélène ont découvertes sur le Calvaire. Encore sous le faix qui l'écrasait miséricordieusement, la malade guérie se relève avec un cri. Il se répercute par une sorte de transmission échelonnée, d'abord sur l'impératrice debout et la main sur le cœur en un geste d'émotion soudaine, puis sur les deux groupes voisins : courtisans, jeunes filles suivantes, grands officiers impériaux.

Nous sommes en cette seconde de silence qui suit un miracle. Inexprimable en sa réalité intérieure, le peintre doit imaginer des équivalents colorés et scéniques de ce cri immatériel. C'est le thème de saint Marc, mais incarné en des associations historiques et humaines d'une tout autre grandeur.

Certes, on retrouve l'habituelle symphonie des coloris et des toilettes, ce chœur de tant de voix : des robes portées par de sculpturales figures, des robes rose framboise, des robes jaune d'or, des robes d'or blanc tra

versé de vert précieux : beautés secondaires. Quelques visibles individualités, d'évidents portraits contemporains n'empêchent pas qu'on sente l'essentiel : la présence et le poids d'un puissant type historique, un certain air romain dans la construction des visages et cette grandeur massive que ressuscitent à Pise les bas-reliefs de Pisano.

La scène qui se propose à nous, ce n'est donc plus ce pittoresque gratuit et éclatant de figurants et de modèles, mais un groupe homogène remonté de la plus riche histoire, un moment ressuscité des grands siècles défunts retrouvés à travers les images que Byzance éternisait à Venise.

Cette majesté impériale si longue à disparaître d'Europe, lentement éteinte enfin en un crépuscule de huit siècles et toujours regrettée, c'est elle qui renaît et respire dans cet air imaginaire qui vient presque frôler nos lèvres.

La lumière qui colore la scène n'est ni le plein air franc, ni le soleil, ni les vastes crépuscules somptueux, ni la demi-teinte des intérieurs, mais une grave lumière générale, stylisée, ennoblie, trempée en une vérité élyséenne, une ressemblance de soir doré, de miel, de vieux marbre, d'arc de triomphe antique.

De beaux horizons très proches, très calmes, les lignes d'une architecture austère et comme humble, y ajoutent cette simplicité du monde ancien dont l'art moderne a tant de fois poursuivi l'archaïque saveur et la rêverie nostalgique.

Elle est là, cette fois, la couleur vraiment nécessaire, l'atmosphère sévère et sereine, la matière précieuse lentement mûrie et macérée dans les épaisseurs du temps, ramenée au jour par toutes les résurrections de l'archéologie et des fouilles.

Beauté de vérité et de puissance, beauté deux foi essentielle, elle nous rend les grands lieux classique l'Acropole, Ravenne, tous les forums, tous les cimetiè res de la civilisation méditerranéenne, un écrasant pass mort dont l'histoire exhume et rapporte dans ses bras l fardeau immense et léger.

Et le voici enfin pleinement visible ce poëte drama que que nous pressentions caché au cœur du coloriste Certes, on l'aperçoit en magnifique compagnie, et parm de bien hauts prestiges. Un drame intérieur, mais logé a cœur des grands édifices historiques et abrité dans leu majesté, une poignante minute, mais cueillie parmi tou les moments triomphaux du passé, nous reconnaisson cette rare alliance. La formule est celle des plus noble réalisations de l'art, en Poussin, par exemple, ou dan la tragédie française aux temps classiques. Or, voic qu'elle se trouve caractériser aussi la peinture religieus vers laquelle nous sommes présentement conduits.

Car c'est bien de cela qu'il va s'agir désormais. C'es la peinture des scènes évangéliques qui se présent maintenant à nous. La peinture religieuse (phénomèn unique dans l'art vénitien) est vraiment la partie pro fonde et personnelle de cette œuvre tumultueuse, cell où Tintoret n'est pas émule, où il ne rivalise pas, où i chevauche librement son démon. C'est autour d'elle qu tournoient ces orageux mouvements de sensibilité, gé nérateurs de grandes trouvailles. Nous l'abordons en u triomphe de couleurs : puissant introducteur, bientôt dé laissé.

(*A suivre.*)

J. MALÈGUE.

Judas [1]

Ni dans la fable, ni dans l'histoire, aucune figure n'est plus repoussante que celle de ce sombre prédestiné. Comme il y a un mystère du Christ, il y a pourtant un mystère de Judas, qui en est l'antithèse. Tel est le mystère que Lanza del Vasto a entrepris de décrire. Il disposait, pour le faire, d'un esprit de philosophe et d'une langue de poëte. Rien de tout cela ne lui fut inutile, car le mystère de Judas, c'est le mystère de l'homme.

Nous portons en nous ces deux abîmes, dont la vertigineuse profondeur effraya Pascal, où Dostoïevsky a lancé sa terrible sonde. Judas sommeille dans nos âmes, et il suffit d'un assez persistant et obstiné refus de la grâce pour que ses traits difformes, peu à peu jusqu'au dernier, émergent à la lumière. Il vaut mieux connaître cet hôte inquiétant de nos nuits trop humaines. Et c'est pourquoi Lanza me semble justifié, après quelques autres, d'avoir décrit Judas, de l'avoir poursuivi d'un regard sans complaisance.

Judas est pareil à chacun de nous. Je veux dire qu'aucun trait particulier ne le distingue, si ce n'est l'accumulation insolite de tant de traits en chacun desquels nous reconnaissons notre propre visage. Voilà jusqu'où, livrée à sa propre pente, descendra la nature blessée. Une seule chose manque, peut-être, au Judas de Lanza del Vasto, c'est qu'il n'est ni vulgaire ni banal. Je ne sais quel romantisme le rehausse. On ne peut pas dire qu'il ait de la grandeur; mais il ne manque pas de style.

1. Un vol., Grasset, 1938.

Il vaut même essentiellement par le style. Mais, bi
entendu, je parle du livre, et non pas de l'homme, do
nous ne savons rien d'autre que les brèves et suffisant
mentions des Évangiles. Cela se présente comme u
extraordinaire série de tableaux, dessinés plutôt q
peints, depuis le désert où s'enfonce Jean-Baptiste, fidè
lement suivi par Judas, jusqu'à l'hymne de la Résurre
tion. Une première partie nous montre Judas avant qu'i
ne rencontre le Christ; une seconde, après cette rencon
tre. On peut s'étonner d'abord qu'autant d'importanc
soit donnée à cette partie de l'existence de Judas don
nous ne savons absolument rien, sinon que l'homm
était originaire de Carioth. Mais comme toute saintet
veut de lentes maturations, un Judas exige de long
pourrissements préalables. Et une espèce d'apprentis
sage. Car Judas est avant tout un faussaire, un contre
facteur. Il sied qu'il ait la barbe d'un honnête homme
et qu'il trompe jusqu'au bout tout le monde, sans quo
il ne pourrait pas trahir à la fin.

On dirait que la justice de Dieu, patiemment, s'es
forgé cet instrument. Il devait être parfait en son genre
et je ne serais pas étonné que ce soit cet ordre de perfec
tion qui ait déterminé Lanza del Vasto à élire un parei
sujet. Car il est visible que l'auteur ne se plaît que dan
la perfection, au moins formelle. Le problème est de sa
voir s'il n'existe pas une incompatibilité radicale entr
la perfection et le mal, de telle façon que la notion d'u
mal parfait enfermerait une contradiction dans le
termes.

Mais enfin, regardons ce *Judas*, sans nous poser tan
de questions, et nous verrons alors que c'est un de
livres les plus dignes d'attention qui aient paru depui
longtemps. Remarquable par le propos, certes, mai
plus encore par la manière de le traiter. Les Évangélis
tes nous abandonnent Judas. A nous d'en faire ce qu
nous pourrons. Lanza del Vasto en a fait l'homme qu
s'est pris lui-même pour fin et qui ne peut, par suite
accepter la Transcendance. Il ne peut que la trahir, à

artir du moment où il l'a reconnue comme telle. L'acte e foi, chez Judas, entraîne irrémédiablement la trahion. C'est-à-dire la sommation à la Transcendance de e rendre justice à elle-même. « S'il est Dieu, qu'il desende de la Croix. » Ainsi Judas. Mais il ne faut pas u'il soit Dieu, et c'est pourquoi, le trahissant, je ne le rahirai pas vraiment, mais je livrerai un imposteur ; andis que, en ne le trahissant pas, je me trahis moinême et reconnais ma propre imposture.

Judas est enveloppé dans sa trahison avant même que le la commettre, comme un animal dans le filet. Il ne ait plus, à la fin, s'il veut ou s'il ne veut pas; mais il est poussé par les soldats de l'escorte, et il tombe trois ois, absolument comme demain le Christ lui-même sur e chemin du Calvaire.

Les pages que Lanza del Vasto consacre à cette Passion » inversée sont parmi les plus belles et les lus émouvantes de son livre. C'est qu'elles sont aussi armi les plus vraies. N'aurait-on pas le droit de dire ue la Passion du Christ est à l'image de celle du pécheur, encore que ce dernier n'en sache rien ? Mais voici a plus parfaite Passion, avant qu'une image plus paraite encore n'en soit vécue.

Ici ou là le théologien trouverait sans doute à redire. Mais je ne crois pas que Lanza del Vasto ait voulu faire euvre de théologien, ni même à proprement parler de hilosophe. De poëte, plus simplement. A la manière les anciens imagiers des cathédrales ou des auteurs de *Iistères,* qui laissaient leur imagination jouer librement utour du donné révélé, et ne se gênaient pas plus pour lonner une longue queue au démon que des ailes aux Anges. Claudel a souvent déploré que, dans les temps nodernes, par suite d'un respect mal compris, l'imagiation se soit détournée de certains sujets. Sans doute n ne trouvera pas, chez Lanza del Vasto, la fraîcheur t la naïveté des anciens âges. Il a horreur de toute spèce d'imposture. C'est un habile homme de notre emps qui a parlé de Judas pour les habiles.

Quant aux autres, ils trouveront dans son livre quelques fortes et saisissantes images, de celles qui peuvent servir à une composition de lieu, suivant la méthode de saint Ignace. Je vous recommande, en particulier, la maison de Lazare à Béthanie. Et Lazare lui-même, l'homme riche et de noble lignée, qui est peut-être la figure la plus attachante du livre parce qu'elle est celle que l'on sent la plus proche de l'auteur. Tout cela dans un Orient mi-réel mi-rêvé, dans un Orient poétique, cet Orient qui a fait naître les plus longues nostalgies. Voilà comment Lanza trouve moyen d'ajouter quelque chose aux éternelles propositions des textes inspirés. Rien d'essentiel, certes; mais ce qui nous est presque toujours nécessaire pour réaliser l'humanité de Dieu parmi les hommes. Un poëme dans les marges de l'Évangile; un beau poëme, dont le mieux que l'on puisse dire c'est qu'il n'est pas indigne du texte qu'il illustre. Il faut retenir le nom, jusqu'ici presque inconnu, de Lanza del Vasto comme celui d'un des mieux doués parmi les écrivains de sa génération. Un début comme le sien est de ceux qui ne trompent pas.

JACQUES MADAULE.

THÉATRE

... *A souffert sous Ponce Pilate*... Jésus, certes, a souffert sous Ponce Pilate, mais Judas aussi. Les trois actes de M. Paul Raynal évoquent, sur la scène de la Comédie-Française, la tragédie de saint Judas.

On ne voudrait pas avoir l'air de méconnaître les mérites de cette pièce et de son interprétation. Auteur et acteurs ne cessent de sentir et de rendre sensible la grandeur du drame chrétien. C'est même une idée théologique qui est le principe de l'œuvre : M. Raynal présente en Jésus l'homme de Dieu, dont l'histoire ne dépend plus de ceux

qui ont l'air d'être ses semblables. « Pour expier votre orgueil et votre dédain, il faut, écrit Bossuet, qu'on invente dans sa Passion une nouvelle espèce de comédie, où tout est plein de sang. » Pilate, Judas sont des noms de rôles dans cette « espèce de comédie ». Ainsi l'œuvre est inspirée par le désir de nous conduire à un moment unique où un destin éternel croise la vie quotidienne.

Ce thème, M. Paul Raynal tend à le confondre avec celui de la fatalité. Dans la tragédie du Calvaire, il y aurait ce que M. Jean Cocteau appelle une machine infernale. Ponce Pilate est le dernier ami de Jésus; on nous le montre prêt à révoquer le grand-prêtre, ne demandant à l'accusé qu'un peu d'habileté; il lui conseille de « faire l'imbécile » et tout s'arrangera. Quant à Judas, il est superflu de lui recommander de « faire l'imbécile » : c'est le traître sans le savoir; il livre son Maître bien-aimé pour lui rendre service. Le grand-prêtre parle comme un bon préfet de police : envoyons Jésus au poste où il trouvera un abri sûr pendant les deux ou trois jours où la foule se presse à Jérusalem et où ses ennemis peuvent réussir un mauvais coup. Le baiser de Judas est sans malice. La différence entre ces agents inconscients de la Providence et les victimes de la fatalité, c'est que les premiers seront récompensés. Pilate devine ce qu'il y a de prodigieusement nouveau dans un message recommandant d'aimer son ennemi. Judas meurt, les paroles de son divin Maître sur les lèvres. La mort du Christ sauve d'abord les charpentiers de la Croix.

Judas est bien obligé de se pendre... M. Paul Reynal s'efforce de faire tenir dans son récit quelques faits dont il est impossible de ne pas tenir compte. Pourquoi Judas recevrait-il trente deniers s'il est le complice réjoui d'honnêtes vieillards qui veulent protéger son ami ? Pourquoi les ennemis du Christ, qui ne passent pas pour prodigues, paieraient-ils un service qu'ils peuvent obtenir gratuitement ? L'auteur se donne beaucoup de mal pour rendre le marché vraisemblable; c'est une sorte d'encouragement à l'artisanat, c'est un acompte sur une commande de tapis... Admettons, mais nous ne sommes pas plus convaincus que lui. Car il rend l'argent; il le jette violemment dans la cour du temple. Pourquoi ? Il avoue qu'il n'en sait rien. Nous le savons encore moins. Ici apparaît le défaut majeur de la pièce : un parti pris d'accumuler les « trouvailles », de

faire neuf, imprévu, original. Le troisième acte est la manifestation la moins heureuse de cette volonté absolument contraire à l'esprit « poétique ». Judas rentre dans ses foyers, si l'on peut dire; il est ravi du grand service qu'il a rendu au mont des Oliviers; duo d'amour avec sa jeune femme, perspectives d'avenir, allusions non déguisées à la nécessité d'avoir au plus vite un petit Judas dans la maison. Malheureusement, les racontars du boulanger troublent la fête : l'arrestation est sérieuse, il y a jugement, il y aura condamnation; peu à peu, Gribouille découvre le désastre et va se pendre. Alors, coup de théâtre! et quel coup de théâtre! Marie arrive, Marie, la Mère de Jésus qui est, à cette heure-là, entre le verdict et l'exécution. Elle prononce, d'ailleurs, des paroles émouvantes et dignes d'elle; mère de l'humanité, elle commencera par être la mère de la femme de Judas, à qui elle apprend à dire : « Notre Père, qui êtes aux cieux... que votre volonté soit faite! » Mais elle ne doit pas manquer la carriole du boulanger qui part à 11 heures, parce que la crucifixion est à midi.

Les « trouvailles » de M. Paul Raynal sont le plus souvent des situations impossibles. C'est peut-être pourquoi son style est sans musique. Il y a, certes, de beaux morceaux dans le rôle de Pilate, patricien romain, symbole vivant de la puissance politique et de la majesté temporelle. Mais comme la majesté spirituelle de Jésus est fade! Comme elle est saint-sulpicienne! Judas et sa famille vivent d'une vie beaucoup trop littéraire : leur langage pseudo-paysan ne rend pas leurs discours plus naturels. Le Judas de M. Paul Demasy et les bonnes scènes de son *Jésus de Nazareth* [1] ont une autre vigueur, un autre relief. *A souffert sous Ponce Pilate* n'arrive pas à nous communiquer l'émotion de l'auteur; l'œuvre est massive mais sans force; on sent la présence du poète à travers l'absence de poésie. Ce noble effort inspire plutôt des regrets que des critiques.

M. Jean-Jacques Bernard est l'ami des âmes qui n'ont pas besoin de complexes pour être profondes : il leur suffit d'être des âmes. Nul n'exprime mieux que lui le pathétique discret des amours sans écho et des cœurs résignés; nul ne

1. Voir la chronique précédente.

ait mieux dire la puissance apaisante du temps qui puri-
e le chagrin et double la vie quotidienne d'un mystère
ans paroles. Nous n'oublierons jamais Martine : Madeleine
ne vivra pas. *Le jardinier d'Ispahan* est certainement une
pièce bien faite : mais c'est une erreur.

Madeleine, si nous comprenons bien, est affligée de deux
complexes. D'abord, elle se demande si elle est bien la fille
de son père. Ensuite, cette jeune bourgeoise riche, cultivée
et raffinée, refoule une passion exigeante pour un « ma-
nuel » dont le principal mérite consiste à se tenir avec ai-
sance sur une échelle. Son doute fait d'elle une fille secrète
et mélancolique. Le coup de foudre pour l'homme du bâti-
ment en fait une sœur de l'héroïne du *Secret*. Le vrai pro-
blème serait de savoir quel est le rapport de ces deux cala-
mités, pourquoi Madeleine est à la fois une fille inquiète et
une femme fatale. Je ne suis pas absolument sûr de la solu-
tion : la fille inquiète, semble-t-il, veut avant tout ne pas
ressembler à sa mère et fuir un mariage la jetant dans un
foyer semblable à celui de ses parents; or sa passion l'o-
blige à être une femme comme sa mère, elle est la preuve
d'une espèce de fatalité inscrite dans son être. Si cette
hypothèse est exacte, elle se heurte à un obstacle : la bonne
Mme Landier est une personne de petite vertu, indulgente
pour elle-même et peu tourmentée par ses péchés; Made-
leine — surtout sous les traits macbethiens de Mme Lu-
cienne Bogaert — est une créature possédée; loin de la dé-
livrer, son intelligence crée son mal en le découvrant : sa
conscience enfin supportera allégrement le cadavre de sa
meilleure amie. Deux « démons », au sens grec, habitent
la mère et la fille, deux « démons » bien différents quoi-
qu'ils jouent du même instinct : l'un n'est pas la réplique
de l'autre. *Le jardinier d'Ispahan* ou de la fausse fatalité.

De là, sans doute, le caractère truqué des épisodes. Si l'on
excepte le premier tableau et une charmante apparition de
jeune fille qui sont du meilleur Jean-Jacques Bernard, il
est trop clair que tout est arrangé pour créer le contexte
nécessaire au rôle de Madeleine. Il y a, en particulier, un
certain mari de Madeleine qui est un intellectuel de théâ-
tre conforme aux recettes les plus éprouvées et bien inat-
tendu dans l'œuvre d'un auteur aussi fin. Inutile d'ajouter
que, malgré tout, une pièce de M. Jean-Jacques Bernard
reste une œuvre de qualité sans commune mesure avec la

production courante; au cours d'une saison spécialement pauvre, le spectacle du Théâtre de l'Œuvre représente une des rares tentations permises à ceux qui s'intéressent encore au théâtre.

HENRI GOUHIER.

Sainte-Beuve. Correspondance générale, recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot. Tome III 1839-1840 (Stock).

Voici donc reprise la mise au jour de ce trésor innombrable. Nous avions eu grande peur, car ces temps difficiles sont mortels aux entreprises de ce genre : enfin, l'admirable vigilance de M. Jean Bonnerot, l'appui de ses éditeurs, des concours précieux tels que le Grand Prix de la Critique ont triomphé des obstacles, et comme il est dit dans la préface, le navire repart avec sa cargaison de notes, de dates, de citations. Car nous nous apercevons chaque fois davantage de l'effort déployé et des résultats obtenus. Non seulement M. Bonnerot, se donnant corps et âme à sa tâche, nous procure toutes les lettres connues et une foule de textes inédits, mais il apporte une ingéniosité comme un labeur sans fin à éclairer cette *Correspondance* de mille détails, depuis un « emploi du temps » sommaire de Sainte-Beuve durant la période considérée, et une liste chronologique très précise de ses articles ou livres, au même moment, jusqu'à un tableau des événements contemporains, un calendrier même, — sans oublier le commentaire perpétuel, ce accompagnement de notes explicatives sous la ligne de l'épître trésor indispensable qui double celui des lettres de Sainte-Beuve en les éclairant à souhait.

De plus en plus, nous avons là le complément indispensable de l'œuvre critique de Sainte-Beuve, et comme le soubassement de l'édifice monumental.

ANDRÉ GEORGE.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Du maître d'Aix à la sainte de Lisieux. — Architecture et bâtisse. — Le monde de demain et les artistes de jamais. — Pâques et les peintres.

La façon dont on célèbre le culte de Cézanne en cet hiver 193[illegible] est tout à fait significative du manque de goût et du manque d'i

ıagination qui sévit actuellement. Du manque de discernement ussi. Le jeu des anniversaires eût permis d'organiser une mani-›station Sisley : peut-être ne perd-on rien pour attendre, quoi-u'il soit bien douteux que les qualités d'un Sisley soient suscep-ıbles d'exciter les porte-plume autant que les vertus cézanniennes.

Cézanne est d'ailleurs fêté avec un excès de discrétion et beau-oup de témérité. Dans une galerie de la rue La Boétie, une expo-ition de quelques œuvres choisies fut organisée au profit d'une ntreprise charitable; œuvres choisies, œuvres représentatives. Au ›alon des Indépendants, on a organisé une « rétrospective » dans e style didactique assez touchant dont M. René Huyghes a donné e modèle avec la salle Van Gogh de l'Exposition 1937. Ces procé-lés assez sommaires peuvent sembler impropres à atteindre le but généreux qu'ils poursuivent, assez capables de ne manifester ıu'une fausse érudition et de masquer les œuvres par des notices et par des documents comparatifs plus encombrants que nécessaires.

Puisse, en tout cas, cette exposition scolaire, réalisée dans un lieu hanté par tous peintres, être vraiment efficace. Car on est effrayé de voir combien peu de peintres contemporains ont fait profit des expériences cézanniennes. Dans un article publié récem-ment [1], M. Georges Cattaui parle, à propos de Van Gogh et de Renoir, « des extases que connaissent certains insectes ». « On peut dire, écrit le même auteur, de chacune des toiles qu'il (Cézanne) peignit, qu'elle n'était qu'un Paul Cézanne fixé sur le chevalet de son supplice. » Et plus loin, introduisant dans la critique d'art le vocabulaire mystique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Sa voie était une petite voie, une voie humble mais héroïque : une voie de perfection. » Ces quelques phrases me paraissent plus capa-bles d'amener à l'intelligence de Cézanne que les documents et les notices de la rétrospective des Indépendants. Mais, en errant dans les salles du Grand Palais ou devant les expositions qui se suc-cèdent dans les boutiques parisiennes, on se convainc que la leçon cézannienne est bien peu entendue : on rencontre parfois des exta-ses d'insectes, rarement un pèlerin de la petite voie.

Je ne sais si on a mis suffisamment en lumière le rôle d'*artiste de transition* du maître d'Aix. Cézanne est certes un précurseur, un « primitif » — comme il se résignait à se dénoncer lui-même —, mais ses œuvres sont naturellement œuvres de transition, dans le sens qu'on donne à ce mot en architecture pour désigner les édifi-ces bâtis au moment où des découvertes techniques allaient per-mettre de substituer au style « roman » le « gothique ». L'homme qui rêvait de « refaire du Poussin sur nature », qui s'attaque sans relâche au problème de la lumière et de ses mouvements, est bien *d'abord* un impressionniste. Contemporain de la sainte de Lisieux, le maître d'Aix occupe peut-être dans l'histoire de la peinture une

1. *Les Nouvelles Lettres*, numéro de février-mars 1939.

place analogue à celle de Thérèse dans l'histoire de la mystique. Écrivant cela, on n'oublie pas la peinture que fit la petite Normande, ni celle qu'elle aimait.

* * *

L'événement artistique de ce printemps, c'est l'inauguration du musée des Travaux publics sur l'emplacement de l'ancien « Palais des phares ». L'œuvre est encore inachevée, et le restera sans doute, faute de crédits, plusieurs années durant. Telle qu'elle est, et là où elle est, sa signification est particulièrement éloquente : de proportions modestes, le nouvel édifice se situe sous la masse d'une des ailes du palais de Chaillot, et offre, qu'on le veuille ou non, une leçon d'architecture comparée.

Depuis le Garde-meubles, on n'avait rien vu à Paris de M. Auguste Perret. Ce palais fait honneur à cet artiste qui sait si subtilement accorder ses compositions au paysage parisien, et qui reste, hélas! un des seuls à user savamment du matériau qu'il emploie, le béton. On ne se lasse pas d'admirer le soin du détail qu'il apporte à tout ce qu'il fait; on ne sent jamais dans ses ouvrages ces improvisations, ces pis-aller, ces négligences, ces facilités à quoi se résolvent sans peine tant d'auteurs. Un goût rare, un génie des proportions harmonieuses et justes, une science parfaite des modulations font de M. Perret le seul grand maître en son art que nous ayons.

* * *

Depuis plusieurs semaines on montre — avec infiniment de discrétion — ce que nos Officiels ont choisi pour représenter la France à la Foire universelle de New-York dont le thème est, comme on le sait, « la construction du Monde de demain ».

Notre pavillon est naturellement conçu dans ce style Grande Chancellerie du Reich-Théâtre de Chaillot-Ministère de Kaunas ou de Tokio, obligatoire pour toute bâtisse officielle depuis plusieurs années. Il est à craindre que les conceptions hardies du maître américain Walter Dorwin Teague éclipsent, aux yeux du public d'outre-Atlantique, celles qu'il faut bien accepter d'appeler les nôtres. Et nous serions de mauvaise foi en étant surpris de voir Mme Natacha Carlu mise au premier plan parmi les peintres français représentatifs, Mlle Zay et M. Landowski figurer en tête de nos sculpteurs.



Parmi tant d'expositions dans tant de galeries, celles qu'organise Mme Lucy Krohg ne ressemblent à aucune autre. Seule dans Paris, Mme Krohg — quand tant de gens parlaient de « retourner

u sujet » et de la nécessité pour l'artiste de ne pas vivre hors de on temps — agissait, et agissait silencieusement, modestement, fficacement. Place Saint-Augustin on suit l'actualité, et quelle ctualité! l'actualité éternelle du calendrier liturgique. A Noël il y une exposition consacrée à la Nativité; à Pâques, c'est la passion le Notre-Seigneur qui est proposée comme thème aux artistes.

Étant donné le climat des arts, surtout en 1939 dans une Europe où toute l'attention est monopolisée par des événements terriblement temporels, cet effort peut paraître héroïque. Mme Krohg persévère pourtant avec sérénité. Son œuvre n'est pas vaine, mais comme on voudrait qu'elle soit mieux encouragée par les artistes et par le public! L'indifférence n'a pas plus d'excuse que l'ingratitude. Chacune de ces manifestations, présentée à l'occasion d'une fête, devrait être une fête, un événement en soi, devrait susciter de l'enthousiasme; au lieu de cela on a trop souvent l'impression que certains n'acceptent d'exposer que pour faire plaisir à l'organisatrice, que d'autres ne viennent voir que pour des raisons analogues. A-t-on le droit de se priver stupidement d'une semblable source de joie ? La parole est aux artistes, et surtout au public.

PIERRE VILLOTEAU.

MOIS ARTISTIQUE : AVRIL

1. — Les peintres Jean Bersier et Reboussin reçoivent la Légion d'honneur.

2. — A Montélimar, M. A. Lebrun inaugure le très beau monument de son prédécesseur M. Loubet, dû au jeune sculpteur H.-M. Petit.

3. — Le Syndicat de la Presse Artistique élit pour président Édouard Sarradin, critique intègre, fin et cultivé. — Galerie Rozenberg, Georges Braque, maître penseur. — Galerie de l'Élysée, Marcus Collin, et ses « recherches de nuances irisées » (Louis Chéronnet).

4. — Cinquième Salon de la Piste à l'Écran, chez Carmine, avec comme vedettes : Lalande, Darricarrère, Pascin, Corbellini, Nadine Landowski, Karzou, Peynet, Lanoux, Mucha. Le prix de ce salonnet va au nerveux Karzou.

6. — Au Petit-Palais, trente-huitième groupe : les nobles dessins de Jeanne Bergson, les très intéressants Martin-Roch, Léonid, Guignebert, Jean Lasne, Strecker, et Pierre Sonrel, poète du décor théâtral.

12. — Galerie de l'Opéra, Vincent Cermignani, et « sa palette pimpante comme un bouquet des champs » (Marcel Lapierre).

14. — Le Salon National Indépendant, Galerie Charpentier, salo[n] sérieux avec les peintres Baptiste, Bueno, Paul de Castro, Prine[t] Goulinat, Guy-Loë, Jos. Beaudouin, Charles Blanc, Pellisson-Malle[t] Ganesco, Malraux, et le statuaire Gaumont.
15. — Ardentes tentatives de Roland Mascart, Galerie de Berri — et l'alerte Piramowicz, Galerie Orbis.

16. — On annonce la mort du peintre portugais José de Souza Pinto, âgé de quatre-vingt-deux ans, qui habitait Paris depuis un demi-siècle.

18. — Le paquebot *Paris* brûle dans le port du Havre. Avec lu[i] coulent des œuvres destinées à l'Exposition de New-York : le *Gé[rôme]* de Carpeaux et le *Le Tellier* de Coysevox, prêtés par le Lou[vre]; une tapisserie du XVe siècle, *le Jugement dernier*, une Vier[ge] en bois du XIe, des meubles du XVIIIe, un primitif : le portrait d[e] Charles VIII, deux portraits par Le Nain et par Philippe de Cham[pa]igne, un portrait du dauphin par de Troy, la robe de mariée d[e] Marie Leczinska, prêtés par de grands négociants d'art; des estam[pes] de la Bibliothèque Nationale, les maquettes de décors de l[a] Section théâtrale, etc... — Galerie Pétridès, les fleurs de Suzann[e] Valadon et de son fils Utrillo.

20. — Mort de Lucie Renaudot, sobre et mâle dessinateur de meu[bles], officier de la Légion d'honneur. Un deuil pour l'art décorati[f]. — L'élégant et classique Chapelain-Midy, peintre, galerie Montai[gne].

21. — L'expressionniste passionné Dorus Roovers, galerie Zak « Rien du bourgeois » (Conrad).

26. — Du Mans, annonce de la mort, à soixante-treize ans, du pein[tre] verrier Albert Echivard.

27. — Le *Paillasse* de Daumier, volé l'an dernier à Paris, es[t] retrouvé à Zurich. — M. Jean Zay, ministre de l'Éducation natio[nale], remet son épée, par Landowski, d'académicien des Beaux-Arts, à M. Henri Verne, l'actif et diligent directeur des Musée[s] nationaux. — Galerie Art, ensemble du Syndicat des Artisan[s] d'Art, avec son animatrice Mme Chatrousse; et Mmes Carnat, Heil[i]genstein, Maubec, G. Casimir, G. Synès, G. Oisline.

29. — Le bon statuaire Félix Desruelles, est élu à l'Académie d[es] Beaux-Arts au fauteuil de Gardet. — Un décret met fin à l'Exposi[tion] de 1937. Mieux vaut tard...

GASTON POULAIN.

Le Gérant : E. AUBIN. — Imp. E. AUBIN ET FILS, LIGUGÉ (Vienn[e]